



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

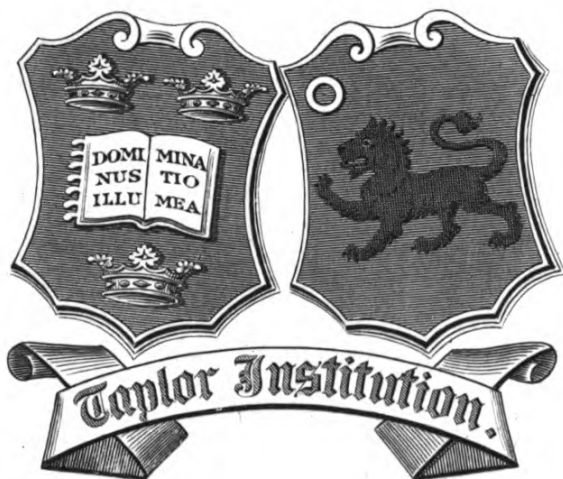


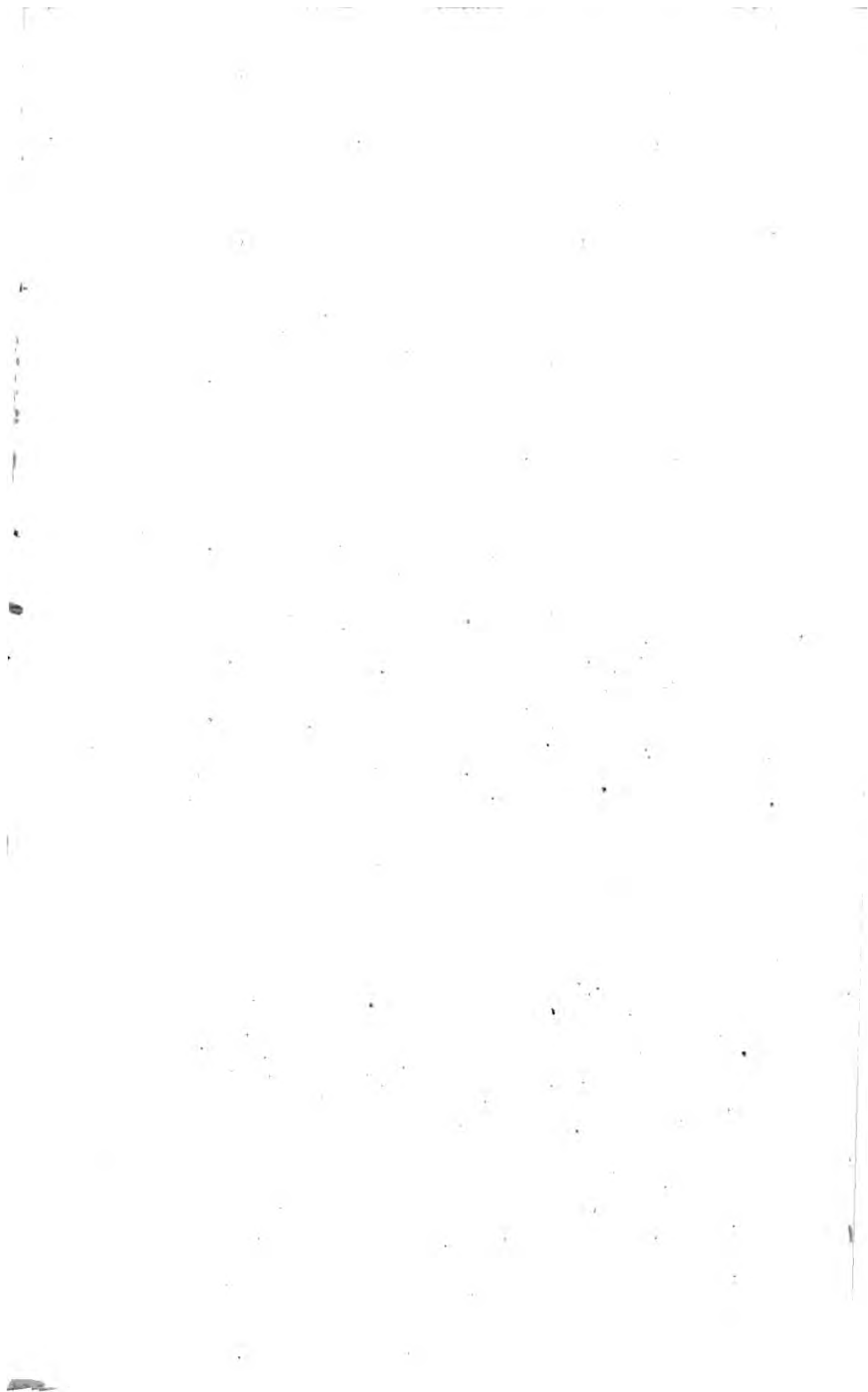
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



J. 53.

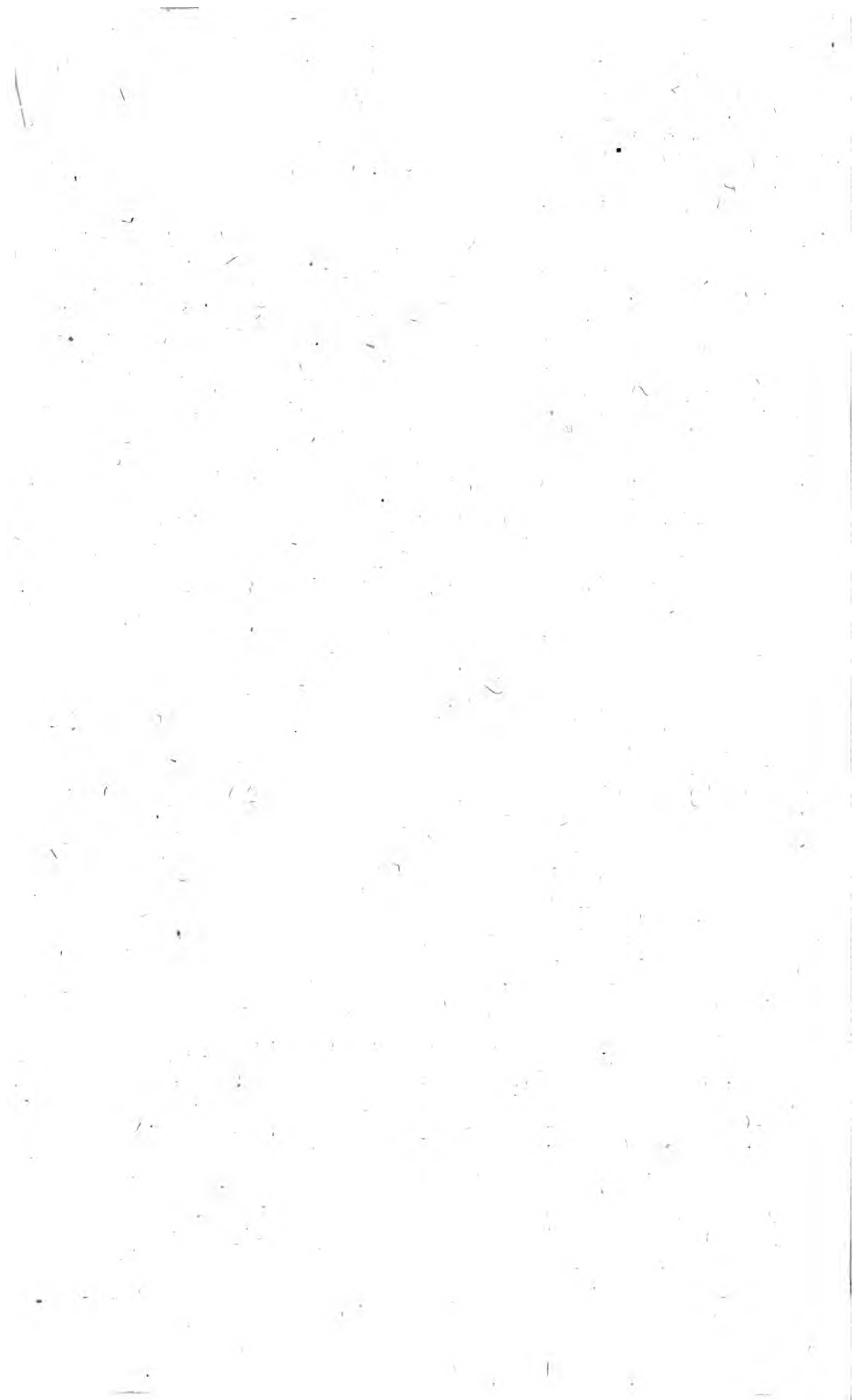
(Finch Addls.)





PROVERBES
DRAMATIQUES

 
TOME SECONDE.
 



PROVERBES
DRAMATIQUES.

TOME SECOND.



A PARIS.

Chez LEJAY, Libraire, rue Saint-Jacques,
au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



TABLE

DES PROVERBES

Contenus dans ce second Volume.

XIX.	L ES deux Chapeaux.	3
XX.	La Statue.	25
XXI.	Le Chapon au gros sel.	53
XXII.	L'Abbé de Coure dîner.	67
XXIII.	Les Joueurs & le Chasseur.	97
XXIV.	L'Avocat Chanfonnier.	107
XXV.	L'Histoire.	133
XXVI.	Le Bal.	149
XXVII.	Le Peintre en Cul-de-Sac.	173
XXVIII.	La Veste Brodée.	193
XXIX.	Le Boiteux.	217
XXX.	Le Bavard.	279
XXXI.	Le Chien de la Foire.	305
XXXII.	Le Veuf.	321
XXXIII.	Le Distrait.	341

LES DEUX
CHAPEAUX.

DIX-NEUVIEME PROVERBE.

Tom. II.

A



PERSONNAGES.

M. DE BRÉCOURT. *Habillé.*

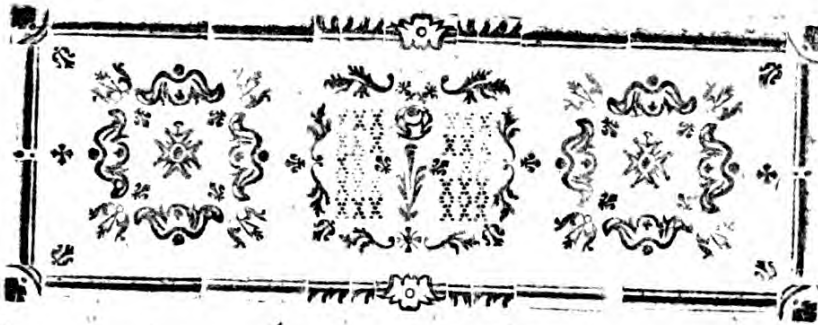
Mad. DE BRÉCOURT. *Coëffée & habillée.*

Le MARQUIS DE ROSEMONT.

Bien mis , avec un chapeau à plumet.

VICTOIRE , *Femme-de-Chambre de Madame de Brécourt. En Femme-de-Chambre.*

La Scène est chez Madame de Brécourt , dans le Sallon.



LES DEUX
CHAPEAUX.
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE BRECOURT, VICTOIRE.

Mad. DE BRECOURT, *en entrant, cherche dans ses poches.*

IL est inconcevable, que j'aie perdu la lettre du Marquis ! Mais dites donc, Mademoiselle, qu'est-ce que j'en ai fait ?

VICTOIRE.

Madame l'a reçue à sa toilette.

Mad. DE BRECOURT.

C'est vrai. Ah, la voilà ! Dites un peu qu'on ne me laisse entrer personne.

A ij

4 LES DEUX CHAPEAUX.

VICTOIRE.

Hors Monsieur le Marquis?

Mad. DE BRECOURT.

Sans doute ; mais il ne viendra pas , il vient de me le mander.

VICTOIRE.

Cela n'y fera rien , peut-être. . . .

Mad. DE BRECOURT.

Donnez-moi mon écritoire & allez-vous-en.

Victoire lui donne l'écritoire & sort.

SCENE II.

Mad. DE BRECOURT , M. DE BRECOURT.

Mad. DE BRECOURT , *écrivant.*

COMMENT peut-il ne me pas voir aujourd'hui , quand j'ai tout arrangé... Qui est-là ?

M. DE BRECOURT.

C'est moi.

Mad. DE BRECOURT , *cachant la lettre qu'elle écrivoit.*

Par quel hasard , à l'heure qu'il est ?

L'ES DEUX CHAPEAUX. 5

M. DE BRECOURT.

Qu'est-ce que vous cachez-là ?

Mad. DE BRECOURT.

Ce n'est rien , Monsieur. *Elle ferme son
écritoire.*

M. DE BRECOURT.

Je veux le voir.

Mad. DE BRECOURT.

Moi , je ne le veux pas.

M. DE BRECOURT.

Je vous dis que je veux absolument que vous
me le montriez.

Mad. DE BRECOURT.

Cela est inutile , vous dis-je.

M. DE BRECOURT.

Madame , ces façons-là ne me conviennent
point du tout.

Mad. DE BRECOURT.

J'en suis bien fâchée ; mais cela ne sera pas
autrement.

M. DE BRECOURT.

C'est ce que nous verrons. Vous confirmez
mes soupçons , si vous voulez que je vous le
dise.

Mad. DE BRECOURT.

Et quels soupçons , Monsieur ?

6 LES DEUX CHAPEAUX.

M. DE BRECOURT.

Vous devez m'entendre.

Mad. DE BRECOURT , *ironiquement.*

Je ne suis pas aussi pénétrante que vous.

M. DE BRECOURT.

Madame , ceci n'est point du tout une plai-
fanterie.

Mad. DE BRECOURT.

Je le vois bien.

M. DE BRECOURT.

Ne me forcez donc pas de m'expliquer.

Mad. DE BRECOURT.

Oh , c'est précisément ce que je vous de-
mande.

M. DE BRECOURT.

Hé bien , Madame , vous devez être assez
raisonnable pour vous déterminer à ne plus
voir le Marquis.

Mad. DE BRECOURT.

Le Marquis ! & la raison , s'il vous plaît ?

M. DE BRECOURT.

Je n'ai pas d'autres choses à vous dire.

Mad. DE BRECOURT.

Mais , Monsieur , c'est un homme de fort
bonne compagnie.

LES DEUX CHAPEAUX. 7

M. DE BRECOURT.

Il peut l'être pour vous ; mais il ne l'est pas pour moi.

Mad. DE BRECOURT.

Cela est d'une singularité!...

M. DE BRECOURT.

Singularité, tant qu'il vous plaira...?

Mad. DE BRECOURT.

Mais, comment voulez-vous que je l'empêche de venir ici ?

M. DE BRECOURT.

En lui faisant défendre votre porte.

Mad. DE BRECOURT.

Cela sera fort honnête.

M. DE BRECOURT.

Plus que vous ne pensez. Enfin, je vous en prie, & très-sérieusement.

Mad. DE BRECOURT.

Vous vous donnerez-là une belle réputation ; car on vous devinera.

M. DE BRECOURT.

C'est mon affaire. *Il sort.*



8 *LES DEUX CHAPEAUX.*

S C E N E III.

Mad. DE BRE COURT.

QU'EST-CE que cela veut dire? *Elle écoute.*
Le voilà sorti. Écrivons au Marquis. *Elle écrit.*

S C E N E IV.

Mad. DE BRE COURT, Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

MADAME, vous me voyez, malgré ce que je vous ai mandé, j'ai trouvé le moment de m'échapper; mais qu'avez-vous donc?

Mad. DE BRE COURT.

Je suis désespérée, je ne fais qui vous a déservi auprès de mon mari....

Le MARQUIS.

Comment?

Mad. DE BRE COURT.

Il ne veut plus que je vous voye.

Le MARQUIS.

Est il bien possible? je fais d'où cela vient.

Mad. DE BRE COURT.

De qui?

LES DEUX CHAPEAUX 9

Le M A R Q U I S.

De Madame de Mirecourt.

Mad. DE B R E C O U R T.

Elle en feroit capable ?

Le M A R Q U I S.

Vous ne la connoissez pas.

Mad. DE B R E C O U R T.

Que lui avez-vous fait ?

Le M A R Q U I S.

Rien ; mais c'est vous qu'elle veut persécuter ; elle ne vit que de tracasseries ; elle avoit voulu m'y associer ; mais je l'ai traitée avec un si grand mépris , que je ne suis pas surpris de ce qui nous arrive. Mais que vous a dit votre mari , que croit il ?

Mad. DE B R E C O U R T.

Fort peu de chose , je crois. Je ne l'ai même jamais vu jaloux.

Le M A R Q U I S.

C'est sûrement cette femme-là qui a tout fait. Mais quel parti prenez-vous ? m'abandonnez-vous ? ...

Mad. DE B R E C O U R T.

Ah ! Marquis , tout cela m'afflige , me tourne la tête.

Le M A R Q U I S.

Si vous m'aimiez réellement!...

Mad. DE B R E C O U R T.

Et c'est parce que je vous aime.

Le M A R Q U I S.

Il faut laisser passer cette boutarde; elle ne sauroit durer. J'ai même un moyen sûr, si vous y voulez consentir, & très-facile, je dérouterais Madame de Mirecourt.

Mad. DE B R E C O U R T.

Et comment?

Le M A R Q U I S.

Elle m'a cru liée avec une autre femme, je n'ai qu'à feindre de lui rendre des soins....

Mad. DE B R E C O U R T.

Non, ce moyen-là ne me plaît point du tout.

Le M A R Q U I S.

Que craignez-vous?

Mad. DE B R E C O U R T.

Cette femme peut devenir sensible, & d'indifférente qu'elle vous seroit, vous pourriez....

Le M A R Q U I S.

Vous ne vous rendez pas justice.

Mad. DE B R E C O U R T.

Il vaut mieux que vous me voyez chez ma sœur.

LES DEUX CHAPEAUX 11

Le M A R Q U I S.

Quoi , jamais ailleurs ?

Mad. DE B R E C O U R T.

Je ne peux pas empêcher que vous ne soupiez quelquefois dans les mêmes maisons.

Le M A R Q U I S.

Vous feignez de ne me pas entendre.

Mad. DE B R E C O U R T.

Pardonnez-moi , je vous entends ; si le soin de ma gloire vous occupoit....

Le M A R Q U I S.

Ah ! pardonnez....

Mad. DE B R E C O U R T.

Voilà à quoi nous exposent nos maris avec leurs façons ; mais ne comptez pas en profiter jamais.

Le M A R Q U I S.

Je n'ai point d'autres desseins que de faire ce qui pourra vous plaire.

Mad. DE B R E C O U R T.

Ne m'en parlez donc plus.

Le M A R Q U I S.

Je vous le promets. *Il lui baise la main.*

Mad. DE B R E C O U R T , *effrayée.*

Qu'est-ce que j'entends ; j'ai fait fermer ma porte , voyez un peu.

12 LES DEUX CHAPEAUX.

Le MARQUIS, *regardant à la fenêtre.*
C'est votre mari !

Mad. DE BRE COURT.
Et votre carrosse ?

Le MARQUIS.
Il est chez ma mere , je suis venu tout seul.

Mad. DE BRE COURT.
S'il va entrer ici ! je crois l'entendre , ca-
chez-vous dans mon boudoir.

Le MARQUIS.
J'y vais. *Il laisse son chapeau sur le fauteuil
où il étoit assis , & il entre dans le boudoir.*

S C E N E V.

M. DE BRE COURT , Mad. DE
BRE COURT.

M. DE BRE COURT , *entre en lisant des
papiers , il se retourne & dit à ses gens.*

QU'ON n'ôte pas mes chevaux. *Et continuant
de lire ; il s'approche du fauteuil où étoit le
Marquis , y laisse tomber son chapeau & s'assied.*
A Madame de Brécourt , toujours en lisant.
Vous n'êtes pas sortie ?

Mad. DE BRECOURT.

Non.

M. DE BRECOURT, *lisant*.

— Pourquoi n'avez-vous pas été à l'Opéra ?

Mad. DE BRECOURT.

C'est que je ne m'en suis pas souciée apparemment.

M. DE BRECOURT, *lisant*.

— Vous ne vous en êtes pas souciée ? — Si vous n'aviez pas de petite loge, vous me tourmenteriez pour en avoir une.

Mad. DE BRECOURT.

Cela pourroit bien être.

M. DE BRECOURT, *lisant*.

— Le Marquis est-il venu ?

Mad. DE BRECOURT.

Vous avez donné de si bons ordres....

M. DE BRECOURT, *lisant*.

Moi ?

Mad. DE BRECOURT.

Apparemment. --- Pourquoi rentrez vous donc à présent ?

M. DE BRECOURT.

Pourquoi ? --- *Il remet ses papiers dans sa*

Nota. -- Cette marque indique des temps de silence nécessaires dans le jeu de cette Scène.

poche. Parce que je veux reposer mes chevaux; j'ai couru tout le Marais sans trouver personne.

Mad. DE BRE COURT.

Il falloit aller chez Madame de Mirecourt.

M. DE BRE COURT.

-- *Il monte sa montre.* Madame de Mirecourt?

Mad. DE BRE COURT.

Sans doute; c'est une femme charmante, elle vous ressemble.

M. DE BRE COURT.

-- *Il remet sa montre.* Je ne peux la souffrir.

Mad. DE BRE COURT.

Vous ne soupez pas ici apparemment?

M. DE BRE COURT.

--- *Il ronge le bout de son doigt.* Je ne fais pas si je souperai. *Il se coupe une envie au doigt.* Ils veulent que je prenne du lait.

Mad. DE BRE COURT.

A la bonne heure, car je vous avertis qu'il n'y a point de souper. Je ne mangerai rien.

M. DE BRE COURT.

--- *Il remet ses ciseaux.* Vous ne mangerez rien?

Mad. DE BRE COURT.

Non; ainsi si vous voulez souper, je vous conseille de vous en aller plutôt, que plus tard.

LES DEUX CHAPEAUX. 15

M. DE BRECOURT.

--- *Il prend du tabac lentement.* Je verrai.

Mad. DE BRECOURT.

Mais si vous n'avez pas de chevaux, prenez les miens.

M. DE BRECOURT.

Oui, & puis vous direz que je vous les ai estropiés.

Mad. DE BRECOURT.

Quel raisonnement !

M. DE BRECOURT.

-- *Remettant sa tabatière.* A propos de chevaux, je vous en ai acheté deux beaux, fort grands.

Mad. DE BRECOURT.

Je ne me soucie pas plus des grands chevaux, que des grands hommes.

M. DE BRECOURT.

Vous vous en servirez pourtant.

Mad. DE BRECOURT.

Déterminez-vous donc, si vous voulez souper dehors.

M. DE BRECOURT.

--- *Il raccommode une de ses boucles de jarretières.* Oui, vous avez raison.

Mad. DE BRECOURT.

Allons, allez-vous-en donc, Monsieur.

16 LES DEUX CHAPEAUX.

M. DE BRECOURT.

Il la regarde. --- Savez-vous que je ne vois personne coëffée comme vous.

Mad. DE BRECOURT.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

M. DE BRECOURT.

Oh, moi, rien du tout ! *Il se lève lentement, & il prend le chapeau du Marquis pour le sien, sans y regarder.* -- Jereviendrai peut-être vous tenir compagnie, puisque vous êtes seule.

Mad. DE BRECOURT.

Ne vous gênez pas.

M. DE BRECOURT.

Sûrement, je reviendrai. *A ses gens.* Al-
lons, hé.

S C E N E V I.

Mad. DE BRECOURT, Le MARQUIS.

Le MARQUIS, *sortant du cabinet.*

MAIS, savez-vous qu'il est affommant.

Mad. DE BRECOURT.

Vous êtes bien heureux qu'il ne se soit pas
endormi ; car quelquefois, il vient chez moi
pour

LES DEUX CHAPEAUX. 17

pour me faire cette faveur-là. *Le Marquis veut s'asseoir, & prend le chapeau de M. de Brécourt, sans y regarder. Que faites-vous donc ?*

Le M A R Q U I S.

Mais....

Mad. DE B R E C O U R T.

Non, je ne veux pas que vous restiez.

Le M A R Q U I S.

Et pourquoi ?

Mad. DE B R E C O U R T.

Vous avez dû entendre qu'il va revenir.

Le M A R Q U I S.

Mais un instant seulement.

Mad. DE B R E C O U R T.

Je ne veux pas qu'il vous surprenne ici.

Le M A R Q U I S.

Mais quand vous verrai-je ?

Mad. DE B R E C O U R T.

Je vous le manderai ; allez-vous-en , je vous en prie.

Le M A R Q U I S.

Comme vous me renvoyez sans peine.

Mad. DE B R E C O U R T.

Je ne veux pas vous perdre tout-à-fait ; voilà ce que vous devriez voir , au lieu de me faire des reproches.

Tom. II.

B

Le MARQUIS.

Hé bien, je vous demande pardon. *Il lui baise la main.*

Mad. DE BRECOURT.

Adieu, Marquis, adieu.

Le MARQUIS.

Adieu, Madame, puisque vous le voulez.
Il sort.

SCENE VII.

Mad. DE BRECOURT, VICTOIRE.

VICTOIRE.

AH, Madame, j'ai été dans une belle inquiétude quand j'ai entendu arriver Monsieur ! Où avez-vous donc caché Monsieur le Marquis ?

Mad. DE BRECOURT.

Dans mon boudoir.

VICTOIRE.

C'est qu'il a été long-temps ici, Monsieur.

Mad. DE BRECOURT.

J'ai cru qu'il ne s'en iroit jamais ; bon, le

LES DEUX CHAPEAUX. 19

voilà qui revient ; je suis fâchée de n'être pas sortie.

V I C T O I R E.

Il est encore temps. Je m'en vais demander vos chevaux.

Mad. DE BRE COURT.

Hé bien, oui ; je dirai que ma sœur m'a envoyé chercher : il y viendra peut-être ; mais cela vaudra mieux que de rester seule ici avec lui. *Victoire sort par la garde-robe.*

S C E N E V I I I.

Mad. DE BRE COURT, M. DE
BRE COURT.

Mad. DE BRE COURT.

Q u o i, Monsieur, vous voilà déjà ?

M. BRE COURT, *troublé, agité.*

Oui, Madame, me voilà.

Mad. DE BRE COURT.

Qu'avez-vous donc ? est-ce encore quelque nouvelle folie ?

M. DE BRE COURT.

Non, Madame, ce n'est pas une folie.

B ij

Mad. DE BRECOURT, *langoureusement.*

Vous m'épouvantez ! Que vous est-il donc arrivé ?

M. DE BRECOURT.

Vous m'avez dit que le Marquis n'étoit pas venu ici ?

Mad. DE BRECOURT.

Oui, Monsieur ; quoi, c'est encore cela !

M. DE BRECOURT.

Oui, Madame, vous avez le front de me soutenir qu'il n'est pas venu.

Mad. DE BRECOURT.

Pourquoi ne le soutiendrois-je pas ?

M. DE BRECOURT.

Parce que cela n'est pas vrai.

Mad. DE BRECOURT.

Allons, Monsieur, vous rêvez. Si vous allez vous mettre à me tourmenter comme cela, je n'y tiendrai pas ; je vous en avertis.

M. DE BRECOURT.

Quand on ne fait que des choses honnêtes, on n'a pas recours au mensonge.

Mad. DE BRECOURT.

Je vous dis ce qui est ; & je vous prie de me laisser.

M. DE BRECOURT.

Non, Madame, vous ne dites pas la vérité. Il est peut-être ici encore au moment que je vous parle.

Mad. DE BRECOURT.

Hé bien, Monsieur, cherchez, si vous ne me croyez pas.

M. DE BRECOURT.

Je n'ai pas besoin de chercher pour vous convaincre.

Mad. DE BRECOURT.

Comment donc ?

M. DE BRECOURT.

Tenez, Madame, voilà son chapeau que j'ai pris sur ce fauteuil, au lieu du mien.

Mad. DE BRECOURT.

Son chapeau ?

M. DE BRECOURT.

Oui, voyez le cachet.

Mad. DE BRECOURT, *prenant le chapeau, le regarde & le lui rend.*

Hé bien, s'il est meilleur que le vôtre, vous n'avez pas perdu au change.

22 LES DEUX CHAPEAUX.

M. DE BRECOURT.

Vous le prenez sur ce ton-là ; Madame ;
hé bien nous nous séparerons.

Mad. DE BRECOURT , *se levant & s'en
allant.*

A la bonne heure. .

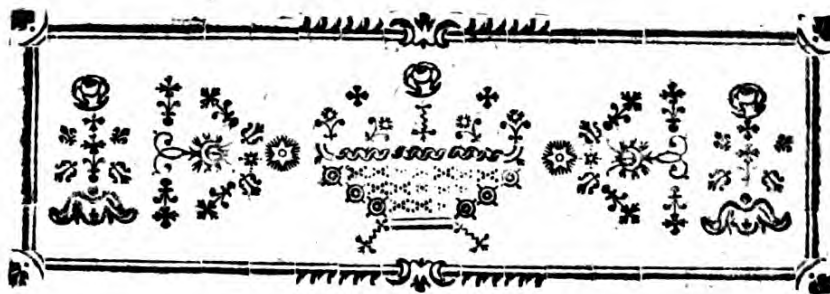
M. DE BRECOURT , *la suivant.*

Je vais trouver tous vos parens , & leur
rendre compte de votre conduite.

Fin du dix-neuvieme Proyerbe.

LA STATUE.

VINGTIEME PROVERBE.



LA STATUE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le MARQUIS.

LE Baron me suivoit ; qu'est-il devenu ?
Mon cœur a besoin d'un ami, pour soulager
la douleur qui m'accable ; s'y refuseroit-il ?
non, je le vois ; j'ai tort de l'accuser. Le mal-
heur nous rend souvent injustes & coupables.

SCENE II.

Le MARQUIS, Le BARON.

Le BARON.

HÉ BIEN, Marquis, me confierez-vous
enfin, le sujet de votre tristesse ?

Le M A R Q U I S.

Oui, mon cher Baron, à l'instant même; ce qui m'a fait desirer de vous parler ici, c'est que je veux vous y montrer le seul objet de consolation qui me reste.

Le B A R O N.

Ici, un objet de consolation?

Le M A R Q U I S.

Ou de regrets, n'importe; écoutez-moi. Vous savez que je devois épouser la Comtesse à mon retour de Touraine, où je l'ai connue. Quel heureux temps! elle m'aimoit alors; du moins je le croyois!

Le B A R O N.

Qui peut vous faire imaginer qu'elle ait pu changer?

Le M A R Q U I S.

Tout, Baron. Que je regrette l'heureux séjour de la Province! on est aimé sans distraction; sûr d'occuper entièrement l'objet qu'on aime, que faut-il de plus?

Le B A R O N.

Quoique la Comtesse y soit née; en vous épousant, elle ne pouvoit y demeurer longtemps.

Le M A R Q U I S.

Ah, sans l'état de ma mere, qui ne lui permet

pas de quitter ce lieu-ci, je n'aurois pas été pressé de l'amener à Paris. J'espérois qu'ayant sa niece avec elle en y arrivant, que demeurant avec ma mere & à Auteuil, ce seroit la même chose que lorsque nous étions en Province.

Le B A R O N.

Hé bien ?

Le M A R Q U I S.

Je n'avois pas pensé que demeurer à Auteuil c'est être à Paris.

Le B A R O N.

C'est-là ce qui vous a fait retarder votre mariage ?

Le M A R Q U I S.

Sans doute. La Comtesse a desiré de voir Paris ; le goût de la dissipation s'est emparé d'elle ; l'exemple, les airs l'ont entraînée ; les plaisirs, les diverses connoissances, tout a contribué à la distraire de l'amour que je croyois qu'elle avoit pour moi.

Le B A R O N.

Ne la suiviez-vous pas dans ces différens amusemens ?

Le M A R Q U I S.

Oui ; mais semblable à l'homme qui donne le bras à une femme au bal ; c'étoit moi dont

elle étoit le moins occupée : témoin de toutes les agaceries qu'elle faisoit , de ce desir de plaire à la multitude , mon cœur sans cesse déchiré , ne put soutenir de la suivre en étant ainsi oublié ; & j'ai voulu laisser passer les premiers momens d'ivresse , où tant d'objets nouveaux l'avoient plongée.

Le B A R O N.

Sans lui faire aucuns reproches de cette es-
pece d'oubli ?

Le M A R Q U I S.

Les reproches ne ramènent point un cœur ; ils font craindre à une femme , qu'on ne veuille attenter à sa liberté ; & ils finissent par l'aigrir & par l'éloigner.

Le B A R O N.

Elle est peut-être piquée de votre froideur. du peu d'empressement que vous montrez de l'épouser , ne l'ayant amenée à Paris que dans ce dessein ?

Le M A R Q U I S.

Bien loin de pouvoir m'en flatter , je ne lis plus que de l'indifférence dans ses yeux.

Le B A R O N.

Et dans les vôtres , y voit-elle la même vivacité ?

Le MARQUIS.

Cherche-t-elle seulement à pénétrer ce qui se passe dans mon ame ?

Le BARON.

Au lieu de vous livrer à la douleur , que ne lui parlez-vous ? Le manque de confiance éloigne souvent des cœurs faits pour s'aimer toujours. Permettez-moi de vous servir ; je veux..

Le MARQUIS.

Non, mon cher Baron, il seroit inutile. Cette froideur encore, n'est pas le seul reproche que je puisse faire à la Comtesse.

Le BARON.

Comment ?

Le MARQUIS.

Un goût nouveau m'a entièrement banni de son cœur. Le Chevalier s'est occupé de lui plaire ; & il n'y a que trop réussi.

Le BARON.

Vous verrez que c'est encore une autre erreur.

Le MARQUIS.

Mon malheur ne me permet pas d'en douter ; un cœur qui fait aimer , connoît facilement quand il a un rival qu'on lui préfère.

Le B A R O N.

Les Amans sont souvent injustes lorsqu'ils sont jaloux. Mais quel est donc votre espoir ?

Le M A R Q U I S.

Hélas , aucun !

Le B A R O N.

Et cet objet de consolation que vous devez goûter ici , quel est-il ? Vous proposez-vous de devenir infidèle , avec tant d'amour ?

Le M A R Q U I S.

J'en suis bien éloigné. Je ne veux jamais cesser d'aimer la Comtesse ; je veux ici la regretter toujours , & y adorer son image , que moi seul y verrai.

Le B A R O N.

Je ne vous comprends point.

Le M A R Q U I S.

Je vais vous expliquer ce mystère. (Ceci vous paroîtra un peu romanesque ; mais n'importe.) Ce bosquet , caché dans l'épaisseur de ce bois , vient d'être fini depuis huit jours : je l'avois consacré à la Comtesse ; je comptois l'y amener le lendemain de mon mariage , & l'y surprendre agréablement , en lui faisant voir une statue qui la représente. Malheureusement , hélas ! ce n'est plus le temps de penser

à faire cette galanterie ! j'ai fait cacher cette figure derrière ce treillage , qui se sépare & la laisse voir quand je veux , en poussant un simple ressort. Voilà , mon ami , la divinité que je veux adorer le reste de ma vie.

Le B A R O N.

C'est un délire que ce projet ; je veux absolument vous en guérir , &....

Le M A R Q U I S.

J'entends quelqu'un , c'est la voix de la Comtesse & celle de sa nièce. Comment ont-elles pu pénétrer jusqu'ici ? tâchez de le découvrir ; je m'en fuis ; restez un moment avec elles , & revenez me trouver. Nous choisirons le tems où elles seront rentrées , pour revenir ici. *Il s'échappe.*

S C È N E III.

La COMTESSE , Le BARON ,
Mlle. DE RICHEVIERE.

La COMTESSE.

AH , Monsieur le Baron ! vous connoissez ce bosquet que le Marquis vient de faire faire , qu'il nous cachoit.

Le B A R O N.

Madame , je le vois pour la première fois.

La C O M T E S S E.

Le hasard me l'a fait découvrir ; je cherchois un endroit écarté pour causer avec ma nièce ; & je ne croyois pas en trouver un aussi agréable. Mais vous étiez avec le Marquis ?

Le B A R O N.

Oui , Madame.

La C O M T E S S E.

Que faisiez-vous donc ici ? il vous montrait son ouvrage apparemment ?

Le B A R O N.

Il est vrai ; mais vous avez affaire avec Mademoiselle , ainsi.... *S'en allant.*

La C O M T E S S E.

Nous vous reverrons ; vous ne retournez pas aujourd'hui à Paris ?

Le B A R O N.

Non , Madame , je n'irai que demain.



SCÈNE

SCENE IV.

La COMTESSE, Mlle. DE RICHEVIERE.

La COMTESSE.

IL m'évite ; il connoît sans doute l'infidélité du Marquis ; & il peut l'approuver !

Mlle. DE RICHEVIERE.

Mais le Marquis vous aimoit si sincèrement ; comment pouvez-vous le soupçonner d'infidélité ? Ah , ma tante ! je mourrois plutôt que d'avoir un pareil soupçon sur l'amour que le Chevalier a pour moi.

La COMTESSE.

Vous êtes bien jeune , ma niece ; & vous ne connoissez pas encore les hommes.

Mlle. DE RICHEVIERE.

S'il y en a de perfides , je jurerois bien que le Chevalier ne fera jamais de ce nombre-là.

La COMTESSE.

J'approuve cette façon de penser ; il faut estimer ce qu'on aime. Voilà comme je croyois que je serois toujours avec le Marquis , avant de venir à Paris. J'ai vû naître sa froideur ; j'ai cru la pouvoir ranimer par la jalousie. Il ignore que le Chevalier doit vous épouser ; en

essayant de le faire paroître amoureux de moi, j'ai eu la douleur de voir le Marquis insensible à cette épreuve; non, il ne m'aime plus!

Mlle. DE RICHEVIERE.

Peut-être craint-il de vous offenser en vous montrant de la jalousie. Cessez cette feinte, puisqu'elle est inutile.

La COMTESSE.

Elle ne durera pas long-temps, ma chere niece; je suis même fâchée d'avoir retardé pour cela votre bonheur; dès ce jour même je vais tout réparer.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Quoi, dès ce jour? Ah, ma chere tante!... Mais si vous n'êtes pas heureuse, il manquera toujours quelque chose à la satisfaction que je vais goûter.

La COMTESSE.

Ce sentiment prouve bien votre tendresse pour moi, & me la rend plus chere à chaque instant. Apprenez donc tout ce que je redoute. Je me promenois avant hier seule & fort tard; je m'égarai en rêvant à la froideur du Marquis. Il faisoit clair de lune; le hasard m'amena proche de ce bosquet. J'entendis parler, c'étoit lui: il se plaignoit; je m'avançai sans bruit & j'écoutai.

Mlle. DE RICHEVIERE.

O Ciel ! avec qui étoit-il ? Je frémis pour vous !

La COMTESSE.

Il étoit feul.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Et il parloit ? Vous n'avez sûrement pas vu à qui ?

La COMTESSE.

Il étoit feul , vous dis-je. Il adressoit des plaintes entre-coupées de soupirs , à une statue , qu'il accusoit d'ingratitude. Voilà souvent comme les hommes abandonnent qui les aiment , pour vouloir être aimés de qui les délaissent.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Il parloit à une statue ! ici ?

La COMTESSE.

Ici.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Mais il n'y en a point.

La COMTESSE.

Il y en a sûrement une que nous ne voyons pas.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Parler à une statue ! Ma tante , vous vous moquez de moi ; que peut-on lui dire ?

C ij

La COMTESSE.

Ah, ma niece ! il lui disoit qu'il l'adoreroit toujours.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Je crains en vérité que la tête ne lui ait tourné. Cela est effrayant, au moins ; & je ne vois pas pourquoi vous seriez jalouse de cette statue.

La COMTESSE.

Je vais vous l'apprendre. Avant de m'aimer, le Marquis aimoit la Marquise de Vermont ; il en étoit aimé ; mais la fortune de la Marquise étant réduite à rien, ses parens la forcèrent d'épouser Vermont, qui est très-riche. Il y avoit dix ans qu'elle étoit mariée, lorsque je connus le Marquis ; il la regrettoit toujours aussi vivement ; un cœur si tendre me parut estimable ; je desirai de pouvoir le consoler, j'y parvins ; & je l'aimai comme je l'aime encore. Si cette statue étoit celle de la Marquise, si c'est cet amour qui s'est ranimé, j'en mourrai de douleur.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Mais, où est-elle ? Cherchons. *Elle regarde de tous côtés.* Je ne vois rien.

La COMTESSE.

Elle ne sauroit paroître, sans savoir le se-

cret qui peut ouvrir ce qui nous la cache ; mais à force d'argent , l'Ouvrier qui l'a fait , m'a donné ce secret ; je l'ai ici. *Elle tire un papier.*

Mlle. DE RICHEVIÈRE.

Voyons promptement.

La COMTESSE , *montrant sur son papier.*

Voici le treillage comme il est fait. Lisons. En poussant le bouton A , la niche s'ouvre ; en poussant le bouton B , elle se referme.

Mlle. DE RICHEVIÈRE.

Ah , ma tante ! que ce soit moi , je vous prie. *Elle va pousser un bouton.* Hé bien , la niche ne s'ouvre pas.

La COMTESSE.

C'est que c'est l'autre bouton sans doute ; essayons. *Le treillage s'ouvre & l'on voit une statue de femme.*

Mlle. DE RICHEVIÈRE , *avec joie.*

Ah , ma tante ! que vois-je ?

La COMTESSE.

Quoi donc ?

Mlle. DE RICHEVIÈRE.

C'est vous-même.

La COMTESSE.

Moi ?

Mlle. DE RICHEVIÈRE.

Oui , examinez bien , ce sont tous vos traits ;

il vous aime toujours ! *Elle embrasse la Comtesse.*

La COMTESSE.

J'ai peine à retenir l'excès de ma joie !

Mlle. DE RICHEVIERE, *la soutenant.*

Ah ! jouissez de tout votre bonheur.

La COMTESSE.

C'étoit donc à moi qu'il parloit , qu'il adreſſoit des plaintes ſi tendres !

Mlle. DE RICHEVIERE.

Et vous le croyez ingrat ! vous voyez bien , ma tante , qu'il ne faut pas ſouſçonner légèrement ſon amant d'être infidèle.

La COMTESSE.

Oui , ma chere niece , vous avez raiſon.
Elle réve.

Mlle. DE RICHEVIERE.

A quoi penſez-vous donc ?

La COMTESSE.

Il me vient une idée.... oui.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

La COMTESSE.

Je dois récompenser le Marquis , de tous les maux que je lui ai cauſés.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Oh , pour cela , oui.

La COMTESSE.

Je gagerois qu'il étoit ici avec le Baron ,
pour lui faire voir cette statue.

Mlle. DE RICHEVIERE.

J'en jurerois, moi.

La COMTESSE.

Nous allons refermer ce treillage.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Oui, oui, venez. *Elles ferment le treillage.*

La COMTESSE.

Je pourrai pénétrer à travers la charmille qui
est derrière la figure , me mettre à sa place ; &
quand le Marquis reviendra pour la montrer
au Baron , ce sera moi qu'il trouvera.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Ah, ma tante ! c'est l'amour même qui
vous inspire.

La COMTESSE.

Ma robe est blanche , une gase , un voile...
Julie m'ajustera tout cela à merveille , pour
qu'au premier coup d'œil , il s'y méprenne un
instant.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Qu'il fera délicieux pour lui , cet instant !

La COMTESSE.

Restez ici pour l'empêcher , ainsi que le Ba-
ron , d'approcher avant que j'aye pu me placer.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Je ne demande pas mieux.

La COMTESSE.

Asseyez-vous sur ce banc , & faites semblant de lire. Avez-vous un livre ?

Mlle. DE RICHEVIERE.

Ma tante , voilà le Chevalier.

La COMTESSE , *souriant.*

J'entends , vous n'aurez pas besoin de livre , n'est-ce pas ?

Mlle. DE RICHEVIERE.

Si vous permettez....

La COMTESSE.

Quand le Marquis & le Baron viendront , vous ne vous en irez , que lorsque je vous enverrai dire de venir me parler.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Je n'ai point d'autre affaire ; je vous en réponds.

La COMTESSE.

Ne dites rien au Chevalier , de mon projet ; sa vivacité , sa joie pourroient le déranger.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Ne craignez rien.

La COMTESSE.

La contrainte ne sera pas longue.

SCENE V.

La COMTESSE, Le CHEVALIER,
Mlle. DE RICHEVIERE.

La COMTESSE.

MONSIEUR le Chevalier, j'ai une affaire qui ne me permet pas de rester ici ; mais je vous y laisse en bonne compagnie ; vous n'avez pas, je crois, à vous plaindre de ma confiance en vous.

Le CHEVALIER.

Non, Madame ; mais j'ai à me plaindre du retard que vous apportez à mon mariage : je suis très-aise de vous servir ; mais il est cruel que ce soit un ingrat, qui empêche l'amant tendre & constant d'être heureux.

La COMTESSE.

Ne voyez-vous pas autant que vous le voulez, ce que vous aimez ? Ce n'est pas une situation si fâcheuse ; & vous pourriez être plus malheureux.

Le CHEVALIER.

Il est vrai ; mais que vous sert de me faire jouer un personnage comme celui que je fais auprès de vous, quand le Marquis ne montre pas la moindre jalousie ?

La COMTESSE.

Elle est peut-être sur le point d'éclore.

Le CHEVALIER.

Ah, Madame ! je ne vous comprends point ; je vois régner sur votre visage une espèce de satisfaction. . . .

La COMTESSE , *souriant.*

C'est sans doute l'espoir qui renaît ; que faisons ? Adieu , Chevalier ; je vous reverrai ici.

SCENE VI.

Mlle. DE RICHEVIERE , Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

JE ne comprends rien à tout ceci , Mademoiselle ; la Comtesse n'est point comme à l'ordinaire ; vous-même ne semblez plus partager mon impatience ; qu'est-ce cela veut dire ? Que dois-je ou espérer ou craindre ?

Mlle. DE RICHEVIERE.

Le retard ne doit vous faire rien craindre.

Le CHEVALIER.

Ah, quand on aime bien vivement, tout doit allarmer.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Non , tout , au contraire , doit faire jouir de son bonheur , sur-tout lorsqu'on est sûr d'être aimé.

Le CHEVALIER.

Mais ne peut-il pas échapper ce bonheur , lorsqu'on le craint le moins ? Votre tranquillité n'est-elle pas désespérante ? Vous n'êtes pas aujourd'hui , comme je vous ai vue jusqu'à présent. Loin de partager ma peine....

Mlle. DE RICHEVIERE.

Quelle peine voulez-vous , que j'aye ? Vous m'aimez ; que me faut-il de plus ?

Le CHEVALIER.

Aimer autant que je vous aime.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Et qui vous dit que je sois changée ? Je connois votre cœur ; qui pourroit m'allarmer ?

Le CHEVALIER.

Je m'y perds... Ah ! si je suis injuste , pardonnez à l'amour le plus tendre qui fut jamais.

Mlle. DE RICHEVIERE , *soupirant.*

Ah !

Le CHEVALIER.

Vous soupirez ?

Mlle. DE RICHEVIERE , *à part.*

Si je pouvois lui dire....

Le CHEVALIER.

Vous parlez bas.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Tenez.... ce soir je vous dirai,...

Le CHEVALIER.

Quoi ?

Mlle. DE RICHEVIERE.

Oui , vous le saurez.

Le CHEVALIER.

Vous augmentez mon inquiétude.

Mlle. DE RICHEVIERE.

Calmez-vous ; je vous réponds qu'il ne peut nous arriver rien que d'heureux.

Le CHEVALIER.

Vous me trompez peut-être....

Mlle. DE RICHEVIERE.

Non , je vous le jure ; je ne fais point feindre ; & ce soupçon m'offense.

Le CHEVALIER , *piqué.*

Jè suis injuste ; je le sens ; je me tairai. Vous avez des secrets pour moi , quand jusqu'au moindre mouvement de mon cœur vous est connu. Où regne l'amour , la confiance doit aussi régner ; mais....

Mlle. DE RICHEVIÈRE.

Je ne vous aime pas ? achevez ; le pensez-vous ?

Le CHEVALIER.

Comment voulez-vous que je croye....

Mlle. DE RICHEVIÈRE, *piquée.*

Je ne veux rien , Monsieur.

Le CHEVALIER , *à genoux.*

O Ciel ! que je meure à vos pieds , si j'ai pu vous accuser....

Mlle. DE RICHEVIÈRE.

Douter de mon cœur ! & dans quel instant !

Le CHEVALIER.

Voyez mon repentir : je consens à vous perdre pour toujours , si j'ai jamais d'autres volontés que les vôtres.

Mlle. DE RICHEVIÈRE.

Si votre bonheur & le mien ne dépendoient pas du secret que je vous fait , pourrois-je me taire ?

Le CHEVALIER.

Ah , vous me ravissez ! *Il se relève & lui baise la main.*

Mlle. DE RICHEVIÈRE.

J'entends quelqu'un.

Le CHEVALIER.

C'est le Baron , & le Marquis.

SCENE VII.

Mlle. DE RICHEVIERE , Le BARON ,
Le MARQUIS , Le CHEVALIER.

Le MARQUIS , *au Baron.*

RETIRONS - NOUS ; la Comtesse est peut-être près d'ici.

Le B A R O N .

Je vais le savoir. *Ils avancent.* Monsieur le Chevalier , je vous croyois ici avec Madame la Comtesse.

Le C H E V A L I E R .

Vous voyez que non ; une affaire l'a fait rentrer chez elle.

Mlle. DE RICHEVIERE .

Oui , sans quoi , nous y serions ; mais elle nous a promis de nous faire avertir quand elle seroit libre.

Le B A R O N .

Voici un de ses gens.



SCENE VIII.

Mlle. DE RICHEVIERE, Le CHEVALIER, Le MARQUIS, Le BARON, Un LAQUAIS.

Mlle. DE RICHEVIERE, *au Laquais.*

MA tante me demande ?

Le LAQUAIS.

Oui, Mademoiselle.

Mlle. DE RICHEVIERE.

J'y vais ; venez-vous, Monsieur le Chevalier ?

Le CHEVALIER.

Sûrement, je ne vous quitte pas.

SCENE IX.

Le MARQUIS, Le BARON.

Le MARQUIS.

IL ne la quitte pas ! non, pour la suivre chez la Comtesse. Ai-je tort d'être jaloux ?

Le BARON.

Oui ; car si la Comtesse aimoit le Chevalier, l'auroit-elle laissé ici tête-à-tête avec sa niece ?

Le M A R Q U I S.

Mais s'il étoit possible qu'elle m'aimât encore, verroit-elle ma froideur fans inquiétude ? Pourquoi écouter le Chevalier, avec tant de complaisance ? Tout ce qu'il fait la charme ; elle ne cesse de le louer, & en ma présence.

Le B A R O N.

Ce feroit-là ce qui me feroit croire....

Le M A R Q U I S.

Qu'elle ne l'aime pas ?

Le B A R O N.

Sans doute ; fans cela elle mettroit plus de mystère.

Le M A R Q U I S.

Elle croit peut-être que j'ai cessé de l'aimer, & elle se venge. Ma situation est affreuse ; j'en mourrai ; mais c'est ici que je veux expirer.

Le B A R O N.

Quel délire !

Le M A R Q U I S.

Oui, viens, regarde cette image que j'a-dore. *Il ouvre le treillage, & l'on voit la Com-tesse à la place de la statue.*

SCENE

SCÈNE X.

La **COMTESSE**, Le **MARQUIS**,
Le **BARON**.

Le **BARON**.

AH c'est elle-même ! Hé bien , tombe à ses
pieds.

Le **MARQUIS**.

Que vois-je ?

La **COMTESSE**.

Celle qui n'a jamais cessé de vous aimer , &
qui vous aimera toujours.

Le **MARQUIS**.

N'est-ce point un songe ?

La **COMTESSE**.

Non , Marquis. Quand c'est parce que l'a-
mour est extrême , qu'il peut offenser , il mé-
rite d'être excusé.

Le **MARQUIS**.

Je meurs de joie & de regrets !

La **COMTESSE**.

Au sein de la constance , comment nous
pouvions-nous soupçonner d'infidélité !

Le **MARQUIS**.

Je ne le comprendrai jamais.

SCENE XI.

La COMTESSE, Mlle. DERICHEVIERE,
Le MARQUIS, Le CHEVALIER,
Le BARON.

La COMTESSE.

TENEZ, Marquis, voilà l'objet de votre jalousie ; voilà le Chevalier dont vous avez retardé, sans le savoir, le mariage avec ma niece.

Le MARQUIS.

Quoi, il l'épouse ?

La COMTESSE.

Oui, dès demain.

Le MARQUIS.

Que de torts j'ai à réparer ! & qu'ils doivent tous deux m'en vouloir !

Mlle. DE RICHEVIERE.

Vous allez faire le bonheur de ma tante ; le nôtre le suivra ; nous n'avons rien à vous reprocher.

Fin du vingtieme Proverbe.

LE CHAPON

AU GROS SEL.

VINGT-UNIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

Mad. MINOT, *Maîtresse de l'Auberge du Panier-fleuri. Robe-de-chambre & tablier blanc, coëffée avec un bonnet.*

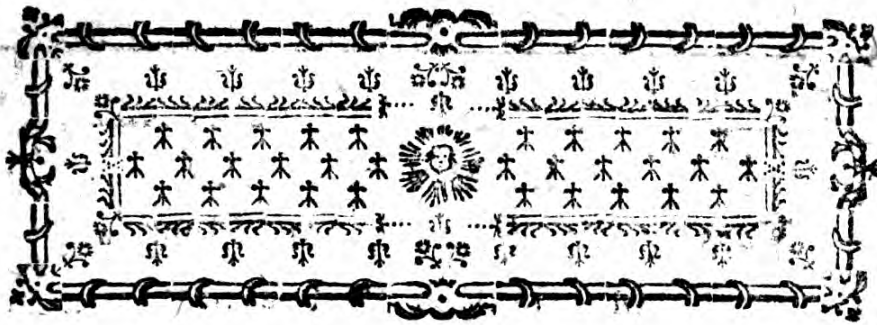
M. DESPRÉS. *Habit gris, galonné d'un petit galon d'argent, veste de même, avec une épée.*

M. DUPONT. *Habit du matin.*

M. GUARINY, *Chanteur Italien. Habit de velours de coton brun, avec une épée.*

CLAUDE, *Garçon du Panier-fleuri. Veste rouge, boutons de cuivre, tablier blanc, bonnet de toile brodée en couleurs.*

La Scène est dans une salle de l'Auberge du Panier-fleuri.



LE CHAPON AU GROSSEL. PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. MINOT, M. DESPRÉS.

M. DESPRÉS.

Bon jour, Madame Minot. Vous n'avez personne aujourd'hui ici ?

Mad. MINOT.

C'est que tout le monde a dîné de bonne heure, pour aller à la revue du Roi.

M. DESPRÉS.

Ah, c'est donc cela. Ils auront beau tems.

D iij

Mad. M I N O T.

Vous n'y allez donc pas vous, Monsieur ?

M. D E S P R É S.

Ma foi, non. J'ai pourtant vu bien des gens de ma connoissance qui y alloient, & qui ont voulu m'y mener ; mais ils avoient tous dîné, ce n'étoit pas-là mon compte.

Mad. M I N O T.

Et puis quand on a vu cela une fois, c'est comme cent.

M. D E S P R É S.

Vous l'avez vue vous, Madame Minot ?

Mad. M I N O T.

Ah, pardi ! je m'en souviendrai long-tems ; on fit reculer si fort le fiacre où j'étois, qu'il culbuta ; j'étois grosse de cinq mois, je fis une fausse couche, qui m'a fait garder le lit plus d'un an ; & encore, j'en ai pensé mourir ; aussi, depuis de temps-là, je n'ai pas eu envie de me fourrer dans les embarras.

M. D E S P R É S.

Je le crois.

Mad. M I N O T.

Quand on parloit de la revue à Monsieur Minot, il falloit voir la grimace qu'il faisoit, le pauvre défunt.

M. DESPRÉS.

Quoi ! Monsieur Minot est mort ?

Mad. MINOT.

Hé , vraiment oui , il y a eu un an aux Rois , bon jour , bonne œuvre.

M. DESPRÉS.

Je ne savois pas cela.

Mad. MINOT.

Je le crois bien , vous êtes toujours par voie & par chemin ; c'est ce qui fait qu'on vous voit si rarement.

M. DESPRÉS.

Et vraiment oui ; autrefois ce n'étoit pas de même. Il est temps de songer à dîner , pourtant. Ah ! voilà Dupont.

SCENE II.

Mad. MINOT , M. DESPRÉS ,
M. DUPONT.

M. DUPONT.

Quoi ! tu n'es pas à la revue , toi , Després ?

M. DESPRÉS.

Ma foi , non.

M. D U P O N T.

Bon jour , Madame Minot.

Mad. M I N O T.

Monseigneur , je suis bien votre servante.

M. D E S P R É S.

Et pourquoi n'y as-tu pas été avec ton cabriolet ?

M. D U P O N T.

Parce que l'année passée , j'y ai perdu un cheval qui m'avoit coûté cinq cents francs ; je n'ai pas eu envie qu'il m'en arrivât autant aujourd'hui.

M. D E S P R É S.

Quoi ! ton cheval pie ?

M. D U P O N T.

Justement.

M. D E S P R É S.

Diable ! cela n'est pas régalant.

M. D U P O N T.

As-tu dîné ?

M. D E S P R É S.

Non , vraiment.

M. D U P O N T.

Hé bien , nous dînerons ensemble. Madame Minot , faites-nous donner un chapon au gros sel.

Mad. MINOT.

Vous en allez avoir un ; tenez , mettez-vous-là.

M. DUPONT.

C'est bien dit.

Mad. MINOT.

Claude.

SCENE III.

Mad. MINOT, M. DESPRÉS,
M. DUPONT, CLAUDE.

CLAUDE.

QU'EST-CE qu'il y a, Madame ?

Mad. MINOT.

Apportez un chapon à ces Messieurs.

M. DUPONT.

Claude, fonge un peu que c'est pour nous.

CLAUDE,

Ah, ne vous inquiétez pas, vous serez contents.

Mad. MINOT, *apportant du pain.*

Je m'en vais toujours vous donner du pain
& du vin.

M. D E S P R É S.

Du meilleur au moins, Madame Minot.

Mad. M I N O T.

C'est du Bourgogne excellent.

M. D U P O N T.

Laiſſons-la faire. Tiens, mets-toi-là.

M. D E S P R É S.

Je ſuis bien ici. *Ils ſe placent tous les deux.*

M. D U P O N T.

Sais-tu bien qu'elle n'eſt pas encore trop déchirée.

M. D E S P R É S.

Pardi! je le crois bien. Combien y a-t-il qu'elle eſt mariée? Tu dois te ſouvenir de cela, toi?

M. D U P O N T.

Oui, c'eſt la première année que j'ai été à Angers. Il y a huit ans; & elle en avoit dix-ſept ou dix-huit.

M. D E S P R É S.

Cela fait vingt-fix.

M. D U P O N T.

Je diſois bien. A-t-elle quelqu'un?

M. D E S P R É S.

Je crois que non : il y a un homme bien amoureux d'elle; mais elle eſt ſage.

M. DUPONT.

Oui, sage, je t'en réponds.

M. DESPRÉS.

Ma foi, je me le suis laissé dire.

Mad. MINOT.

Tenez, vous goûterez ce vin-là; vous verrez si je vous trompe.

M. DUPONT.

Nous verrons si vous nous servez en amis.

Mad. MINOT.

Vous m'en direz votre avis. Hé bien, Claude?

CLAUDE, *apportant un chapon.*

Me voilà, me voilà.

M. DESPRÉS.

Allons, cela sent bon.

M. DUPONT.

Ma foi, j'ai faim. Avez-vous dîné, vous, Madame Minot?

Mad. MINOT.

Ah, Monsieur, je ne dîne pas de si bonne heure.

M. DESPRÉS.

Mais aujourd'hui, vous n'aurez plus personne.

M. DUPONT.

Allons, dînez avec nous.

Mad. M I N O E.

Vous me faites bien de l'honneur ; mais je ne le peux pas.

M. D E S P R É S.

Quelles façons. *Il se leve , l'amene & la fait asséoir.* Allons, mettez-vous-là.

Mad. M I N O T.

Mais je ne prendrai pas votre place, du moins.

M. D E S P R É S.

Pourquoi cela ? n'en voilà-t-il pas une autre ? Allons, fers Madame Minot , Dupont.

M. D U P O N T.

Je ne demande pas mieux. Tenez , Madame ; un peu de sauce. Allons, Després , à toi. *Ils boiyent & mangent.*

M. D E S P R É S.

Madame Minot, est-ce que vous n'avez pas encore pensé à vous remarier ?

Mad. M I N O T.

Non, Monsieur ; je ne suis point lassé encore d'être veuve ; quand on est bien, il faut s'y tenir.

M. D U P O N T.

Mais vous étiez bien aussi quand vous étiez mariée ?

Mad. MINOT.

Ah , comme-ça , tantôt haut , tantôt bas.
Il n'est rien tel que d'être sa maîtresse.

M. DESPRÉS.

Ma foi , vous avez raison. Allons , buvons
un coup ; car le chapon est un peu salé. *Il*
verse à boire.

M. DUPONT.

Il faut qu'il soit comme cela.

M. DESPRÉS.

Je le fais bien ; il est fort bon.

M. DUPONT.

A votre santé , Madame Minot.

M. DESPRÉS.

Et moi aussi , de tout mon cœur.

Mad. MINOT.

Messieurs , je vous suis bien obligée. *Ils*
boivent tous trois..

M. DUPONT.

Et je crois que voilà Guariny.

Mad. MINOT.

Oui , il a dîné ici.

S C E N E I V.

Mad. MINOT, M. DESPRÉS,
M. DUPONT, M. GUARINY.

M. GUARINY, *entre en chantant d'une
voix claire.*

S O S P I R A T É , f o s p i r a t é

M. DUPONT.

D'où venez-vous donc comme cela, Monsieur Guariny ?

M. GUARINY.

Ah, Messieurs, je suis votre serviteur, je viens de Versailles, pour chanter ici au concert.

M. DESPRÉS.

Je ne vous ai pas vu la dernière fois que j'ai été à Versailles.

M. GUARINY.

C'est que j'ai passé huit jours à S.-Germain.

M. DUPONT.

Et où allez-vous à présent ?

M. GUARINY.

Au concert.

M. DESPRÉS.

Mais il est de trop bonne heure.

M. GUARINY.

C'est que nous avons répétition.

M. DUPONT.

Buvez un coup avec nous.

M. GUARINY.

Je vous suis bien obligé.

M. DESPRÉS.

Pourquoi ? nous nous en irons ensemble.

M. DUPONT.

Oui ; parce qu'en attendant l'heure du concert, nous nous promènerons sur la terrasse ; & nous verrons revenir tout le monde de la revue.

M. DESPRÉS.

C'est bien dit.

M. GUARINY.

Je vais vous attendre.

M. DUPONT.

Nous avons fini. *Ils se levent de table.*

Mad. MINOT.

Vous ne voulez pas de dessert , Messieurs ?

M. DESPRÉS.

Bon , dans ce temps-ci , il n'en vaut pas la peine.

M. DUPONT.

Oui , oui , il vaut mieux se promener pendant qu'il fait encore soleil. Allons nous-en.

64 LE CHAPON AU GROS SÈL.

M. DES PRÉS.

Nous vous payerons cela une autre fois,
Madame Minot. *Ils s'en vont.*

Mad. MINOT.

Ah, que cela ne vous embarrasse pas plus
que moi. Je suis bien votre servante.

Fin du vingt-unième Proverbe.

L'ABBÉ

L' A B B É
DE COURE-DINER.

VINGT-DEUXIÈME PROVERBE.

Tom. II.

E



PERSONNAGES.

L'ABBÉ DE COURE-DINER. *Habit noir, manteau, perruque & canne.*

Dame ANNE, *Gouvernante de l'Abbé.*

M. DE MONTFORT, *Homme de Finance. Habit brodé en or, perruque à nœuds.*

CHAMPAGNE, *Laquais de M. de Montfort. Livrée de Finance.*

LE PRÉSIDENT DES BOUQUINS, *Amateur de Livres. En Robe-de-Chambre, d'une ancienne étoffe, avec une perruque peu poudrée.*

LA FRANCE, *Laquais du Président. Livrée de Robe.*

LA MARQUISE D'AIMETOUT, *Coëffée & point habillée.*

JULIE, *Femme-de-Chambre de la Marquise. En Femme-de-Chambre.*

BEAULIEU, *Valet-de-Chambre du Vicomte de Guermont. Habit à petit galon, vieille veste en or.*

FLAMAND, *Laquais du Vicomte. Livrée jaune.*

M. BOURNIN, *Médecin. Habit noir, grande perruque.*

Mad. BERTRAND.

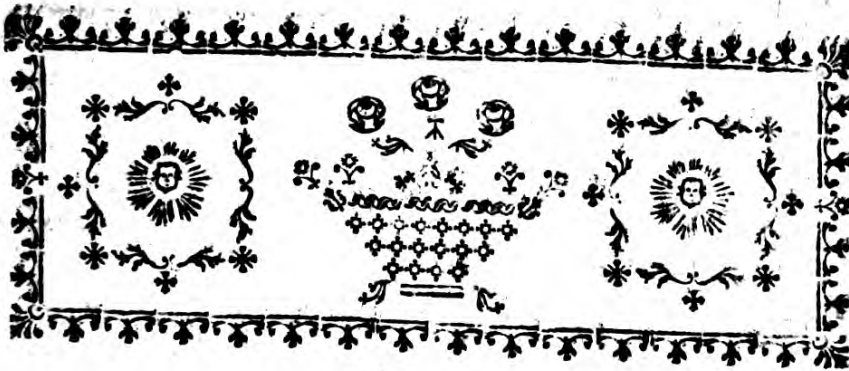
} *Voisines de l'Abbé.*

BABET, *fillette de Mad. Bertrand.*

} *Habillées en femmes du Peuple.*

* *La Scène est chez l'Abbé; chez M. de Montfort; chez le Président des bouquins; chez la Marquise d'Aimetout; dans l'anti-chambre du Vicomte de Guermont, & à la porte de l'Abbé, sur le pallier de l'escalier.*

* *Pour jouer ce Proverbe, on écrit les lieux de la Scène sur des cartons, & on les change selon les lieux où se trouve l'Abbé. Si e'étoit sur un Théâtre, il faudroit changer de Décorations.*



L' A B B É
DE COURE-DINER.
P R O V E R B E.

La Scène est chez l'Abbé.

SCÈNE PREMIÈRE.

L' A B B É , Dame A N N E.

L' A B B É , *sortant.*

Vous entendez bien ce que je vous dis,
Dame Anne ?

Dame A N N E.

Oui , Monsieur l'Abbé ; mais je suis fâchée
que vous ne vouliez pas dîner ici ; vous auriez
un gigot bien mortifié , bien bon.

E ij

L' A B B É.

Un gigot, un gigot ! voilà un joli dîner, quand on a grand appétit. Je m'en vais chez Monsieur de Montfort.

Dame A N N E.

Ah, vous ferez meilleure chère là, qu'ici.

L' A B B É.

Je vous en réponds.

Dame A N N E.

En ce cas-là, Monsieur l'Abbé ne reviendra que ce soir ?

L' A B B É.

Non. Passez un peu chez la Blanchisseuse de rabats.

Dame A N N E.

Oui, oui, Monsieur l'Abbé ; j'irai voir ma sœur en même-temps.

L' A B B É.

Si l'Imprimeur m'apporte une feuille, vous lui direz de revenir demain matin, elle fera corrigée.

Dame A N N E.

Je vous apporterai de l'encre pour ce soir.

SCENE II.

La Scène est chez Monsieur de Montfort.

M. DE MONTFORT, *écrivant à son*
Bureau, CHAMPAGNE.

M. DE MONTFORT.

QU'EST-CE que c'est que cela ?

CHAMPAGNE.

Ce sont vos lettres que vous aviez laissées
hier dans le Sallon.

M. DE MONTFORT.

C'est bon. *Champagne s'en va.* Met-on mes
chevaux ?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur.

M. DE MONTFORT.

Vous m'avertirez quand ils seront mis.

CHAMPAGNE, *annonçant.*

Monsieur l'Abbé de Coure-dîner.

M. DE MONTFORT.

Qu'il entre.



S C E N E III.

M. DE MONTFORT , L'ABBÉ.

M. DE MONTFORT , *écrivant.*

B O N j o u r , Monsieur l'Abbé.

L' A B B É.

Vous êtes en affaire ?

M. DE MONTFORT.

Non ; voilà qui est fini. *Il n'écrit plus.* Hé bien , savez-vous quelque chose de nouveau ?

L' A B B É.

Non , je n'ai vu personne aujourd'hui. J'ai dîné hier chez Monsieur votre frere , où nous avons eu une longe de veau de Rouen qui étoit délicieuse.

M. DE MONTFORT.

Hé bien , vous mangerez la pareille ici.

L' A B B É , *avec joie.*

Ma foi , je n'en ferai pas fâché , car j'avoue que c'est ce que j'ai jamais mangé de meilleur.

M. DE MONTFORT.

Aimez-vous les guignards de Chartres ?

L' A B B É.

Je vous en réponds.

M. DE MONTFORT.

J'en ai aussi ; & des coqs de Bruière?...

L' A B B É.

Savez-vous que personne ne fait aussi bonne chère que vous ?

M. DE MONTFORT.

Je m'en pique un peu , à vous dire vrai. Que diable il faut bien vivre , l'argent n'est fait que pour s'en servir. J'attends une truite du Lac de Genève , dont je veux que vous mangiez aussi,

L' A B B É.

Je les connois. Diable ! c'est admirable !

M. DE MONTFORT.

Je suis bien fâché qu'elle ne soit pas arrivée.

L' A B B É.

Oh ; mais il ne faut pas tout manger le même jour.

M. DE MONTFORT.

N'en dites rien à mon frere.

L' A B B É.

Je n'ai garde ; personne n'en pourroit avoir ; il faut avouer que c'est un furieux mangeur.

M. DE MONTFORT.

Mais vous ne lui cédez guères , vous , l'Abbé,

L' A B B É.

Oh , je ne mange plus ; autrefois c'étoit bien différent ; je suis bien baissé.

M. DE MONTFORT.

Cela va bien encore. Ah-ça , viendrez-vous dîner demain avec moi ?

L' A B B É , *avec inquiétude.*

Demain ?

M. DE MONTFORT.

Oui , la truite sera peut-être arrivée.

S C E N E I V.

M. DE MONTFORT , L' A B B É ,
CHAMPAGNE.

C H A M P A G N E ,

MONSIEUR , vos chevaux sont mis.

M. DE MONTFORT.

C'est bon. *Il se leve , Champagne lui donne son épée.*

L' A B B É.

Vous ne dînez donc pas aujourd'hui ?

M. DE MONTFORT.

Non , je m'en vais dîner à Auteuil , chez un

DE COURE-DINER. 73

de mes confreres. Où dînez-vous? voulez-vous que je vous mene?

L' A B B É.

Je vous suis obligé, ce n'est pas votre chemin, & il est tard. Je vais chez le Président des Bouquins.

M. DE MONTFORT.

Vous ferez mauvaise chere là.

L' A B B É.

Oui, vraiment; mais c'est que j'ai affaire à lui, Quelquefois cependant....

M. DE MONTFORT.

A demain. Allons, passez donc. *Ils s'en vont.*

S C E N E V.

La Scène est chez le Président des Bouquins.

LE PRÉSIDENT, *en robe-de-chambre, entrant.* LA FRANCE, *apportant des livres.*

Le PRÉSIDENT.

EST-CE-LA tout ce qu'il vous a donné?

LA FRANCE.

Oui, Monsieur.

Le PRÉSIDENT.

Mais il y en a un plus grand.

LA FRANCE.

Il l'avoit vendu ; si Monsieur le Président avoit envoyé une heure plutôt , il l'auroit eu.

Le PRÉSIDENT.

Je lui avois dit que je le prendrois. Voyez qui est-là.

LA FRANCE.

C'est Monsieur l'Abbé de Coure-dîner.

SCENE VI.

Le PRÉSIDENT, L'ABBÉ.

Le PRÉSIDENT.

AH, l'Abbé, c'est bien honnête à vous de me venir voir.

L' A B B É.

Monsieur le Président fait bien que quand je ne viens pas ici , ce n'est pas ma faute.

Le PRÉSIDENT.

J'en suis persuadé. Hé bien , le manuscrit en question ? La Bifantine Grecque ; c'est-il bientôt traduit ?

L' A B B É.

Vous ne pouvez l'avoir que dans un an ; mais vous l'aurez. Vous aurez aussi la Sagesse de Charon , sans année.

Le PRÉSIDENT.

Allons , c'est bon ; je vous ferai voir de nouvelles acquisitions que j'ai faites , qui ne dépasseront pas ma Bibliothèque.

L' A B B É , *un peu inquiet.*

Je le crois ; vous êtes assez connoisseur pour cela.

Le PRÉSIDENT.

J'attends encore un homme qui a beaucoup voyagé , & avec qui je veux vous faire dîner.

L' A B B É , *avec joie.*

Je ne demande pas mieux.

Le PRÉSIDENT.

J'arrangerai pour que cela soit un de ces jours.

L' A B B É.

Je croyois que c'étoit aujourd'hui.

Le PRÉSIDENT.

Non ; aujourd'hui , je n'aurois pas pû ; parce que j'ai toujours remis à prendre des eaux depuis un mois ; & j'ai enfin commencé. Cela demande du régime.

L' A B B É *se leve,*

C'est très-bien fait.

Le PRÉSIDENT.

Je suis bien aise qu'on vous ait laissé entrer, vous mangerez un poulet avec moi.

L' A B B É.

Je vous suis bien obligé; je ne peux pas avoir cet honneur-là.

Le PRÉSIDENT.

Pourquoi? Avec vous je ne ferai point de façon; j'ai un pâté de perdrix, nous causerons, restez.

L' A B B É.

Je suis engagé & il est tard; j'ai même peur de me faire attendre. Une autrefois je serai charmé de passer un peu de tems seul avec vous.

Le PRÉSIDENT,

Où allez-vous?

L' A B B É.

Chez la Marquise d'Aimetout; & je suis très-pressé.

Le PRÉSIDENT.

Oh, elle ne dîne pas de bonne heure.

L' A B B É.

Je vous demande pardon. Elle a changé d'heure en changeant de jour.

Le PRÉSIDENT.

C'est que si vous y voyez l'Abbé Basane,

vous me feriez plaisir de lui dire ce que je vais vous expliquer. Affez-vous.

L' A B B É.

Et non, je vous l'enverrai, cela vaudra mieux.

Le PRÉSIDENT.

Je voudrais qu'il fût prévenu; cela sera fait dans un instant.

L' A B B É.

S'il n'y est pas, je viendrai vous revoir.

Le PRÉSIDENT.

C'est que je voudrais vous éviter cette peine-là.

L' A B B É.

Ce n'est jamais une peine pour moi.

Le PRÉSIDENT.

Si fait, vous avez des affaires. En deux mots...

L' A B B É.

Il est près de deux heures & demie. Je ne peux pas.

Le PRÉSIDENT.

Hé bien, en vous reconduisant, vous ferez au fait aussi bien que moi. *L'Abbé s'en va & le Président suit.* L'Abbé Basane connoît un homme depuis mil sept cent quarante-cinq, qui a envie d'avoir un morceau que j'ai; qui est unique; c'est... vous le connoissez. *Ils sortent tous deux.* Les Labyrintes de Bernard Hachin.

S C E N E V I I.

La Scène est chez la Marquise.

La M A R Q U I S E , J U L I E .

La M A R Q U I S E , *s'asseyant.*

M A D E M O I S E L L E , où a-t-on mis le tableau que j'ai envoyé ici?

J U L I E .

Dans le boudoir, Madame.

La M A R Q U I S E .

Comment le trouvez-vous?

J U L I E .

Je ne l'ai pas regardé, Madame.

La M A R Q U I S E .

Comment, vous n'avez pas plus de curiosité que cela?

J U L I E .

Si c'étoit des rubans ou des dentelles, je les verrois parce que je m'y connois.

La M A R Q U I S E .

Et ce magot qu'on m'a donné hier, qui est unique?

J U L I E .

Ah, Madame, il m'a bien amusé, parce qu'il remue la tête.

Le M A R Q U I S E.

Mais ce n'est pas cela qu'il y a à considérer ; c'est comme il est bien fait ; c'est la vérité qu'il y a dans le visage.

J U L I E.

La vérité. Est-ce qu'il parle ? je n'en savois rien.

La M A R Q U I S E.

Vous êtes odieuse ! Vous n'entendez seulement pas la valeur des mots.

J U L I E.

J'ai cru que la vérité étoit de ne pas mentir , & qu'il falloit parler pour cela. Voilà ce que je veux dire.

La M A R Q U I S E.

Elle croit que je ne comprends pas ce qu'elle me dit , & elle me l'explique ; c'est délicieux cela , par exemple ! donnez-moi cet *in-folio* , qui est sur mon secrétaire.

J U L I E.

Un *in*?...

La M A R Q U I S E.

Un grand livre.

J U L I E , *annonçant.*

Monfieur l'Abbé de Coure-dîner.

La M A R Q U I S E.

Non, Mademoiselle, je n'en ai plus que faire ; allez-vous-en dîner.

S C E N E V I I I.

La M A R Q U I S E , L' A B B É.

La M A R Q U I S E.

A H , l'Abbé , vous voilà de bonne heure aujourd'hui ; j'en suis enchantée.

L' A B B É.

Je craignois qu'il ne fût plus tard ; c'est mon impatience ordinaire quand je viens ici.

La M A R Q U I S E.

L'Abbé, hé bien, cette piece nouvelle que vous & moi, nous avons trouvé charmante, qui est tombée ! Expliquez-moi donc cela.

L' A B B É.

Madame, je la soutiens toujours très-bonne ; & sa chute est une chose toute simple ; nous devons la prévoir.

Le M A R Q U I S E.

Comment cela ?

L' A B B É.

L' A B B É.

C'est un genre qui n'est pas fait pour tout le monde ; avant de faire de pareilles pièces, il faut former le goût du Public.

La M A R Q U I S E.

Oui ; mais comment y parvenir ?

L' A B B É.

Comme je fais , par exemple ; par des dissertations bien raisonnées.

La M A R Q U I S E.

Qu'est-ce qui lit ces Ouvrages-là ? ceux qui n'en ont que faire.

L' A B B É.

Madame, les nouvelles routes trouvent toujours des difficultés ; mais. . . .

La M A R Q U I S E.

Qu'est-ce que vous regardez ?

L' A B B É.

Il n'est que deux heures à votre pendule ?

Le M A R Q U I S E.

Elle est arrêtée depuis huit jours. Et puis, moi, je ne me soucie pas de savoir l'heure qu'il est. Est-ce que vous avez affaire ?

L' A B B É.

Non, pas à présent.

La M A R Q U I S E.

Hé bien, que vous fait l'heure ?

L' A B B É.

C'est que je ne vois arriver personne aujourd'hui.

La M A R Q U I S E.

Pourquoi faire ?

L' A B B É.

Pour dîner.

La M A R Q U I S E.

Vous n'avez pas dîné ?

L' A B B É.

Non, vraiment.

La M A R Q U I S E.

Il falloit donc dire cela, l'Abbé. J'ai changé encore mon jour ; est-ce que vous ne le savez pas ?

L' A B B É.

Non, Madame, en vérité.

La M A R Q U I S E.

Eh bien, l'on va vous faire quelque chose. Je ne dîne pas moi, parce que je suis d'un souper de nôce ; mais je vous tiendrai compagnie.

L' A B B É.

En ce cas-là, Madame, permettez....

La M A R Q U I S E.

Où irez-vous à l'heure qu'il est.

L' A B B É.

Chez le Vicomte de Guermont, où je peux arriver à toute heure.

La M A R Q U I S E.

Le Vicomte ? il est malade je crois.

L' A B B É.

Je l'ai vu avant hier.

La M A R Q U I S E.

Je peux bien me tromper. Je voudrois pourtant bien que vous restassiez ; je vous ferois voir un Oursin qu'on va m'envoyer, qui est de la première beauté, une Momie & une Scalata, qui est admirable !

L' A B B É.

Je verrai cela une autrefois.

La M A R Q U I S E.

Pourquoi ? on vous fera des œufs brouillés, je ne fais quoi ; vous en souperez mieux.

L' A B B É.

Je vous suis bien obligé, je ne soupe jamais.

La M A R Q U I S E.

Ah-ça, l'Abbé, c'est Jeudi que j'ai pris...
Souvenez-vous-en.

L' A B B É.

Oui, oui, Madame.

La M A R Q U I S E.

Ah, j'oublois. L'Abbé, l'Abbé. *Elle court après lui.*

S C E N E I X.

La Scène est dans l'anti-chambre du Vicomte de Guermont.

BEAULIEU, M. BOURNIN.

BEAULIEU, *sortant d'une chambre & suivant Monsieur Bournin.*

M O N S I E U R, quand reviendrez-vous ?

M. B O U R N I N.

A cinq heures, parce que nous verrons comme il fera ; peut-être le saignerons-nous du pied.

B E A U L I E U.

C'est donc une maladie bien sérieuse ?

M. B O U R N I N.

Je n'en fais rien encore ; cela commence vivement ; nous verrons ce que la saignée

déterminera. Donnez-lui un lavement comme je vous ai dit.

BEAULIEU.

Monsieur, j'ai envoyé un Exprès à Monsieur son frere & à Madame sa sœur.

M. BOURNIN.

Vous avez bien fait. Mettez ce que je vous ai dit dans le lavement.

BEAULIEU.

Je m'en vais en envoyer chercher tout-à-l'heure. Vous n'oublierez pas de revenir, Monsieur.

M. BOURNIN.

Non, sûrement.

BEAULIEU.

Vous aurez le carrosse chez vous à cinq heures.

M. BOURNIN.

Hé bien, oui.



S C E N E X.

BEAULIEU, FLAMAND.

BEAULIEU.

FLAMAND, Flamand ?FLAMAND, *se reveillant.*

• Hé bien, qu'est-ce que vous voulez ?

BEAULIEU.

Tenez, allez chez l'Herboriste, cherchez cela. *Il lui donne un papier.*

FLAMAND.

C'est écrit là-dessus ?

BEAULIEU.

Oui : allez donc, j'attends après.

FLAMAND, *lentement.*

Allons, j'y vais, j'y vais.



SCENE XI.

L'ABBÉ, BEAULIEU.

L'ABBÉ.

Vous grondez ce pauvre Flamand ?

BEAULIEU.

Oui ; parce qu'il dort toujours.

L'ABBÉ.

Dites-moi un peu , Monsieur Beaulieu , y a-t-il long-temps qu'on est à table ?

BEAULIEU.

A table , Monsieur l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Oui , je n'ai pas pu venir plutôt.

BEAULIEU.

Eh Monsieur le Vicomte est dans son lit ; & il a été saigné six fois depuis hier midi ; & peut-être fera-t-il saigné du pied à cinq heures.

L'ABBÉ.

Et quelle est sa maladie ?

BEAULIEU.

On n'en fait rien encore ; Monsieur Bour-
nin fort d'ici , il doit revenir à cinq heures.

F i y

L' A B B É.

Cela est bien prompt. Puis-je entrer? Je vous dirois bien, moi....

B E A U L I E U.

Non; il a défendu de lui laisser voir personne. Si Madame sa sœur étoit ici, cela seroit différent; mais je suis tout seul; & vous entendez bien....

L' A B B É.

Oui, oui, vous avez raison.

B E A U L I E U.

Je m'en vais auprès de lui.

L' A B B É.

Je viendrai savoir de ses nouvelles.

B E A U L I E U.

Faites-moi demander, Monsieur l'Abbé.

L' A B B É.

Oui, oui *Beaulieu rentre*. Je n'ai pas autre chose à faire, que de m'en retourner chez moi. Je meurs de faim; & il est trop tard pour aller ailleurs. *Il sort*.



S C E N E X I I.

*La Scène est à la porte de l'Abbé, sur le pallier
de l'escalier.*

Mad. BERTRAND, *avec une quenouille,*
BABET, *son ouvrage à la main.*

BABET, *écoutant à la porte de l'Abbé.*

MA mere, je n'entends rien.

Mad. BERTRAND.

Il me semble pourtant que c'est le chien de
Dame Anne, qui hurloit.

B A B E T.

Ecoutez, vous-même.

Mad. BERTRAND, *écoutant.*

C'est vrai, je n'entends rien non plus.

B A B E T.

Quand je vous dis que je l'ai vu sortir avec
elle.

Mad. BERTRAND.

Quand je vous dis, quand je vous douze ;
elle veut toujours tout s'avoit mieux que moi.

B A B E T.

N'allez-vous pas vous fâcher pour cela ?

Mad. B E R T R A N D.

Je suis la maîtresse de me fâcher si je veux ,
apparemment ?

B A B E T.

Oui , voilà un beau plaisir ; tenez , écoutez
à présent , entendez-vous ?

Mad. B E R T R A N D.

Non.

B A B E T.

Vous voyez bien que c'est le chien du Cha-
ron ; je l'entends souvent ; j'en suis sûre.

Mad. B E R T R A N D.

Elle fait toujours tout ; les autres sont des
bêtes , à l'entendre.

B A B E T.

Est-ce que je dis cela ?

Mad. B E R T R A N D.

Il vaudroit mieux. Ah , voilà Monsieur
l'Abbé. Nous allons voir si j'ai raison ou tort.



SCENE XIII.

L'ABBÉ, Mad. BERTRAND, BABET.

Mad. BERTRAND.

AH, Monsieur l'Abbé....

L' A B B É.

Quest-ce que vous voulez, Madame Bertrand ?

Mad. BERTRAND.

C'est que nous croyions entendre hurler le chien de Dame Anne.

L' A B B É.

Est-ce qu'elle n'y est pas ?

B A B E T.

Non, elle est sortie; & elle nous a dit qu'elle ne reviendrait pas sitôt.

Mad. BERTRAND.

Mais il y a long-temps; ouvrez donc; que nous voyons si son chien y est.

L'ABBÉ, fouillant dans sa poche.

Bon, je n'ai pas ma clef, à présent. Tout m'est contraire aujourd'hui !

Mad. BERTRAND.

C'est bien malheureux ! Nous aurions sûrement trouvé le chien.

L' A B B É.

Ce n'est pas le chien que je voudrais trouver. Comment faire ?

Mad. B E R T R A N D.

Si vous voulez quelque chose, Monsieur l'Abbé.

L' A B B É.

Je voudrais dîner.

Mad. B E R T R A N D.

Vous n'avez pas dîné ?

L' A B B É.

Et non vraiment.

Mad. B E R T R A N D.

Tu vois bien, Babet, qu'il n'est pas si tard que tu disois.

L' A B B É.

Et parbleu, si fait, il est tard.

B A B E T.

Vous voyez bien aussi que j'ai raison, ma mere.

Mad. B E R T R A N D.

Allons, tais-toi.

L' A B B É.

Il faut bien que je m'en aille. Ecoutez, Madame Bertrand.

Mad. B E R T R A N D.

Oui, Monsieur l'Abbé.

L' A B B É.

Vous direz à Madame Anne de mettre le gigot à la broche , tout-à-l'heure.

Mad. B E R T R A N D.

Oui , Monsieur l'Abbé.

B A B E T.

Mais elle ne reviendra pas de long-temps.

Mad. B E R T R A N D.

Qu'est ce que cela fait ? Ecoutons Monsieur l'Abbé.

L' A B B É.

Cela fait tout. Qu'elle me fasse une soupe à l'oignon & une omelette , pendant que le gigot cuira.

Mad. B E R T R A N D.

Oui , Monsieur l'Abbé.

B A B E T.

Elle ne reviendra pas avant sept heures; car elle a dit qu'elle ne seroit de retour qu'à la nuit.

Mad. B E R T R A N D.

Veux-tu te taire.

L' A B B É.

A sept heures ?

B A B E T.

Oui , Monsieur l'Abbé.

L' A B B É.

Il en fera plus de huit, quand tout cela sera fait.

B A B E T.

Au moins.

L' A B B É.

Allons, je m'en vais prendre une tasse de café au lait; & j'irai à la Comédie en attendant. Dites-lui bien de faire tout ce que je vous ai dit, entendez-vous?

Mad. B E R T R A N D.

Oh, oui, Monsieur l'Abbé, nous n'y manquerons pas.

L' A B B É.

Adieu, Madame Bertrand; je vous serai bien obligé. *Il s'en va.*

Mad. B E R T R A N D.

Monsieur, je suis bien votre servante. Tu es bien aise qu'il n'avoit pas sa clef, à cause du chien.

B A B E T.

Pour cela non; car vous auriez vu qu'il n'y étoit pas.

Mad. B E R T R A N D.

Allons, allons, rentre travailler & ne me raisonne pas davantage. *Elles rentrent toutes les deux.*

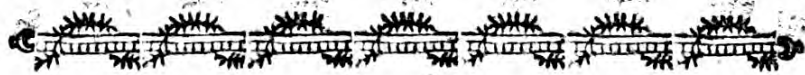
Fin du vingt-deuxieme Proverbe.

LE CHASSEUR

ET

LES JOUEURS.

VINGT-TROISIEME PROVERBE.



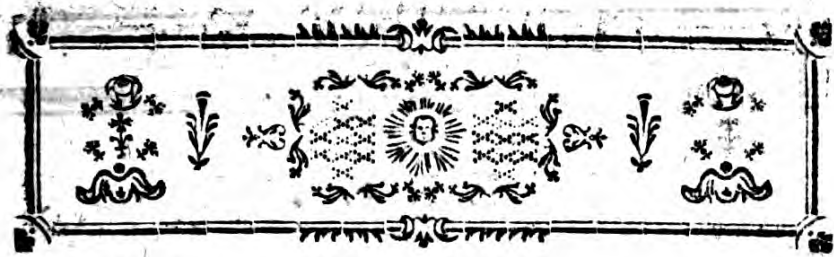
PERSONNAGES.

DURAND, *Chasseur. En veste, chapeau rabattu, avec un fusil, une carnacière, & l'on peut ne pas avoir le chien.*

CLÉRA C. } *Officiers d'Infanterie,*
SAINT-ROMAIN. } *joueurs. En uniformes.*

La RENTRÉE, *Garde-de-Chasse. En veste, bandoulière de livrée, fusil, &c.*

La Scène est dans un bois taillis, proche d'une Ville de guerre.



LE CHASSEUR

ET

LES JOUEURS.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

DURAND , *marchant tout doucement , le fusil prêt à tirer , parlant à son chien , qui chasse dans le taillis.*

Hé , Patineau , tout beau. -- Attends moi. --
Yeux-tu venir ici. — Hola , là. — Hé bien ? la vilaine bête. — Ha voyons. *Il s'arrête & écoute.*
Il faut qu'il n'y ait rien ici. — Où est allé... Patineau , Patineau ; ah je vas te tirer les oreilles. --
Derriere. -- Il n'y a point de sanglier ici , ils ne savent ce qu'ils disent. Hé , derriere donc. -- Allons de l'autre côté , je reviendrai toujours bien ici. *Il s'en va.*

Tom. II.

G

SCENE II.

CLÉRAC, SAINT-ROMAIN.

CLÉRAC.

SAINT-ROMAIN, tu te moques quand tu prétends que je t'ai gagné hier, soixante-treize louis ; sur mon honneur, je veux mourir si j'en ai eu plus de quarante-sept.

SAINT-ROMAIN.

Que ce soit toi ou un autre, cela m'est égal, je n'en ai pas moins perdu soixante & quinze ; & il est dût, quand on perd autant, de ne pouvoir pas avoir sa revanche. Le diable emporte le Lieutenant de Roi, & tout l'Etat-Major.

CLÉRAC.

Il semble que ces gens-là n'ayent d'autre plaisir que de nous poursuivre. Ils découvrent toujours où nous nous rassemblons.

SAINT-ROMAIN.

Et dans quel moment encore ? Presque toujours quand la chance tourne.

CLÉRAC.

Pour cela oui ; car j'allois avoir la main. Je suis presque sûr que j'aurois rattrapé tout ce que j'avois perdu.

SAINT-ROMAIN.

Viendroient-ils nous chercher hors de la Ville, ici par exemple ?

CLÉRA C.

Mais si l'on découvroit que nous y eussions joué, nous irions en prison.

SAINT-ROMAIN.

Hé bien, nous y jouerions à notre aise.

CLÉRA G.

C'est selon. Je fais bien qu'à Besançon, où j'ai été six mois en prison, le Geolier nous fournissoit des cartes tant que nous voulions, la nuit sur-tout. Je n'ai jamais si bien passé mon temps.

SAINT-ROMAIN.

Ici, c'en seroit pas de même, je t'en réponds.

CLÉRA C.

Cependant, si nous avions des cartes....

SAINT-ROMAIN.

J'en ai sur moi.

CLÉRA C.

Que risquons-nous ? Alléons-nous-là !

SAINT-ROMAIN.

Je le veux bien, qui diable nous découvrira ?

CLÉRA C.

Ce bois-ci est très-fourré.

SAINT-ROMAIN.

Il ne peut nous arriver de d'aller en prison si on le découvre ; mais les Officiers-Majors ne viendront pas nous troubler du moins. *Ils s'assèyent.*

CLÉRA C.

On n'est pas trop mal. Nous jouyons quelquefois à l'armée , bien plus mal à notre aise. Voyons , voyons tes cartes.

SAINT-ROMAIN.

Les voici.

CLÉRA C.

Mélons. *Ils mêlent tous deux les cartes.*

SAINT-ROMAIN.

Veux-tu voir à qui aura la main ?

CLÉRA C.

Sans doute. *Ils tirent.* Allons , c'est à toi.

SAINT-ROMAIN.

Combien joue-tu ?

CLÉRA C.

Un louis pour commencer. *Il coupe.*

SAINT-ROMAIN , *donnant.*

Dix , neuf , figure , sept. Trente-six c'est beau jeu.

ET LES JOUEURS. 101

CLÉRA C.

Oui, oui, beau jeu, trente-six.

SAINT-ROMAIN.

Cinq, quatre, dix, huit, dame. Je l'avois dit. *Jettant les cartes.* Allons, deux louis.

CLÉRA C.

Comme tu voudras. Coupes. Cinq, quatre, huit, sept, neuf, trente-trois. Roi, neuf, as, quatre, six, deux. Trente-deux.

SAINT-ROMAIN.

A moi. *Il mêle.*

CLÉRA C.

Va, trois louis. *Il coupe.*

SAINT-ROMAIN, *donné.*

Trente-trois --- trente-deux.

CLÉRA C.

Encore trois louis.

SAINT-ROMAIN.

Trente-cinq --- trente-deux.

CLÉRA C.

Toujours trente-deux! Quatre louis.

SAINT-ROMAIN.

Trente-deux. Te plains-tu des trente-deux?

CLÉRA C.

Allons voyons.

SAINT-ROMAIN.

Trente-un.

CLÉRAC.

Quatre louis.

SAINT-ROMAIN.

Trente-six --- trente-sept.

CLÉRAC.

J'entends quelqu'un ; c'est quelque Garde
peut-être ; qu'est-ce que cela fait. *Il mêle.*

SCÈNE III.

CLÉRAC, SAINT-ROMAIN,
DURAND.

SAINT-ROMAIN.

ON approche.

CLÉRAC.

Il n'y a que faire de parler. *Ils continuent
de jouer sans rien dire.*

DURAND , *le fusil prêt à titer.*

Patineau , derriere. --- Il vient sûrement
par-ici. Avançons. --- Tout beau. Il est-là ,
turons. *Il tire & il blesse Saint-Romain.*

SAINT-ROMAIN.

Ah !

CLÉRAC.

As-tu été touché ?

SAINT-ROMAIN, *tombant.*

Oui, au bras.

DURAND.

C'est un homme ! Fuyons. *Il s'en va.*

SCENE IV.

CLÉRAC, SAINT-ROMAIN,
La RENTRÉE.

La RENTRÉE, *accourant.*

QU'EST-CE qui a tiré ici ?

CLÉRAC.

Nous n'en favons rien ; mais mon ami est
blessé.

SAINT-ROMAIN.

Oui, j'ai peut-être le bras cassé.

CLÉRAC.

Aidez-moi à le relever.

La RENTRÉE.

Je le veux bien. *Ils le relevent.*

CLÉRA C.

Soutenez-le un peu , que je ramasse tout cela. *Il ramasse l'argent & les cartes.*

La RENTRÉE.

Ne craignez rien.

SAINT-ROMAIN.

Je n'ai pas besoin qu'on me soutienne ; je marcherai bien.

CLÉRA C.

Cela ne fait rien ; il faut toujours qu'il vienne avec nous , de crainte d'accident.

La RENTRÉE.

Je ne demande pas mieux.

CLÉRA C.

Allons nous-en. *Ils aident Saint-Romain.*

SAINT-ROMAIN, *à la Rentrée.*

Ne dites pas que vous nous avez trouvé ici à jouer.

La RENTRÉE.

Non, non.

Fin du vingt-troisième Proverbe.

**L'AVOCAT
CHANSONNIER.**

VINGT-QUATRIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

M. DE LA BARRE, *Avocat, en habit de campagne.*

M. DE LA MOTTE, *ami de M. de la Barre. Habit de velou. noir, veste d'or, une épée & une canne.*

Mad. POURSUIT, *plaiduse. Robe noire, coëffée, avec une canne.*

LA PIERRE, *Laquais de M. de la Barre. En redingotte, petite perruque très-courte.*

La Scène est dans le Cabinet de M. de la Barre.



L'AVOCAT
CHANSONNIER.
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE LA BARRE, LA PIERRE.

M. DE LA BARRE, *entrant.*

N'EST-IL venu personne ?

LA PIERRE.

Non, Monsieur ; voilà seulement une lettre qu'on a apportée.

M. DE LA BARRE.

Ah, c'est de Dupuis. *Décachant la lettre.* Qu'est-ce qu'il veut ? *Il lit.* Un café chez Madame Douci ; je ne serois pas fâché d'en voir un. Qu'est-ce qui connoît Madame Dou-

ci?... Ah, Duval. Je m'en vais lui écrire.
Il se met à écrire.

LA PIERRE.

Monsieur ne veut rien?

M. DE LA BARRE.

Attendez. *Il écrit.*

LA PIERRE.

C'est que j'irois chercher la robe de chambre qui est chez le Dégraisseur.

M. DE LA BARRE.

Il est bien question de cela. *Il écrit.*

LA PIERRE.

Votre bonnet carré n'a plus de houppe; elle est perdue.

M. DE LA BARRE.

Ecoutez-moi; savez-vous où demeure Monsieur Duval? *Il cachete sa lettre.*

LA PIERRE.

Monsieur Duval?

M. DE LA BARRE.

Oui.

LA PIERRE.

Oh, oui, Monsieur, c'est un grand homme maigre.

M. DE LA BARRE.

Hé, non; c'est Monsieur Duplessis que vous voulez dire.

LA PIERRE.

Ah, oui ; c'est que ces deux noms-là se ressemblent ; je les confonds toujours.

M. DE LA BARRE.

Hé bien , savez-vous à présent ?

LA PIERRE.

Ho , je trouverai bien.

M. DE LA BARRE.

N'est-ce pas dans le cloître....

LA PIERRE.

Des Cordeliers ?

M. DE LA BARRE.

Imbécile , vous voulez qu'il loge dans le cloître d'un Couvent. Non ; c'est dans le cloître.... Un nom qui finit en a.

LA PIERRE.

Saint-Benoît ?

M. DE LA BARRE.

Non , Saint.... Saint....

LA PIERRE.

Saint-Méry ?

M. DE LA BARRE.

Non , non , Saint....

LA PIERRE.

Notre-Dame ?

M. DE LA BARRE.

Non. Ah, c'est Saint-Honoré.

LA PIERRE.

Saint-Honoré ?

M. DE LA BARRE.

Oui.

LA PIERRE.

J'y ai été plus de cent fois ; c'est chez Monsieur ?

M. DE LA BARRE.

Monsieur Duval.

LA PIERRE.

Monsieur Duval ? Je n'y ai jamais été.

M. DE LA BARRE.

Cela ne fait rien. Portez-lui cela ; & ne revenez point sans réponse. *Il lui donne la lettre.*

LA PIERRE.

Oui, Monsieur. *Il sort.*

M. DE LA BARRE.

La Pierre, vous apprêterez mon habit de velours ciselé.

LA PIERRE.

Oui, Monsieur. *Il s'en va.*

M. DE LA BARRE.

La Pierre ?

LA PIERRE.

Monsieur ?

M. DE LA BARRE.

Et ma perruque neuve à boucles en roses ;
vous savez bien ? passez chez le Perruquier.

LA PIERRE.

Oui , oui , Monsieur.

M. DE LA BARRE.

Parbleu , je serai charmé de voir un des
Caffés de Madame Dourci.

LA PIERRE , *revenant pour annoncer.*

Monsieur de la Motte.

M. DE LA BARRE.

Quoi ! vous n'êtes pas encore parti ?

LA PIERRE.

Je m'en vais , je m'en vais.

SCENE II.

M. DE LA BARRE , M. DE LA MOTTE.

M. DE LA BARRE.

AH , bon jour , la Motte.

M. DE LA MOTTE.

Hé bien , comment t'en va ?

M. DE LA BARRE.

Fort bien. Et toi , t'es-tu amusé à la campagne ?

M. DE LA MOTTE.

Oui, assez ; mais , ma foi , le mauvais temps nous a chassés.

M. DE LA BARRE.

Ah-ça , dis-moi un peu , où soupes-tu ce soir ?

M. DE LA MOTTE.

Moi ? Pourquoi cela ?

M. DE LA BARRE.

Mais , voyons ?

M. DE LA MOTTE.

Chez Madame Desglands.

M. DE LA BARRE.

Es-tu prié ?

M. DE LA MOTTE.

Oui , & voilà la cinquième fois ; j'avois toujours refusé.

M. DE LA BARRE.

Hé bien , il faut que tu refuse encore.

M. DE LA MOTTE.

Mais j'ai accepté ; cela ne se peut pas.

M. DE LA BARRE.

Il faut manquer de parole.

M. DE LA MOTTE.

Je ne le peux pas ; te dis-je.

M.

M. DE LA BARRE.

Va donc t'excuser.

M. DE LA MOTTE.

Pourquoi cela ?

M. DE LA BARRE.

C'est que je veux absolument te mener souper quelque part , où tu feras bien aise d'aller.

M. DE LA MOTTE.

Mais encore , où cela ?

M. DE LA BARRE.

Chez Madame Doucy

M. DE LA MOTTE.

Je ne la connois pas.

M. DE LA BARRE.

C'est un Caffé.

M. DE LA MOTTE.

A un Caffé ?

M. DE LA BARRE.

Oui ; je n'en ai jamais vu : on dit que c'est charmant ; nous irons ensemble.

M. DE LA MOTTE.

Tu la connois donc ?

M. DE LA BARRE.

Non : mais Duval est son ami de tous les temps. Je viens de lui écrire ; & sûrement il nous y menera avec plaisir.

M. DE LA MOTTE.

J'aurois grande envie d'y aller.

M. DE LA BARRE.

Moi , cela me tourne la tête ; & je ne veux pas manquer cette occasion-ci.

M. DE LA MOTTE.

Mais , aimera-t-elle à voir comme cela deux inconnus , Madame Dourcy ?

M. DE LA BARRE.

Elle nous connoît tous les deux ; & il y a long-temps que je fais qu'elle desire que j'aille chez elle.

M. DE LA MOTTE.

C'est que Madame Desglands sera fâchée.

M. DE LA BARRE.

Tu y souperas un autre jour. Compare la différence qu'il y a ; d'être à un Caffé où l'on s'amuse , à souper froidement dans une maison , pour faire un Wisth le plus triste du monde.

M. DE LA MOTTE.

C'est vrai. Allons , je vais me dégager ; je lui dirai la raison tout simplement ; elle est bonne femme , elle y consentira.

M. DE LA BARRE.

A quelle heure seras-tu revenu ?

M. DE LA MOTTE.

Mais, à huit heures & demie. Voyons ta montre ; la mienne va bien.

Ils comparent leurs montres.

M. DE LA BARRE.

Elles vont de même.

M. DE LA MOTTE.

Me meneras-tu ? ou veux-tu que je te mène ?

M. DE LA BARRE.

Je te menerai. Il y a ici près des fiacres tant qu'on en veut.

M. DE LA MOTTE.

Allons, je serai bientôt ici. *Il s'en va.*

M. DE LA BARRE.

Ne perds pas de temps ; sûrement, nous nous amuserons.

S C È N E III.

M. DE LA BARRE, LA PIERRE.

M. DE LA BARRE, *regardant ses papiers.*

MA foi, je verrai cela une autre fois. Ah ! voilà la Pierre. He bien ?

LA PIERRE.

Monseigneur, il n'y étoit pas.

H ij

M. DE LA BARRE.

Tu n'as point de réponse ?

LA PIERRE.

Monfieur, l'on m'a envoyé dans la rue....
Attendez....

M. DE LA BARRE.

Et qu'est-ce que cela fait ?

LA PIERRE.

Enfin, je l'ai trouvé. Il jouoit ; il a lu votre
lettre, & puis il a écrit.

M. DE LA BARRE.

Donne donc.

LA PIERRE.

C'est que c'est une si petite lettre, que tout
le long du chemin j'ai eu peur de la perdre ;
mais la voilà.

M. DE LA BARRE.

Voyons, voyons. *Il lit.* » Il ne m'est pas
» possible, mon cher de la Barre, de vous me-
» ner chez Madame Dourcy ; quelqu'un vous
» a desservi auprès d'elle ; car elle m'a parlé
» de vous avec humeur & dédain ; croyez que
» je ferai de mon mieux pour... hum, & une
» autre fois... hum. « Le diable l'emporte.

LA PIERRE.

Monfieur , je m'en vais apprêter votre habit
de velours cifelé.

M. DE LA BARRE.

Je n'en ai que faire.

LA PIERRE.

Votre perruque à roses va arriver.

M. DE LA BARRE.

Allons , va-t-en , & laiffe-moi.

LA PIERRE.

Le Perruquier a tout quitté pour vous...
Oh , il vous aime bien.

M. DE LA BARRE.

Allons donc. *Il le chasse.*

SCENE IV.

M. DE LA BARRE , *relisant la lettre de
M. Duval.*

A V E C humeur & dédain ! C'est un peu fort,
Madame Dourcy. Ah , parbleu.... elle croit
que je me foucie de son Caffé... Non sûrement,
je n'irai pas.... J'enrage... Je me vengerai où
je ne pourrai. *Il réve...* Qui , fort bien , Mada-
me Dourcy , Madame Dourcy , vous vous re-

pentirez de votre dédain. Un bon couplet....
Voilà la meilleure idée du monde ; écrivons.
Il se met à écrire en chantant. Prenons un air
connu. Ah ! celui-ci *Il n'est qu'un pas du mal
au bien.*

E N C H A N T A N T.

Chez Dourcy , tout plaît , tout engage ,
On dit qu'elle fait tout charmer....

Elle ne peut pas se plaindre de cela. *Riant.*

Qu'on ne peut la voir sans l'aimer ,
Qu'il est doux de lui rendre hommage !

Oh : mais c'est de la louange toute pure. *Il*
est difficile d'être méchant quand on veut. Ah!
ceci fera bon.

Que l'adorer est le vrai bien ,
Je n'en crois rien ,
Je n'en crois rien.

A merveilles ! A merveilles ! *Il se leve &
se promene en chantant.*

Je n'en crois rien ,
Je n'en crois rien.

Bien , bien !

Je n'en crois rien ,
Je n'en crois rien.

Il en faut faire un second. *Il s'assied & il
écrit en chantant*

Que de ses yeux le doux lan age ,
En faisant former mille vœux....

SCENE V.

M. DE LA BARRE, LA PIERRE,

LA PIERRE, *annonçant.*

MONSIEUR, Madame Pourfuit.

M. DE LA BARRE, *chantant.*

Rendent l'Amant respectueux.

LA PIERRE.

Monfieur ?

M. DE LA BARRE.

Qu'est-ce que tu veux ?

LA PIERRE.

Madame Pourfuit demande à vous parler.

M. DE LA BARRE, *chantant.*

Sans ofer dire davantage.

LA PIERRE.

La laisserai-je entrer ?

M. DE LA BARRE.

Non, je fuis en affaire.



SCENE VI.

M. DE LA BARRE, Mad. POURSUIT.

Mad. POURSUIT.

OH, en affaire ! il n'y a point d'affaire qui
tienne avant la mienne, Monsieur ; il faut que
vous ayez la bonté de m'écouter.

M. DE LA BARRE, *chante entre ses dents.*

Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

Mad. POURSUIT,

Qu'est ce que vous dites donc, Monsieur ?

M. DE LA BARRE.

Je dis que vous ayez la bonté de vous asseoir ;
que votre Mémoire est fait ; qu'il est chez l'Im-
primeur, & qu'il faut que vous attendiez qu'il
soit distribué, pour demander une audience ;
voilà dans ce moment-ci, tout ce que vous
avez à faire, & tout ce que je peux vous dire *Il*
reprend sa plume & chante tout bas en composant.

Mad. POURSUIT.

Monsieur, c'est un nouvel accident qui m'ar-
rive ; on attaque mes mœurs, ma réputation.

M. DE LA BARRE, *chantonnant.*

Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

Mad. POURSUIT.

Mais Monsieur, vous n'en croyez rien, il faut pourtant bien que vous le croyiez ; puisque c'est vous qui me défendrez.

M. DE LA BARRE.

Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

Mad. POURSUIT.

Comment, comment, vous n'en croyez rien ? Quoi, Monsieur, vous refuseriez de prendre la défense d'une femme malheureuse ? Cela seroit barbare.

M. DE LA BARRE.

Je vous demande pardon ; je ne vous dis pas cela. C'est une autre affaire que j'ai dans la tête, & pour laquelle je fais un Mémoire actuellement....

Mad. POURSUIT.

Mais la mienne est plus ancienne.

M. DE LA BARRE.

Oui, c'est vrai. Vous pouvez toujours parler.

Mad. POURSUIT.

Monsieur, vous connoissez tous mes pro-

cedés vis-à-vis de mon mari ; & tout le monde fait que je suis honnête femme.

M. DE LA BARRE, *chantant.*

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.

Mad. POURSUIT.

Comment donc ! vous en douteriez ?

M. DE LA BARRE.

Non , non , continuez.

Mad. POURSUIT.

Pendant dix ans que j'ai été avec mon mari , j'ai eu dix enfans dont il me reste quatre , & tous quatre sont de lui sûrement ; cependant...

M. DE LA BARRE, *chantant.*

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.

Mad. POURSUIT.

Monfieur , vous m'insultez.

M. DE LA BARRE.

Moi ? comment donc ?

Mad. POURSUIT.

Quoi , Monfieur , à tout ce que je vous dis , vous répondez toujours : je n'en crois rien.

M. DE LA BARRE.

Hé non , Madame ; ce n'est pas à vous , encore une fois ; ce sont des notes que je fais à un Mémoire.

Mad. POURSUIT.

Des notes , des notes ! Faites-en sur ce que je vous dis.

M. DE LA BARRE.

Ne vous inquiétez pas , continuez , je vous prie.

Mad. POURSUIT.

Mes enfans sont devenus grands ; & mon mari est mort.

M. DE LA BARRE , *chantant.*

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.

Mad. POURSUIT.

Mais , Monsieur , vous savez bien que je suis veuve ?

M. DE LA BARRE.

Veuve ? oui , oui.

Mad. POURSUIT.

Depuis que mon mari est mort , je ne puis plus tenir mes enfans dans le respect ; le plus grand , qui est majeur , m'accuse de l'avoir fait périr faute de secours.

M. DE LA BARRE , *chantant.*

Je n'en crois rien ,

Je n'en crois rien.

Mad. POURSUIT.

Mais vraiment , vous avez bien raison ; le

pauvre homme ! Je l'aimois si tendrement !
Elle pleure.

M. DE LA BARRE , *chantant.*

Je n'en crois rien ,
Je n'en crois rien.

Mad. POURSUIT.

Cela est pourtant bien vrai , Monsieur.

M. DE LA BARRE , *chantant.*

Je n'en crois rien ,
Je n'en crois rien.

Mad. POURSUIT.

Monsieur , on n'a jamais traité une honnête
femme comme vous faites.

M. DE LA BARRE.

Je n'en crois rien ,
Je n'en crois rien.

Mad. POURSUIT , *en colere , se levant.*

Vous m'insultez , Monsieur ; vous m'outra-
gez ; je m'en plaindrai à Monsieur le Premier
Président.

M. DE LA BARRE.

De quoi donc ?

Mad. POURSUIT.

C'est affreux à vous ! Une pauvre veuve ; oui ,
Monsieur , vous me rendrez tous mes papiers ;
vous ne plaidez plus pour moi.

M. DE LA BARRE.

A la bonne heure, Madame.

Mad. POURSUIT.

Il n'y a pas à dire à cela, je n'en crois rien; je vais faire dresser une requête contre vous.

M. DE LA BARRE.

Faites, Madame, si vous pouvez.

Mad. POURSUIT.

Vous serez interdit. *Elle s'en va.*

M. DE LA BARRE.

Nous verrons.

Mad. POURSUIT, *revenant.*

Oui, Monsieur, interdit, interdit, je vous en réponds; adieu, adieu. *Elle s'en va.*

M. DE LA BARRE.

La peste soit de la folle! J'ai pensé ne pas pouvoir faire le dernier vers.

S C E N E V I I.

M. DE LA BARRE, M. DE LA MOTTE,
LA PIERRE.

LA PIERRE, *annonçant.*

MONSIEUR de la Motte.

M. DE LA MOTTE.

Hé bien, allons-nous?

M. DE LA BARRE.

Assied, assied-toi-là.

M. DE LA MOTTE.

Mais il est huit heures & demie ; n'est-il pas temps ?

M. DE LA BARRE.

Ma foi, si tu veux que je te dise ; j'ai changé d'avis.

M. DE LA MOTTE.

Quoi, nous n'irons pas au Café ?

M. DE LA BARRE.

Non, je ne m'en soucie plus. Nous nous ennuirions sûrement là.

M. DE LA MOTTE.

Il ne falloit donc pas me faire dégager de chez Madame Desglands.

M. DE LA BARRE.

Qu'est ce que cela fait ?

M. DE LA MOTTE.

Cela fait tout. Elle m'a laissée aller, à condition que je lui rendrais compte de tout ce que je verrois. Que veux-tu que je lui dise ?

M. DE LA BARRE.

Ce que je vais te dire.

M. DE LA MOTTE.

Hé, quoi ?

M. DE LA BARRE.

Elle n'aime pas Madame Dourcy.

M. DE LA MOTTE.

C'est vrai.

M. DE LA BARRE.

Ni moi non plus ; c'est ce qui m'a fait changer d'avis.

M. DE LA MOTTE.

Mais il y a une heure que tu étois enchanté d'aller à son Caffé.

M. DE LA BARRE.

Oui ; mais j'ai fait bien des réflexions sur son Caffé & sur elle-même.

M. DE LA MOTTE.

Quelles réflexions ?

M. DE LA BARRE.

Elle est vaine ; & au lieu de lui faire ma cour , j'ai imaginé une chose excellente.

M. DE LA MOTTE.

Qu'est-ce que c'est ?

M. DE LA BARRE.

J'ai fait trois couplets sur elle.

M. DE LA MOTTE.

J'aimerois mieux voir son Caffé.

M. DE LA BARRE.

Bon , son Caffé ! Pense donc comme elle

sera désespérée. Tiens, tiens, écoute. *Il chante.*

Chez Dourcy, tout plaît, tout engage.
On dit qu'elle fait tout charmer ;
Qu'on ne peut la voir sans l'aimer ;
Qu'il est doux de lui rendre hommage !

M. DE LA MOTTE.

Tu crois qu'elle sera désespérée de cela ?

M. DE LA BARRE.

Que l'adorer est le vrai bien.

M. DE LA MOTTE.

Mais c'est le plus honnête du monde.

M. DE LA BARRE.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

M. DE LA MOTTE.

Ah, j'entends. Mais elle ne t'a rien fait.

M. DE LA BARRE.

Je veux m'amuser : écoute, écoute. *Il chante.*

Que de ses yeux le doux langage,
En faisant former mille vœux,
Rendent l'Amant respectueux,
Sans oser dire davantage ;
Que dans ses chaînes tout retient.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

ENSEMBLE.

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

M.

M. DE LA BARRE.

Voici le troisieme ; c'est toujours on dit :

Qu'elle est modeste , douce & sage ,
Et qu'elle inspire la gaité ,
Et que de la félicité ,
Tout en elle montre l'image ;
Mais qu'elle craint un doux lien ,
Je n'en crois rien ,
Je n'en crois rien.

E N S E M B L E.

Je n'en crois rien ,
Je n'en crois rien.

M. DE LA MOTTE.

Si tu m'en crois , tu ôteras son nom , & tu
mettras Doris , Cloris.

M. DE LA BARRE.

Pourquoi ?

M. DE LA MOTTE.

On saura toujours que c'est elle ; on le lui
dira.

M. DE LA BARRE.

Oui , quand le nom n'y est pas , on n'a rien
à dire. Ne trouves-tu pas cette idée délicieuse ?

M. DE LA MOTTE.

Oui ; mais j'aimeroismieux aller à son Caffé.

M. DE LA BARRE.

Bon, cela doit être insipide, ennuyeux. Al-
lons-nous-en plutôt chez Madame Desglands.

M. DE LA MOTTE.

J'y pensois.

M. DE LA BARRE.

Elle sera charmée de ma chanson, par le
plaisir qu'elle se promettra, de la rage où sera
Madame Dourcy.

M. DE LA MOTTE.

Sûrement, & elle la fera courir tout Paris.

M. DE LA BARRE.

Et quand on louera Madame Dourcy; qu'on
dira qu'elle est délicieuse, charmante; tout
le monde répondra;

Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

ENSEMBLE EN S'EN ALLANT.

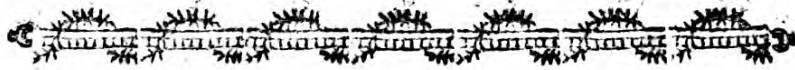
Je n'en crois rien,

Je n'en crois rien.

Fin du vingt-quatrième Proverbe.

L'HISTOIRE.

VINGT-CINQUIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

La MARQUISE. } *Mises comme à la*
La COMTESSE. } *campagne.*

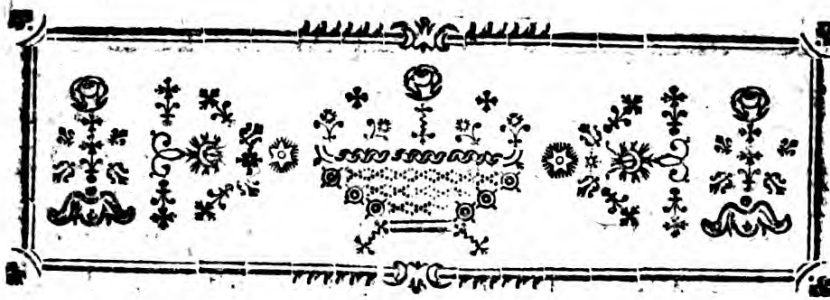
Le VICOMTE. } *En habits*
Le BARON. } *de*
L'ABBÉ DE FOND-GRAS. } *campagne.*

Le COMMANDEUR DE CANTAC.
Habit brodé, croix de Malthe, canne &
jambe de bois, & perruque à la Brigadiere.

DUVAL, *Valet-de-Chambre de la Comtesse.*

* On contrefait la jambe de bois, en la tenant roide & sans plier le pied.

La Scène est chez la Comtesse, dans la Sallon.



L'HISTOIRE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

La COMTESSE, La MARQUISE,
Le BARON, Le VICOMTE.

La COMTESSE.

PASSEZ donc là, Madame la Marquise.

La MARQUISE.

Je suis ici à merveilles. *S'asseyant.*

La COMTESSE.

Messieurs, vous avez là des sièges. *A la Marquise.* C'est bien à vous, de venir de bonne heure comme cela.

La MARQUISE.

Mais vraiment, j'avois bien peur de ne pouvoir pas sortir; ma mere ne veut jamais fermer

sa porte ; vous savez comme elle est ; heureusement , il n'est venu que des hommes : j'ai dit , avant qu'il arrive quelqu'un , je m'en vais m'échapper ; & je suis venue.

Le VICOMTE.

Je vous avertis , Mesdames , que si vous attendez la Vicomtesse , vous ne l'aurez pas sitôt.

La COMTESSE.

Pourquoi donc ?

Le VICOMTE.

Parce qu'elle ne finit jamais rien ; & puis le mariage de sa belle-sœur l'occupe ; elle ne fait plus ce qu'elle fait.

Le BARON.

Je ne favois pas qu'elle se mariât ; qui épouse-t-elle ?

Le VICOMTE.

Le Comte de Florenfac.

Le BARON.

Florenfac ? Qu'est-ce que c'est que ce Florenfac là ?

Le VICOMTE.

Ma foi , c'est bien difficile à expliquer.

La MARQUISE.

Je m'en vais lui faire entendre en deux mots. Vous avez connu la grande Comtesse de Brindière , qui avoit marié sa fille au Comte d'Hen-

nevaux, qu'on appelloit *casse-tête*, parce que c'étoit un braillard insupportable ?

Le B A R O N.

Oui, qui avoit perdu un œil à Philisbourg.

La M A R Q U I S E.

C'est cela même. Hé bien, Casse-tête avoit une sœur qui étoit Chanoinesse, & qui eut tout d'un coup trente mille livres de rente de sa tante Lamotte Bouroncourt.

Le B A R O N.

Oui, je fais bien tout cela.

La M A R Q U I S E.

Le Florenfac qui épouse la belle-sœur de la Vicomtesse, est fils de la Chanoinesse d'Hennevaux, mariée à Florenfac, qui étoit, je crois, dans la Marine.

Le B A R O N.

Non, dans la Maison du Roi.

La M A R Q U I S E.

Il me semble que c'est dans la Marine.

Le V I C O M T E.

Vous avez raison tous les deux. Il étoit dans la Marine; mais par un mécontentement, il a quitté; & il est entré dans la Maison.

La C O M T E S S E.

Est-il riche, Vicomte ?

Le VICOMTE.

Non pas à présent ; mais d'un moment à l'autre , il peut avoir quarante à cinquante mille livres de rente.

SCENE II.

La COMTESSE , La MARQUISE ,
Le VICOMTE , Le BARON ,
L'ABBÉ , DUVAL.

DUVAL , *annonçant.*

MONSIEUR l'Abbé de Fond-gras.

La COMTESSE.

Ah , l'Abbé ! c'est délicieux ! Il ne se fait jamais attendre.

L'ABBÉ.

Il m'en coûte assez pour cela , Mesdames , je suis bien-aise de vous le dire.

La MARQUISE.

Comment donc , l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Je viens de perdre quinze louis au Wisth ; & je n'ai pas voulu de revanche à cause de vous. Mais , qu'est-ce que vous attendez pour partir ?

La COMTESSE.

La Vicomtesse.

L' A B B É.

Vous ne pourrez jamais vous promener ;
les jours sont diminués ; & vous avez quatre
lieues à faire , & la montagne encore.

Le B A R O N.

Il n'y a que trois lieues , Monsieur l'Abbé.

L' A B B É.

Comme vous voudrez ; mais comme on est
toujours deux heures à les faire , j'appelle cela
quatre lieues , & bonnes.

La COMTESSE.

Ah , Messieurs , ne disputons pas , je vous
en prie. Dites-nous plutôt s'il y a quelque
chose de nouveau , l'Abbé ?

L' A B B É.

Il y a les mariages.

La M A R Q U I S E.

Nous les savons,

L' A B B É.

Et puis l'histoire de Versailles.

La M A R Q U I S E.

Qu'est-ce que c'est ?

La COMTESSE.

Dites donc.

L' A B B É.

Elle est très-singulière : comment , est-ce que vous n'en avez pas entendu parler ?

La M A R Q U I S E.

Non vraiment.

La C O M T E S S E.

Vous nous faites languir , l'Abbé ; vous êtes odieux.

L' A B B É.

Mais c'est que je ne fais pas si je pourrai bien vous la conter.

Le M A R Q U I S E.

Oh , que oui.

L' A B B É.

C'est qu'il y a des choses.... Il faudrait.... Le Commandeur y étoit.

Le V I C O M T E.

Il doit venir ici , le Commandeur.

L' A B B É.

Oh bien , il vous la contera mieux que moi.

Le V I C O M T E.

J'entends quelqu'un ; je parie que c'est lui.

La M A R Q U I S E.

Et s'il ne vient pas , nous ne saurons pas l'histoire ?

S C E N E III.

La MARQUISE, La COMTESSE,
Le VICOMTE, Le BARON, L'ABBÉ,
Le COMMANDEUR, DUVAL.

DUVAL, *annonçant.*

Monsieur le Commandeur de Cantac.

La MARQUISE.

Ah, Commandeur, arrivez donc.

La COMTESSE.

Nous vous attendons avec la plus grande
impatience.

Le COMMANDEUR, *saluant.*

Mesdames....

L'ABBÉ.

Asseyez-vous : ces Dames voudroient savoir
l'histoire de Versailles.

Le COMMANDEUR.

C'est-à-dire du chemin du Versailles.

L'ABBÉ.

Est-ce du chemin ?

Le COMMANDEUR.

Oui, j'y étois, j'ai tout vu ; ainsi personne
ne peut, je crois, vous en mieux rendre
compte que moi.

La COMTESSE.

Cela est agréable de savoir comme cela de la première main.

Le COMMANDEUR.

Je vous dis, j'ai tout vu.

La MARQUISE.

Hé bien, commencez donc.

Le COMMANDEUR.

Vous pourrez conter cela d'après moi, comme si vous y aviez été.

La COMTESSE.

Oui, oui.

Le COMMANDEUR.

Madame, c'étoit sur les une heure; non, non, j'avois dîné à Versailles & je revenois... Attendez, je me trompe; c'étoit en allant... Quelle heure étoit-il?

La MARQUISE.

Que fait l'heure?

Le COMMANDEUR.

Cela est essentiel.

La COMTESSE.

Dites seulement si c'étoit le matin où l'après-dînée.

Le COMMANDEUR.

C'étoit de jour ; mais pour l'heure.... cela ne fait rien.

La MARQUISE , *à part.*

Il me fait mourir.

Le COMMANDEUR.

Après avoir passé le pont de Sévre....

La MARQUISE.

De Sévre , allons.

Le COMMANDEUR.

De Sévre ? Oui , oui , vous suivez le chemin
Il y a un endroit , où il y a un....

L' A B B É.

Un fond ?

Le COMMANDEUR.

Non , non.

Le VICOMTE.

Une hauteur ?

Le COMMANDEUR.

Non , non , un....

Le B A R O N.

Un Village ?

Le COMMANDEUR.

Non pas un Village , un... Comment diable est-ce que je vous dirois bien ? un.... Cela ne fait rien ; c'est sur le chemin toujours.

La COMTESSE.

Hé bien ?

Le COMMANDEUR.

Ne vous inquiétez pas ; vous ne perdrez pas un mot de l'histoire. Je vis arriver à droite une voiture ; c'étoit une chaise de poste ; une chaise de poste ? attendez , non ; car il y avoit quatre personnes dedans.

L' A B B É.

C'étoit donc une berline ?

Le COMMANDEUR.

Ah , oui , une berline. Il y avoit dedans Madame de.... Comment appelez - vous une Intendante....

La M A R Q U I S E.

Ah , Madame de Bérrouville ?

Le COMMANDEUR.

Non , non , ce n'est pas Madame de Bérrouville ; c'est une grande femme.

La M A R Q U I S E.

Madame de Roumont ?

Le COMMANDEUR.

Non , non , Madame de De.... Cela ne fait rien. Avec elle étoit son frere , un Maître des Requêtes , Monsieur de.... un gros homme.

La COMTESSE.

Ah, Desgraviers?

Le COMMANDEUR.

Non, ce n'est pas cela; c'est de Du....

L' A B B É.

Du Grandbac?

Le COMMANDEUR.

Non, ce nom là ne me revient jamais. Du... du... des... des... cela ne fait rien. L'Abbé de chose étoit à côté de Madame de... l'Abbé, c'est celui que nous connoissons tous, qui soupa l'autre jour chez Madame de... Hé, l'Abbé..

Le VICOMTE.

De la Veiniere?

Le COMMANDEUR.

Non, l'Abbé, l'Abbé.... Un gros visage.

Le B A R O N.

L'Abbé Despins?

Le COMMANDEUR.

Non, l'Abbé... cela ne fait rien. Vis-à-vis de lui étoit le Marquis de.... eh, vous savez bien qui je veux dire, qui a eu un Régiment il y a trois ans.

Le VICOMTE.

Un Régiment d'Infanterie?

Le COMMANDEUR.

Non, de Cavalerie; le Régiment.... un Régiment bleu.

Le BARON.

Mais ils le sont presque tous à présent.

Le COMMANDEUR.

Oui; mais c'est le Régiment de....

Le VICOMTE.

Il n'y a qu'à prendre l'Etat Militaire.

Le COMMANDEUR.

Non, non, je vous le dirai; le Régiment... cela ne fait rien. Vous connoissez à présent les quatre personnes de la voiture; comme ils alloient tourner pour aller du côté de....

La MARQUISE.

De Versailles?

Le COMMANDEUR.

Non, non.

La COMTESSE.

C'est donc du côté de Paris.

Le COMMANDEUR.

Non, non, pour suivre le grand chemin. Il est arrivé tout d'un coup une chaise de poste qui... je ne me trompe pas, c'est une chaise, oui. La chaise s'est arrêtée; il en est sorti.... ils étoient deux: c'étoit une diligence.

La

La M A R Q U I S E.

Dites-donc ce qui est sorti ?

Le C O M M A N D E U R.

Mon sieur de la.... de la.... un Conseiller ;
non , un Président , Monsieur de la....

L' A B B É.

Mon sieur de la Ferville ?

Le C O M M A N D E U R.

Non pas , non ; Monsieur de la....

La C O M T E S S E.

Le Président de Grandcour ?

Le C O M M A N D E U R.

Non ce n'est pas Grandcour. Le Président...
cela ne fait rien. Le Président s'est jeté... At-
tendez , je crois que son nom me revient.

La M A R Q U I S E.

Dites , dites , où s'est-il jeté ?

Le C O M M A N D E U R.

Tout-à-l'heure. *Il tire sa montre.* Comment
diable ! Il est cinq heures & demie ; & l'Opéra
nouveau que je veux voir. *Il s'en va.*

La M A R Q U I S E.

Mais , Commandeur....

Le C O M M A N D E U R , *revenant.*

Ah-ça , ne me citez pas , parce qu'on n'est
pas bien-aïse dans ces cas-là.... *Il s'en va.*

La COMTESSE.

Nous voilà bien instruits.

L'ABBÉ.

Je vous conterai ce que je fais en chemin.

Le VICOMTE.

Oui, oui, partons. La Vicomtesse viendra
comme elle voudra ; peut-être point.

La COMTESSE.

Sonnez un peu , l'Abbé. *Il sonne.*

D U V A L.

Que veut Madame ?

La COMTESSE.

Les chevaux.

D U V A L.

Ils sont tout prêts il y a une heure.

La COMTESSE.

Allons-nous-en , Marquisé. *Ils sortent tous.*

Fin du vingt-cinquième Proverbe.

LE BAL.

VINGT-SIXIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

Mad. DE CLERVAUT , *en domino blanc.*

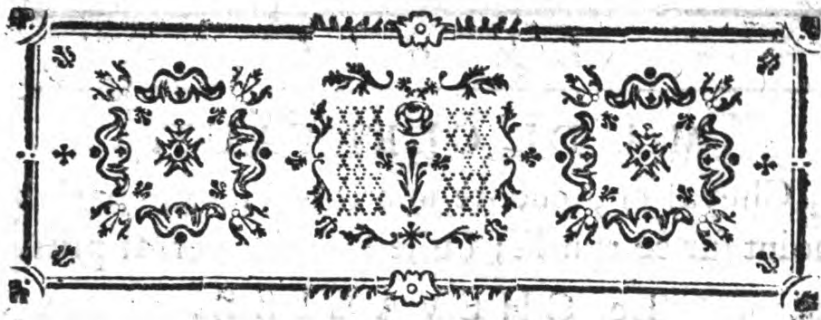
M. DE CLERVAUT , *en habit de velours ,
sans épée.*

Mad. D'ORVILLE , *en domino couleur de
rose.*

Le CHEVALIER DE BERCY , *en
domino noir.*

M. DE SAINT-VAL , *ami de M. de
Clervaut. En habit , sans épée.*

*La Scène est chez Madame de Clervaut , &
dans une pièce qui est proche de la salle du Bal ,
chez Madame d'Orville.*



LE BAL.

PROVERBE.

La Scène est dans l'appartement de Madame de Clervaut.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. DE CLERVAUT, Le CHEVALIER, tous deux en habit de Bal, sans être masqués.

Mad. DE CLERVAUT, en entrant & s'asseyant.

ATTENDONS ici. Madame de Miremont est insupportable ! Voyez à quelle heure nous arriverons au Bal.

Le CHEVALIER.

Pourquoi desirez-vous de me priver d'un moment si précieux pour moi ?

Mad. DE CLERVAUT.

Chevalier , encore une fois , ne me parlez point sur ce ton-là ; ou je ne vous verrai plus.

Le CHEVALIER.

Mais , Madame , est-ce répugnance ? Ne me trouvez-vous pas digne de vous ?

Mad. DE CLERVAUT.

Je vous ai déjà dit que je vous estime ; j'aime votre ton ; je suis même charmée de vous rencontrer dans la société ; mais pour ce qui est de l'amour , je n'en veux point avoir.

Le CHEVALIER.

Si je ne vous déplaïs pas , pourquoi refuser mes soins ? Est-ce une indiscretion de vous le demander ? Si vous m'estimez , pourquoi me le taire ?

Mad. DE CLERVAUT.

Vous avez raison : ce sera peut-être un moyen de vous guérir de votre amour , & de vous empêcher de perdre un temps que vous emploiriez mieux ailleurs.

Le CHEVALIER.

Ah ! Madame , ne le croyez pas ; non , jamais . . .

Mad. DE CLERVAUT.

Écoutez-moi. J'ai épousé Monsieur de Cler-

vaut sans le connoître, comme c'est l'usage, c'est un homme aimable, qui m'a aimée dès le premier moment; dont je fais tout le bonheur; pourquoi le troublerois-je? Je suis heureuse comme je suis; que puis-je désirer de plus.

Le CHEVALIER.

D'être aimée autant que vous méritez de l'être.

Mad. DE CLERVAUT.

Je le suis.

Le CHEVALIER.

Vous le croyez; mais si vous l'aimez réellement, votre bonheur ne sera pas long.

Mad. DE CLERVAUT.

J'ai pour mon mari une estime & une amitié solide; & rien ne pourra me déterminer à lui causer le moindre chagrin. Les moyens que vous voulez même employer pour me faire répondre à vos sentimens, feront le contraire, & m'éloigneront de vous entièrement.

Le CHEVALIER.

Mais si Clervaut vous trompe?

Mad. DE CLERVAUT, *révante*.

S'il me trompoit!... Mais cela n'est pas possible.

Le CHEVALIER.

Pour ma justification , du moins , consentez-vous à en avoir la preuve ?

Mad. DE CLERVAUT.

Je ne le saurois croire.

Le CHEVALIER.

Et quelle opinion vous restera-t-il de moi ? celle d'un mal-honnête homme , d'un imposteur ? Me mépriserez-vous assez , pour vouloir conserver une impression aussi cruelle pour moi ?

Mad. DE CLERVAUT.

Mon mari m'aime ; je n'en saurois douter.

Le CHEVALIER.

Il peut vous avoir aimée ; je le crois comme vous ; mais son amour n'a pas été assez fort , pour résister au desir d'être aimé d'une autre.

Mad. DE CLERVAUT.

Mais si cela n'est pas vrai , à quoi pouvez-vous vous attendre ?

Le CHEVALIER.

A mériter votre indignation toute ma vie.

Mad. DE CLERVAUT.

Je vous la promets. Songez-y avant de rien entreprendre.

Le CHEVALIER.

Mais si vous êtes convaincue , vous n'aurez

plus de raison à m'opposer. Que puis-je espérer ? Ce n'est plus un vol que je lui fais ; vous n'avez pas encore connu le bonheur d'aimer ; je vous répons toute ma vie de n'avoir de volontés que les vôtres , si votre cœur peut devenir sensible ; c'est une bien si grand , qu'à peine peut-on le concevoir même en le goûtant.

Mad. DE CLERVAUT.

Chevalier... quels sont vos moyens ?

Le CHEVALIER.

Que me promettez-vous ?

Mad. DE CLERVAUT.

Il faut être sûre avant de pouvoir s'engager.

Le CHEVALIER.

Ah , je serai trop heureux ! *Il lui baise la main.*

Mad. DE CLERVAUT , *souriant.*

Votre espoir s'accroît facilement.

Le CHEVALIER.

Le moyen que j'imagine est presque sûr. Vous êtes de la taille de Madame d'Orville....

Mad. DE CLERVAUT.

Quoi , ce feroit Madame d'Orville que mon mari aimeroit ?

Le CHEVALIER.

Elle-même. Elle se masquera pour n'être pas obligée de faire les honneurs de son Bal. Votre mari occupé d'elle, oubliera toutes les autres femmes, & cherchera les occasions de lui parler sans cesse. Sa prononciation la fait aisément reconnoître. Parlez gras comme elle; il s'y trompera; & vous connoîtrez facilement le fond de son cœur. Si ce moyen-là vous manque, je vous en trouverai d'autres; je vous en réponds.

Mad. DE CLERVAUT.

Je crois que je dois m'en rapporter à vous; mais songez, encore une fois, à tout ce que vous risquez; si vous vous trompez, je ne vous reverrai de ma vie. *Elle se leve.* Puisque Madame de Miremont ne vient point, partons. *Ils sortent après s'être masqués.*



S C E N E I I.

*La Scène est dans une pièce à côté du Bal ,
chez Madame d'Orville.*

M. DE CLERVAUT, M. DE SAINT-VAL.

M. DE SAINT-VAL.

AH, te voilà, Clervaut?

M. DE CLERVAUT.

Oui; dis-moi donc, Saint-Val, comment
est masquée Madame d'Orville?

M. DE SAINT-VAL.

Je n'en fais rien; je ne l'ai pas encore vue.
Sais-tu que je te devine?

M. DE CLERVAUT.

Hé bien, que devines-tu?

M. DE SAINT-VAL.

Que tu as des desseins sur elle.

M. DE CLERVAUT.

Si tu parlois, je te dirois que tu as gagné;
c'est vrai; la tête m'en tourne.

M. DE SAINT-VAL.

Cela ne seroit peut-être pas difficile.

M. DE CLERVAUT.

Tu le crois ?

M. DE SAINT-VAL.

Ma foi , je ne fais ; mais si j'en avois autant d'envie que toi , je n'hésiterois pas.

M. DE CLERVAUT.

Oui ; mais si elle aime son mari.

M. DE SAINT-VAL.

A propos de quoi vas-tu penser à son mari ?
Que font les maris dans tout cela ?

M. DE CLERVAUT.

Tu en parles bien à ton aise ; parce que tu es garçon , toi.

M. DE SAINT-VAL.

Hé , d'où viens-tu donc ? Crois-tu garder Madame de Clervaut , en courant après Madame d'Orville ?

M. DE CLERVAUT.

Pourquoi pas ? elle n'en saura rien.

M. DE SAINT-VAL.

Elle n'en saura rien ? Je lui dirois plutôt que de lui laisser ignorer. Une femme que son mari abandonne , est un effet qui doit rentrer dans la société.

M. DE CLERVAUT.

Je ne l'abandonne point ; & si je la croyois capable de penser comme toi....

M. DE SAINT-VAL.

Que ferois-tu ? renoncerois-tu à tes projets sur Madame d'Orville ?

M. DE CLERVAUT.

Mais.... cela me coûteroit.

M. DE SAINT-VAL.

Laisse donc aller les choses ; & songe à t'amuser. Te voilà tout sérieux.

M. DE CLERVAUT.

Tu m'as troublé l'imagination.

M. DE SAINT-VAL.

Tiens , voilà Madame d'Orville.

M. DE CLERVAUT.

Tu crois que c'est elle ?

M. DE SAINT-VAL.

Sûrement ; allons , reprend ta bonne humeur. Pour moi , je vais tenter aussi une aventure : si je la manque , je ne m'en pendrai pas.



S C E N E III.

M. DE CLERVAUT, Mad. DE CLERVAUT, *masquée*, Le CHEVALIER, *masqué*.

Le CHEVALIER, *à Mad. de Clervaut.*

TENEZ, le voilà votre mari.

Mad. DE CLERVAUT.

Il vient à moi.

M. DE CLERVAUT.

En vérité, beau Masque, c'est bien mal faire les honneurs de chez soi, que de se cacher si long-temps.

Mad. DE CLERVAUT, *grasseyant.*

Vous me connoissez ?

M. DE CLERVAUT.

Cela pourroit être difficile à un autre ; mais pour moi....

Mad. DE CLERVAUT.

Vous êtes galant au Bal.

M. DE CLERVAUT.

Je suis vrai ; c'est bien plus que d'être galant.

Le CHEVALIER, *à Mad. de Clervaut.*

Cela commence bien.

Mad. DE CLERVAUT, *au Chevalier.*

Allez faire un tour de Bal ; je commence à vous croire.

Le CHEVALIER, *à Mad. de Clervaut.*

Je ne ferai pas long-temps.

S C E N E I V.

M. DE CLERVAUT, Mad. DE CLERVAUT.

M. DE CLERVAUT.

JE crains bien qu'un autre ne m'ait prévenu, & que plus heureux que moi....

Mad. DE CLERVAUT.

Ah, vous voilà jaloux déjà ; c'est une preuve d'amour que vous voulez me donner apparemment ; mais je vous avertis que c'est très-mal commencer ; car je hais les jaloux à la mort.

M. DE CLERVAUT.

Quittez, je vous prie, le ton de la plaisanterie, quand il s'agit de l'affaire la plus sérieuse que je puisse avoir de ma vie.

Mad. DE CLERVAUT.

Dites-moi si vous êtes réellement jaloux de Madame de Clervaut ?

M. DE CLERVAUT.

Eh, Madame, que vous importe? Laissez-moi vous parler & ne m'occuper que de vous; je vous en supplie, répondez-moi.

Mad. DE CLERVAUT.

Mais, répondez-moi vous-même?

M. DE CLERVAUT.

Madame, j'estime Madame de Clervaut, je l'ai aimée à la fureur; mais je vous ai vue: puis-je l'aimer encore?

Mad. DE CLERVAUT.

Pourquoi pas? Est-elle moins aimable?

M. DE CLERVAUT.

Je n'en fais rien; mais vous me le paraissez davantage. Je ne peux plus m'occuper que de vous; je vous consacre ma vie; mon bonheur est entre vos mains; décidez de mon sort.

Mad. DE CLERVAUT.

Ce ton devient bien grave au moins, pour un Bal; & si l'on attaquoit aussi vivement Madame de Clervaut ici, je crois que cela ne vous plairoit pas, si vous le saviez.

M. DE CLERVAUT.

Mais, Madame, pourquoi vouloir toujours me parler d'une autre chose que de vous?

Mad.

Mad. DE CLERVAUT.

Vous ne le devinez pas ? Allez , je ne vous parle que de moi & de mes intérêts.

M. DE CLERVAUT.

Que de vous & de vos intérêts ! Je ne vous comprends point.... O ciel ! s'il étoit vrai ! Si ce que j'ose penser....

Mad. DE CLERVAUT.

Quoi ?

M. DE CLERVAUT.

Je n'ose vous le dire.

Mad. DE CLERVAUT.

Je le veux absolument.

M. DE CLERVAUT.

Vous me trouveriez trop vain.

Mad. DE CLERVAUT.

Pourquoi ?

M. DE CLERVAUT.

L'on est toujours porté à se flatter ; c'est sûrement une erreur.

Mad. DE CLERVAUT.

Mais , quoi ? dites donc.

M. DE CLERVAUT.

J'imagine que vous êtes jaloux . . .

Mad. DE CLERVAUT.

De qui ?

Tom. II.

L

M. DE CLERVAUT.

De ma femme.

Mad. DE CLERVAUT.

Mais....

M. DE CLERVAUT.

Achievez de me rendre heureux....

Mad. DE CLERVAUT.

Mais si cela étoit , que feriez-vous pour me rassurer ?

M. DE CLERVAUT.

Tout , tout ; vous n'avez qu'à ordonner.

Mad. DE CLERVAUT.

Tout , c'est bientôt dit.

M. DE CLERVAUT.

Commandez , je vous en supplie.

Mad. DE CLERVAUT.

Hé bien. Vous avez son portrait , je veux que vous me le sacrifiez.

M. DE CLERVAUT.

Ah , que ne me demandez-vous quelque chose de plus difficile !

Mad. DE CLERVAUT.

Cela me suffira.

M. DE CLERVAUT.

Le voici. *Lui donnant le portrait.* Mais quel sera mon sort ?

Mad. DE CLERVAUT.

Vous le décidez dans ce moment. *Se levant.*

M. DE CLERVAUT.

Mais du moins dites-moi....

Mad. DE CLERVAUT.

Nous nous retrouverons.

S C E N E V.

M. DE CLERVAUT , Mad. DE CLERVAUT , Le CHEVALIER.

Mad. DE CLERVAUT , *au Chevalier en lui donnant son portrait.*

TENEZ , Masque , gardez-moi cela jusqu'à ce que je vous le demande.

M. DE CLERVAUT.

Mais , Madame....

Mad. DE CLERVAUT.

Je fais bien ce que je fais. Revenons dans le Bal.

Le CHEVALIER , *à Mad. de Clervaut.*

Je vous suis. Quel bonheur !

S C E N E VI.

M. DE CLERVAUT, M. DE SAINT-VAL.

M. DE SAINT-VAL.

O U vas-tu ?

M. DE CLERVAUT.

Laisse-moi donc entrer.

M. DE SAINT-VAL.

Non, je veux savoir si tu as réussi. La conversation a été longue.

M. DE CLERVAUT.

Oui.

M. DE SAINT-VAL.

Et tu m'en paroît content ?

M. DE CLERVAUT.

Mais....

M. DE SAINT-VAL.

Ah ! de la discrétion.... J'entends ce que cela veut dire ; je te fais compliment.



S C E N E V I I.

Mad. D'ORVILLE, M. DE CLERVAUT,
M. DE SAINT-VAL.

Mad. D'ORVILLE, *sans être masquée.*

HÉ BIEN, Messieurs, que faites-vous donc
ici ? Pourquoi ne pas rentrer dans le Bal ?

M. DE CLERVAUT. |

Que vois-je !

Mad. D'ORVILLE.

Comment ! pourquoi êtes-vous si étonné ?

M. DE SAINT-VAL.

Je te laisse ; il faut servir ses amis. *Il rentre
dans le Bal.*

S C E N E V I I I.

Mad. D'ORVILLE, M. DE CLERVAUT,

Mad. D'ORVILLE.

MAIS, dites - moi donc , d'où vient votre
étonnement ?

M. DE CLERVAUT.

C'est de ce que vous avez pu changer de
domino si promptement.

Mad. D'ORVILLE.

Rêvez-vous? Je n'en ai point changé du tout;

M. DE CLERVAUT.

Quoi! je ne viens pas de causer ici avec vous dans l'instant?

Mad. D'ORVILLE.

Je ne fais ce que vous voulez dire.

M. DE CLERVAUT.

Vous voulez m'inquiéter, apparemment?

Mad. D'ORVILLE.

Je vous répons que je ne plaisante nullement.

M. DE CLERVAUT.

Ah, je vois que vous voulez vous dédire de tout ce que vous m'avez fait espérer.

Mad. D'ORVILLE.

Vous plaisantez vous-même, assurément;

M. DE CLERVAUT, *à part.*

O ciel! me serois-je trompé?

Mad. D'ORVILLE.

Je puis vous prouver aisément que depuis que le Bal est commencé, je ne suis pas sortie de l'endroit où l'on danse, & que j'ai toujours eu le même domino.

M. DE CLERVAUT.

Vous m'affligez; vous me désespérez.

Mad. D'ORVILLE.

Quel en est le sujet ?

M. DE CLERVAUT,

Vous le savez, Madame.

Mad. D'ORVILLE.

Je vous jure que non.

M. DE CLERVAUT.

Quoi ! après tout ce que vous m'avez dit ; après la preuve que je vous ai donnée de mon amour pour vous, . . .

Mad. D'ORVILLE.

Je vois que vous avez été joué & que vous avez été la dupe d'une autre ; informez-vous ; & tout vous convaincra que je ne vous ai pas parlé de la soirée. Adieu ; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne rien dire de cette aventure.

M. DE CLERVAUT.

Je croirai que je me suis trompé, jusqu'à ce que j'aie trouvé le Masque avec qui je me suis entretenu.

Mad. D'ORVILLE.

Tout comme il vous plaira. *Elle entre dans le Bal.*

S C E N E I X.

M. DECLERVAUT, M. DESAINT-VAL.

M. DE SAINT-VAL.

Où vas-tu ?

M. DE CLERVAUT.

Je veux chercher quelqu'un ; laisse-moi aller.

M. DE SAINT-VAL.

Je te cherche , moi , pour te conter une aventure très-plaisante , qui vient d'arriver dans l'instant.

M. DE CLERVAUT.

Tu me la diras une autre fois.

M. DE SAINT-VAL.

Cela ne vaudroit plus rien.

M. DE CLERVAUT.

Je t'en prie.

M. DE SAINT-VAL.

Non , non , écoute - moi . Tu connois le Chevalier de Bercy.

M. DE CLERVAUT.

Oui.

M. DE SAINT-VAL.

Il aime une femme depuis long-temps , sans avoir pu réussir jusqu'à ce moment.

M. DE CLERVAUT.

Hé bien ?

M. DE SAINT-VAL.

Il vient enfin de la déterminer en sa faveur.

M. DE CLERVAUT.

Ici ?

M. DE SAINT-VAL.

Oui, ici.

M. DE CLERVAUT.

Il est bien heureux !

M. DE SAINT-VAL.

Oh, mais, c'est la manière dont cela s'est fait, qui est plaisante ! Cette femme a retiré son portrait des mains de son mari, pour le donner à son amant, en sa présence.

M. DE CLERVAUT.

Quoi ? ...

M. DE SAINT-VAL.

Ne trouves-tu pas cela délicieux ? *Il rit.*

M. DE CLERVAUT.

C'est le Chevalier de Bercy ? ...

M. DE SAINT-VAL.

Oui, lui-même. Il vient de s'en aller avec elle. Je voudrais connoître le mari.

M. DE CLERVAUT.

Non pas moi.

M. DE SAINT-VAL.

C'est une aventure unique. Garde-moi le secret.

M. DE CLERVAUT.

Ne crains rien.

M. DE SAINT-VAL.

Mais, qu'as-tu donc? Cela ne te paroît pas plaisant?

M. DE CLERVAUT.

J'en en puis plus; je m'en vais. Adieu. *Il sort.*

M. DE SAINT-VAL.

Il n'est pas content de sa Dame, apparemment. *Ils sortent.*

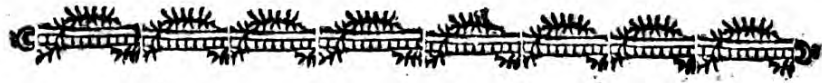
Fin du vingt-sixième Proverbe.

LE PEINTRE

EN

CUL-DE-SAC.

VINGT-SEPTIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

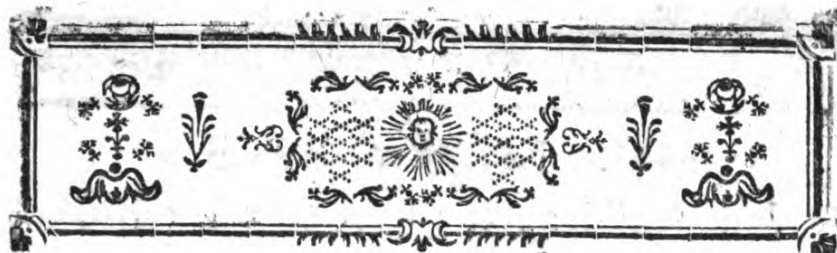
M. Le MAIRE. *D'abord en robe-de-chambre avec une perruque , puis habillé à la seconde Scène.*

M. Le CLERC , *ami de Monsieur le Maire. Habit galonné , avec une canne & une épée.*

Le GRIS , *Balayeur. En veste.*

M. RAPHAEL , *Peintre d'enseignes. Veste noire , bonnet de laine , le col de la chemise déboutonné , les bras nus , en tablier bien sale , avec un pot où il y a du noir & une brosse.*

La Scène est à Paris , dans un Cul-de-sac.



LE PEINTRE

E N

CUL-DE-SAC.

PROVERBE.

*La Scène représente un grand mur , sur lequel on
a préparé un enduit de plâtre , pour écrire.
Il y a une grande pierre isolée , sur le pavé.*

SCENE PREMIERE.

M. Le MAIRE , Le GRIS , *un balai à la
main.*

M. Le MAIRE , *en robe-de-chambre.*

HÉ BIEN , le Gris , cela est-il fini ?

Le G R I S.

Oui , Monsieur , j'ai tout netoyé ; mais c'est
tous les jours à recommencer.

M. Le M A I R E.

Je le fais bien , & encore cela sent mauvais toute la journée.

Le G R I S.

Vous disiez que vous feriez écrire une défense sur le mur.

M. Le M A I R E.

Sans doute ; mais il faut avoir une permission ; & je l'attends.

Le G R I S.

Mais je l'irai bien chercher , moi ; où faut-il aller ?

M. Le M A I R E.

C'est Monsieur le Clerc , qui doit me la faire avoir.

Le G R I S.

Il est déjà venu ; c'est peut-être pour cela.

M. Le M A I R E.

Quand est-il venu ?

Le G R I S.

Oh , il y a plus de deux heures ; mais on ne l'a pas voulu laisser entrer.

M. Le M A I R E.

Et pourquoi ?

Le G R I S.

Parce qu'on a dit qu'il n'étoit pas jour chez Monsieur.

M. Le MAIRE.

Voilà comme ils font toujours; ils renvoient les gens à qui j'ai affaire.

Le GRIS.

Il a dit qu'il reviendrait dans une heure. Eh tenez, je crois que le voilà.

M. Le MAIRE.

C'est lui-même.

SCENE II.

M. Le MAIRE, M. Le CLERC, Le GRIS.

M. Le CLERC.

JE vous cherchois.

M. Le MAIRE.

L'on m'a dit que vous étiez déjà venu, & qu'on vous avoit renvoyé. Je suis au désespoir qu'on vous ait donné la peine de revenir.

M. Le CLERC.

Cela ne fait rien du tout; j'ai été me promener sur le rempart.

M. Le MAIRE.

Hé bien, avons-nous la permission ?

M. Le CLERC.

Oui, la voilà.

M. Le MAIRE, *lisant*.

Cela est très-bien ; je vous ai la plus grande obligation.

M. Le CLERC.

Point du tout, si vous m'aviez dit cela plutôt, il y a long-temps que votre affaire seroit faite.

M. Le MAIRE.

Je veux faire écrire la défense tout de suite ; mais avant que j'aie mon Peintre, il faudra attendre trois ou quatre jours. Ces gens-là ont autant de peine à se mettre en train, qu'à finir.

M. Le CLERC.

C'est bien vrai ce que vous dites-là ; ils commencent un ouvrage, & puis ils s'en vont ; & vous ne les revoyez plus : mais pourquoi envoyer chercher votre Peintre pour cela ?

M. Le MAIRE.

C'est que je n'en connois pas d'autre.

M. Le CLERC.

J'en viens de voir un ici-près, qui écrivoit l'enseigne d'un cabaret.

M. Le MAIRE.

Cela est trop heureux ! Je vais l'envoyer chercher.

Le

Le G R I S.

Si vous voulez, Monsieur....

M. Le M A I R E.

Oui, vas-y.

M. Le C L E R C.

C'est tout près, ici à droite.

Le G R I S.

Oh, je trouverai bien.

S C E N E I I I.

M. Le M A I R E, M. Le C L E R C.

M. Le M A I R E.

Vous ne sauriez croire l'incommodité qu'il y a, d'avoir des vues sur ce Cul-de-sac; on ne peut pas ouvrir les fenêtres absolument de ce côté-ci.

M. Le C L E R C.

Avec la précaution que vous allez prendre, cela n'arrivera plus.

M. Le M A I R E.

Vous le croyez ?

M. Le C L E R C.

Oh, sûrement.

Tom. II.

M

M. Le M A I R E.

J'avois bien pensé à demander de l'acheter ;
il n'y a pas d'autre porte que la mienne ; mais
on m'a dit que cela seroit impossible.

M. Le C L E R C.

Sans doute , parce que d'un moment à l'au-
tre , vos voisins peuvent avoir envie d'en ou-
vrir , & que cela appartient au Public.

M. Le M A I R E.

Oui ; mais le Public en jouit d'une étrange
façon. Il ne le traite pas honnêtement.

M. Le C L E R C.

Il le traite comme un Cul-de-fac.

M. Le M A I R E.

Ah , voilà le Gris.

M. Le C L E R C.

Et le Peintre ; c'est lui-même.



SCENE IV.

M. Le MAIRE, M. Le CLERC,
M. RAPHAEL, Le GRIS.

Le GRIS.

MONSIEUR, voilà Monsieur Raphaël.

M. Le MAIRE.

Vous vous appelez Raphaël?

RAPHAEL, *avec un bonnet, un tablier, un
pot à couleur, & une brosse.*

Oui, Monsieur, pour vous servir.

M. Le MAIRE.

Ah ça, Monsieur Raphaël, pourrez-vous
m'écrire sur ce blanc-là que vous voyez : *Il est
défendu de faire ici ses ordures, sous peine de
punition corporelle.*

M. RAPHAEL.

Oui, Monsieur; c'est moi qui fais ordinai-
rement toutes les écritures de défenses dans
les Culs-de-fac.

M. Le MAIRE.

Cela sera-t-il bientôt fait?

M. RAPPAEL.

Mais, pour quand, Monsieur le voudroit-il?

M ij

M. Le M A I R E.

Pour tout-à-l'heure.

M. R A P H A E L.

Pour tout-à-l'heure ; mais c'est que j'ai ici près un ouvrage de commencé , qui sera bientôt fini ; si Monsieur vouloit. . . .

M. Le M A I R E.

Non , non , je ne vous laisse pas aller . N'avez-vous pas du noir ?

M. R A P H A E L.

Oui , en voilà ; parce que votre Monsieur m'a dit que c'étoit pour écrire que vous m'envoyiez chercher.

M. Le M A I R E.

Hé bien , mettez-vous à la besogne tout de suite , mon cher Monsieur Raphaël ; je vous payerai bien.

M. R A P H A E L.

Oh , Monsieur , ce n'est pas-là ce qui tient ; parce que dans notre métier , c'est plutôt l'honneur qui nous gouverne , que l'argent ; il est pourtant vrai que l'un n'empêche pas l'autre.

M. Le M A I R E.

Oui , oui ; vous avez raison . On distingue toujours les gens à talens , sur-tout quand ils ont de l'esprit comme vous.

M. R A P H A E L.

Mon sieur me pousse là une gouaille ; mais cela ne fait rien.

M. Le C L E R C.

Non, Monsieur Raphaël, vous ne connoissez pas Monsieur le Maire.

M. R A P H A E L.

Messieurs, divertissez-vous autant qu'il vous plaira ; rira bien, qui rira le dernier, comme dit l'autre ; & puis votre argent est toujours bon ; & voilà le principal.

M. Le M A I R E.

Allons, que je vous voye commencer un peu.

M. R A P H A E L, *travaillant.*

M'y voilà. *Il écrit,* IL EST. C'est-il bien comme cela ?

M. Le M A I R E.

A merveilles. Vous ne quitterez pas, quelque chose qui arrive, Monsieur Raphaël ?

M. R A P H A E L.

Je vous le promets ; & un honnête-homme n'a que sa parole.

M. Le M A I R E.

Je vais m'habiller ; & je reviendrai vous voir.

M. R A P H A E L.

Allez, allez; si vous ne me trouvez pas,
c'est que cela sera fini.

M. Le M A I R E.

Ne venez-vous pas avec moi ?

M. Le C L E R C.

Non, j'ai affaire; je suis bien aise de vous
savoir tout-à-fait hors d'inquiétude.

M. Le M A I R E.

C'est à vous que j'en ai l'obligation. Le
Gris, restez ici.

M. R A P H A E L.

Ah, Monsieur, je n'ai pas besoin qu'on me
garde. Allez, Monsieur le Gris, allez à vos
affaires.

M. Le M A I R E.

Viens donc, puisqu'il le veut.

Le G R I S.

Oui, Monsieur; car ces gens-là ont souvent
des fantaisies; & il laisseroit peut-être tout là.
Ils s'en vont.



SCENE V.

M. RAPHAEL , *travaillant. Il se recule de temps en temps pour voir l'effet. Il chante.*

Sur l'air : *Des rues.*

Dans notre quartier.

Regardant son ouvrage.

CELA ne va pas mal , comme cela. Je ne fais si j'aurai assez de noir. Oh , oui.

Dans notre quartier ,
Quantité de Belles ,...

J'ai bien mal au ventre , moi.

Vont se promener
Le soir sans chandelle , oui.

Je ne fais pas si j'aurai assez de place.

Le soir sans chandelle , oui.
Jusqu'après minuit
Restent ces pucelles , oui.

Ah , mais mon mal veut augmenter. Il faut pourtant finir cet ouvrage là.

Restent ces pucelles , oui.
Jusqu'après minuit ,
Vont à petit bruit.

Voyons un peu , de faire ici les ordures.

M iv

Haye , haye , haye. *Il se panche de côté , pour prendre du noir avec son pinceau dans le pot. Cela me presse diablement. Sous peine.... Il a l'air de souffrir beaucoup , & il fait diverses contorsions en travaillant. Je ne pourrai jamais achever. J'ai pourtant promis à ce Monsieur de ne pas quitter. Haye , haye , haye. Comment faire ? De punition.... Ah , je n'en puis plus !... Si je me mettois derriere cette grosse pierre. Pu.... ni.... ti.... on.... Ah ! Il n'y a pas à balancer. Il va derriere la pierre , & il revient un instant après. Il n'y avoit pas moyen de faire autrement. Voyons à présent ; sous peine de punition.... Il n'y a plus que corporelle à mettre. Il travaille & chante.*

Dans notre quartier
Quantité de Belles....

Ce Monsieur me payera bien ; j'irai boire
un coup tout de suite pour me refaire.

Vont se promener	
Le soir sans chandelles ,	oui.
Jusqu'après minuit	
Restent ces pucelles ,	oui.
Jusqu'après minuit....	



SCENE VI.

M. Le MAIRE, M. RAPHAEL:

M. Le MAIRE, *habillé.*

HÉ BIEN, Monsieur Raphaël, cela avance-t-il ?

M. R A P H A E L.

Oui, Monsieur, j'en suis à corporelle ; cela va être fini.

M. Le MAIRE, *regarde avec une lorgnette.*

Cela va fort bien.

RAPHAEL, *travaillant en chantant.*

Restent ces pucelles, oui.

M. Le MAIRE.

Mais cela sent toujours mauvais.

M. R A P H A E L.

Jusqu'après minuit.

M. Le MAIRE.

C'est inconcevable, cette mauvaise odeur !

M. R A P H A E L.

Vont à petit bruit.

M. Le MAIRE.

Monsieur Raphaël, est-ce que vous ne sentez pas quelque chose ?

M. R A P H A E L.

Moi, Monsieur, oh, je suis accoutumé à cela.

M. Le M A I R E.

J'ai pourtant bien fait balayer. Est-ce qu'il seroit venu quelqu'un depuis tantôt.

M. R A P H A E L.

Jusqu'après minuit.

M. Le M A I R E.

Monsieur Raphaël ?

M. R A P H A E L.

Monsieur ?

M. Le M A I R E.

Parlez-moi donc ?

M. R A P H A E L.

Je n'ai plus que l'E à faire.

M. Le M A I R E.

Dites donc s'il est venu ici quelqu'un, depuis que je vous ai quitté.

M. R A P H A E L.

Non, Monsieur, il n'est pas venu un chat.

Jusqu'après minuit,

Vont à petit bruit.

M. Le M A I R E , *regardant partout avec sa lorgnette, va jusques derriere la pierre.*

Hé parbleu, je ne m'étonne pas. *Il revient d Monsieur Raphaël.*

M. R A P H A E L.

Monfieur , voilà qui eft fini.

M. Le M A I R E.

Il n'eft pas queftion de cela.

M. R A P H A E L.

Comment donc , Monfieur.

M. Le M A I R E.

Vous dites qu'il n'eft venu perfonne ici depuis tantôt.

M. R A P H A E L.

Non , Monfieur , & je le foutiendrai encore.

M. Le M A I R E.

Mais venez voir. *Il le mene auprès de la pierre.* Voyez , s'il n'eft venu perfonne ?

M. R A P H A E L.

Hé mais , Monfieur , affurément , je fuis honnête homme , moi ; je ne dis jamais une chofe pour l'autre ; pourquoi vous tromperois-je ?

M. Le M A I R E.

Vous m'impatientez !

M. R A P H A E L.

Il n'y a pas à s'impatienter ; je vous dirai bien qui a fait cela.

M. Le MAIRE.

Et qui ?

M. RAPHAEL, *d'un air de confiance.*

Hé, mais Monsieur, c'est moi ; il ne faut pas chercher bien loin, ce qui est bien près.

M. Le MAIRE.

Comment, c'est vous !...

M. RAPHAEL.

Oui, Monsieur ; & pourquoi pas ?

M. Le MAIRE.

Quoi, lorsque vous écrivez sous peine de punition corporelle....

M. RAPHAEL.

Sans doute, écoutez donc la raison de cela.

M. Le MAIRE.

La raison de cela ?

M. RAPHAEL.

Oui, il faut être juste en tout ; ne vous ai-je pas promis de ne pas quitter votre ouvrage....

M. Le MAIRE.

Oui ; mais en écrivant sous peine de punition.

M. RAPHAEL.

Je ne peux pas répondre d'un mal de ventre

qui me prend ; je n'avois plus qu'un mot à écrire ; si je m'étois en allé , si je m'étois trouvé mal , & que je ne fusse pas revenu , qu'est-ce que vous auriez dit ?

M. Le MAIRE.

Que le diable vous emporte.

M. R A P H A E L.

Enfin , voilà qui est fait ; vous devez être content.

M. Le MAIRE.

Oui , très-fort , sous peine de punition , & cela ne fait rien !

M. R A P H A E L.

Comment , Monsieur....

M. Le MAIRE.

Allons , allez-vous-en chez moi ; on vous payera.

M. R A P H A E L.

Mais , Monsieur , je ne veux pas que vous vous plaigniez de moi. Si vous voulez que je fasse encore quelque chose , vous n'avez qu'à dire....

M. Le MAIRE.

Allez-vous-en , vous dis-je.

M. R A P H A E L.

Monseur, je serai toujours bien à votre service. *Il s'en va.*

M. Le M A I R E.

Il faut que j'aïlle encore chercher le Gris pour nettoyer. Il faut avoir une belle patience avec ces gens-là. *Il s'en va.*

Fin du vingt-septieme Proverbe.

L. A

VESTE BRODÉE.

VINGT-HUITIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

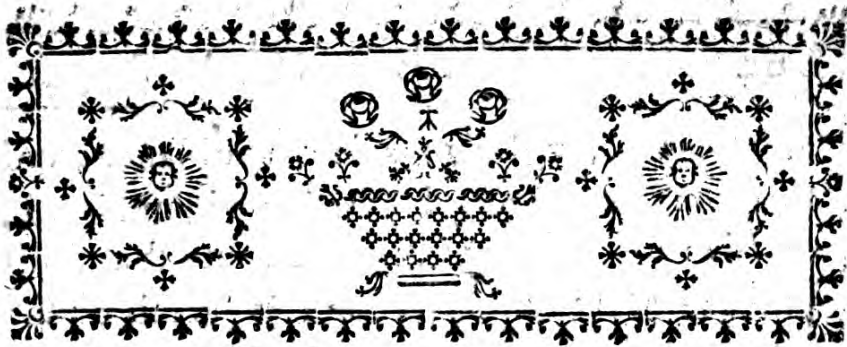
La MARQUISE, *coëffée & habillée, un éventail à la main.*

Le COMTE, *En habit d'été, riche.*

Le CHEVALIER. *En habit verd, brodé, avec une veste brodée au tambour.*

EMILIE, *Femme-de-Chambre de la Marquise. En Femme-de-Chambre.*

La Scène est chez la Marquise, dans le Sallon.



L A
VESTE BRODÉE.
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

La MARQUISE, Le COMTE.

La MARQUISE, *au Comte, qui lui donne
la main.*

C'EST inconcevable, que le temps ait changé comme cela, d'un moment à l'autre !

Le COMTE.

Mais, Madame, c'est une chose toute simple, & qui arrive tous les jours.

La MARQUISE.

Hé non, Monsieur, cela n'arrive pas tous les jours. Les Tuileries n'ont jamais été comme

aujourd'hui ; mille gens de connoissance , qui formoient un spectacle que je n'ai jamais vu , ou bien peu ; & dans l'instant tout est anéanti par une pluie qui est venue , je ne fais d'où.

Le C O M T E.

Comment cela peut-il vous donner de l'humeur ?

La M A R Q U I S E.

Je n'en aurois pas que vous m'en donneriez avec l'air de satisfaction que vous avez. Ce qui me contrarie , est donc pour vous une chose délicieuse , ravissante ?

Le C O M T E.

Non , sûrement ; & vous ne me rendez pas justice.

La M A R Q U I S E.

Si je vous la rendois autant que je le devrois ; vous n'auriez pas toujours lieu de vous louer.

Le C O M T E.

Cela est tout-à-fait honnête.

La M A R Q U I S E.

Je ne suis point fâché aujourd'hui.

Le C O M T E.

Je m'en apperçois bien ; mais plaisanterie à part....

La M A R Q U I S E.

Je ne plaisante point , & n'en ai nulle envie.

Le C O M T E.

Tout comme il vous plaira; mais je vous prie, laissez-moi justifier cette satisfaction que vous avez cru appercevoir en moi. Je ne suis pas toujours si coupable que je vous le parois.

La M A R Q U I S E.

Vous l'êtes cent fois plus.

Le C O M T E.

Si cela vous amuse....

La M A R Q U I S E.

Voyons, voyons, cette justification; cela doit être curieux.

Le C O M T E.

Non, Madame, cela n'est pas si curieux; mais si vous m'aimiez comme je vous aime, vous l'auriez déjà devinée.

La M A R Q U I S E.

Sont-ce des reproches que vous m'allez faire?

Le C O M T E.

Non, Madame. Chacun aime à sa maniere; pour moi qui ne vois que vous dans le monde, à qui je veuille plaire, dont je puisse être occupé, si quelque chose pouvoit me distraire du plaisir que je sens à être avec vous, je m'en croirois indigne.

La M A R Q U I S E.

Et vous auriez raison ; mais il n'en est pas de même de moi ; tout ce que je fais qui m'amuse , doit vous faire plaisir : voilà comme on pense , comme on sent , quand on aime réellement , avec délicatesse ; mais les hommes veulent s'en piquer ; & ils n'en connoissent que le nom , sans en connoître les procédés.

Le C O M T E.

Quoi , Madame , je serai auprès de vous , & je serai le dernier que vous verrez , à qui vous penserez ?

La M A R Q U I S E.

Ce n'est donc rien , d'être auprès de moi ?

Le C O M T E.

Je ne dis pas cela ; mais être le témoin de cent mille choses flatteuses , agréables , que vous adressez à d'autres ; c'est un supplice.

La M A R Q U I S E.

Quoi ! parce que vous dites que vous m'aimez , il faut que je renonce à causer avec les gens que je rencontre ; que je ne parle qu'à vous ; que j'annonce qu'il n'y a que vous que je trouve digne de moi ?

Le C O M T E.

Non , Madame , non ; mais puis-je m'em-

pécher de me trouver heureux d'être seul avec vous, & de ne pas regretter les mêmes choses que vous, de ne vous plus voir occupée de plaire à d'autres ?

La M A R Q U I S E.

Si je n'étois pas sûre de vous plaire, sûrement je ne m'occuperois pas d'autre chose ; c'est ma confiance en vous, qui me rend coupable. Vous fais-je des reproches, quand vous paroissez si content des agaceries des autres femmes ?

Le C O M T E.

Non, sûrement, vous ne m'en faites pas ; je ne suis pas assez heureux pour cela !

La M A R Q U I S E.

Vous n'êtes pas assez heureux pour cela ?

Le C O M T E.

Non, Madame ; & je fais d'où cela vient.

La M A R Q U I S E.

Me ferez-vous l'honneur de me le dire ?

Le C O M T E.

Ce ton ironique me le confirme.

La M A R Q U I S E.

Mais, expliquez-vous.

Le C O M T E.

Ah, Madame ! vous devez savoir ce que je veux dire ; depuis long-temps je me tais ; je

crains que mes reproches ne vous déplaisent ;
mais tout me prouve que vous ne m'aimez plus.

La M A R Q U I S E.

Tout, c'est bientôt dit ; mais quoi encore ?

Le C O M T E.

Oh, cent choses.

La M A R Q U I S E.

Commencez par une....

Le C O M T E.

Mais ces regrets d'aujourd'hui, par exemple.

La M A R Q U I S E.

Après ; il vous en reste encore beaucoup ;
hé bien ?

Le C O M T E.

Je sens que je vous déplairois.

La M A R Q U I S E.

Mais voyons.

Le C O M T E.

Je ne finirois pas....

La M A R Q U I S E.

Commencez seulement.

Le C O M T E, *cherchant.*

Mais, par exemple... Si vous vous occupiez
de moi....

La M A R Q U I S E.

Dites-donc.

Le C O M T E.

Cette Veste , qu'il y a si long-temps que vous avez commencé. . . .

La M A R Q U I S E.

Et si je vous disois qu'elle est finie , que diriez-vous ?

Le C O M T E.

Je dirois.... Permettez que je la voye ; je m'en vais sonner. *Il sonne.*

La M A R Q U I S E.

Non , je ne le veux pas.

S C E N E I I.

La M A R Q U I S E , Le C O M T E , E M I L I E ,

E M I L I E.

MA D A M E a sonné ?

Le C O M T E.

Mademoiselle , je vous prie de me montrer la veste que Madame a eu la bonté de me broder,

La M A R Q U I S E.

Je vous le défends.

Le C O M T E.

Mais si elle est faite....

La M A R Q U I S E.

Je veux que vous m'en croyiez sur ma parole.

Le C O M T E.

Mais pourquoi ne pas vouloir que je la voye?

La M A R Q U I S E.

Hé bien, Monsieur, si vous le voulez, je vais vous la montrer; mais je ne vous reverrai de ma vie.

Le C O M T E.

C'est un moyen bien sûr de m'en ôter le desir; mais il ne sauroit me tranquilliser; non Madame, mon repos ne vous intéresse plus; & je n'avois que trop de raison de craindre....

La M A R Q U I S E.

Hé bien, Monsieur, pensez, dites ce qu'il vous plaira; puisque ces idées vous plaisent autant, remplissez-vous-en; je ne me donnerai pas la peine de les détruire; & si je n'ai pas le don de vous persuader, au moins je ne serai plus tourmentée.

Le C O M T E.

Ah, Madame! je serois au désespoir de m'être attiré votre colere; souffrez.... *la suivant.*

La M A R Q U I S E.

Non, Monsieur, ne me suivez pas; je vous le défends absolument. *Elle sort.*

S C E N E III.

Le COMTE, EMILIE.

Le COMTE.

ELLÉ a juré ma perte, je n'en saurois douter,
E M I L I E.

Vous connoissez son caractère ; il ne faut pas la contrarier.

Le COMTE.

Avec quelle indifférence elle m'abandonne à ma douleur !

E M I L I E.

Mais pourquoi ne pas croire ce qu'elle vous dit ? Que cette Veste soit finie ou non , que vous importe ? Vous n'en manquez pas.

Le COMTE.

Si vous me querellez aussi !... Mais vous ne savez pas ce qui a donné lieu à tout cela ?

E M I L I E.

Je ne prends le parti de l'un ni de l'autre ; mais je vois qu'on se brouille toujours sur un mot,

Le COMTE.

Sur un mot !... Ah ! je vous en prie , que je la voye ; que jeme jette à ses pieds ; je ne sau-

rois vivre avec l'inquiétude où je suis , & la
savoir irritée contre moi ; ma chere Emilie , je
vous conjure de lui demander la permission....

E M I L I E.

Ce n'est pas dans ce moment-ci ; laissez pas-
ser ce premier mouvement ; il faut qu'elle soit
plus calme pour vous entendre & vous pardon-
ner.

Le C O M T E.

Ah , si elle m'aimoit véritablement !...

E M I L I E.

Sûrement , vous lui feriez des reproches ;
& vous vous perdriez tout-à-fait.

Le C O M T E.

Je m'en rapporte à vous. Mais est-il vrai
que cette Veste soit finie ?

E M I L I E.

Vous voyez bien que le sujet de la querelle
vous occupe encore plus que le desir de l'ap-
paizer. Allez - vous - en ; & vous reviendrez
quand vous serez plus tranquille.

Le C O M T E.

Je vais suivre votre conseil ; je n'espere plus
qu'en vous. *Il sort.*



SCENE IV.

EMILIE.

CES Messieurs-là nous font plus essuyer d'humours, de caprices ! ils n'imaginent pas tout ce qu'ils nous font souffrir. — Mademoiselle, croyez-vous que le Comte m'aime réellement ? — Quelle heure est-il ? Le Comte ne vient pas. — Vous ne l'aimez pas, vous, Mademoiselle ; ou bien, vous le trouvez charmant, parce qu'il vous embrasse ; je n'aime pas cela ; je vous en avertis : comme si on s'en soucioit. — En vérité, je suis bien lassé de tout cela. — Si j'entre là-dedans, je serai sûrement querellée ; si je n'y entre pas, elle dira que je la fais dans le chagrin, la douleur, & que je l'abandonne ; que je lui dis toute la journée que je lui suis bien attachée, & que je ne lui prouve jamais. — C'est un cruel métier, que d'être au service d'une femme !



SCÈNE V.

Le CHEVALIER, EMILIE.

Le CHEVALIER.

BON jour, ma chère Emilie. Qu'est-ce que c'est donc que cet air que je vois ?

EMILIE.

Je pestois contre vous autres hommes.

Le CHEVALIER.

Et pourquoi cela ? Est-ce quelque crainte d'infidélité ? Quand on est aussi jolie cependant, on doit être tranquille là-dessus.

EMILIE.

Oh, cela ne me regarde pas ; je n'aurai jamais de ces craintes-là ; je vois trop arriver de choses tous les jours, pour me soucier des hommes.

Le CHEVALIER.

Ah, ah, il ne faut répondre de rien. Où est la Marquise ?

EMILIE.

Dans son boudoir ; mais je ne fais pas si elle voudra vous voir.

Le CHEVALIER.

Pourquoi cela ?

LA VESTE BRODÉE, 205

E M I L I E.

C'est qu'elle a de l'humeur horriblement.

Le CHEVALIER.

Et à propos de quoi ?

E M I L I E.

Monfieur le Comte & elle font brouillés.

Le CHEVALIER, *avec joie.*

Tant-mieux.

E M I L I E.

Mais cela se raccommodera.

Le CHEVALIER.

Il faut favoir si je pourrois lui parler pendant qu'elle est fâchée contre lui ; mais quel est le fujet de la querelle ?

E M I L I E.

Je ne vous dirai pas bien.

Le CHEVALIER.

Quoi, de la discrétion avec moi ! *Il lui prend la main.*

E M I L I E.

Cela est venu sur une veste que Madame lui brode.

Le CHEVALIER.

Hé bien ?

E M I L I E.

Il lui a dit qu'elle ne pensoit pas à la finir ;

qu'elle ne se soucioit plus de lui ; elle a répondu qu'elle étoit faite ; il l'a voulu voir ; elle n'a pas voulu lui montrer ; & elle a prétendu qu'il devoit la croire sur sa parole ; & puis ils se sont piqués de part & d'autre ; & elle s'est retirée dans son boudoir ; lui s'est en allé ; mais il va revenir ; & puis ils seront les meilleurs amis du monde ; ainsi je vous conseille de vous en aller.

Le CHEVALIER.

Non pas , un moment , s'il vous plaît. Cette Veste , est-ce celle où elle travailloit il y a deux jours ?

EMILIE.

Elle ne fait pas autre chose depuis un an.

Le CHEVALIER.

J'ai la pareille ici. *Montrant sa veste.*

EMILIE.

Oui ; c'est justement la même chose.

Le CHEVALIER.

Le Comte va revenir ?

EMILIE.

Sûrement ; il est trop inquiet pour pouvoir être long-temps.

Le CHEVALIER.

Je vais l'attendre.

E M I L I E.

Quel est votre dessein ?

Le CHEVALIER.

Je veux me divertir à ses dépens. Il étoit très-occupé en sortant d'ici ; car je l'ai rencontré , il ne m'a pas vu.

E M I L I E.

Paix donc , je crois que le voici ; c'est lui-même.

S C E N E VI.

Le COMTE, Le CHEVALIER, EMILIE.

Le COMTE.

MONSIEUR le Chevalier , je vous souhaite le bon soir.

Le CHEVALIER.

Monsieur le Comte , je suis bien votre serviteur.

Le COMTE , *à Emilie.*

Est-elle toujours bien en colere contre moi ?

E M I L I E.

Je n'en fais rien ; je ne suis pas entrée depuis que vous êtes parti.

Le COMTE.

Quoi, c'est comme cela que vous m'aviez promis....

EMILIE.

Elle n'a pas sonné ; & je me ferois fait gronder.

Le COMTE.

Je vous en prie, sachez si elle veut me voir, comment elle est, enfin que je sache mon sort.

EMILIE.

J'y vais. *Elle s'en va.*

Le COMTE, *la suivant.*

Vous seule pouvez me rendre la vie dans ce moment. *Revenant au Chevalier.* Je vous demande pardon.

SCENE VII.

Le COMTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Vous avez l'air bien occupé aujourd'hui.

Le COMTE.

C'est une affaire dont la Comtesse m'avoit chargé, & qui n'a point absolument réussi, & dont

dont je voudrais lui rendre compte pour me justifier.

Le CHEVALIER.

Oh, vous le ferez facilement ; quand on est aimé.

Le COMTE.

Aimé ?

Le CHEVALIER.

Oui, vous vous jetez dans les grandes passions, vous ; & cela vous réussit bien ; pour moi, qui suis malheureux, toujours mal traité ; ma foi j'y ai renoncé.

Le COMTE, *avec distraction, regardant la veste du Chevalier.*

Cela peut être... Vous avez là une jolie veste.

Le CHEVALIER.

Oui, comme cela : pas mal ; trouvez-vous ?...

Le COMTE.

Affurément !

Le CHEVALIER.

J'en suis charmé.

Le COMTE.

Et peut-on savoir d'où elle vous vient ?

Le CHEVALIER.

Je ne me souviens pas trop.

210 LA VESTE BRODÉE.

Le COMTE.

Mais c'est d'une femme apparemment ?

Le CHEVALIER.

Oui, je crois que c'est d'une femme, vous avez raison.

Le COMTE.

Y a-t-il long-temps que vous l'avez ?

Le CHEVALIER.

Assez.

Le COMTE.

Vous ne voulez pas le dire; c'est tout simple.

Le CHEVALIER.

Non, ce n'est pas cela; je ne fais jamais de mystère moi, je ne l'aime pas.

Le COMTE, *à part.*

C'est elle-même. Peut-on être traité aussi cruellement !

Le CHEVALIER, *à part.*

Cela réussit à merveilles.



SCENE VIII.

La MARQUISE, Le COMTE,
Le CHEVALIER, EMILIE.

La MARQUISE, *gaiement.*

IL y a long-temps que vous êtes ici, Chevalier, à ce qu'on me vient de dire ?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame.

La MARQUISE, *au Comte.*

Hé bien, Monsieur, êtes-vous toujours aussi extravagant ?

Le COMTE.

Je conviens, Madame, que j'ai été jusqu'à présent....

La MARQUISE.

Allons, ne parlons plus de cela.

Le COMTE.

Je croyois avoir eu tort de me plaindre ; mais tout me prouve que je n'avois que trop de raison. Je fais, Madame, pourquoi vous ne m'avez pas montré cette Veste ; & je ne me croyois pas sacrifié à ce point-là.

La MARQUISE.

Mais, en vérité, la tête vous tourne.

Le C O M T E.

Quoi, Madame, vous pourrez nier?...!

La M A R Q U I S E.

Ce ton me paroît un peu extraordinaire, à dire vrai; prenez garde à ce que vous direz.

Le C O M T E.

Ce que je dirai, tout le monde le fait ici; & plus vous feindrez d'ignorer le sujet de ma douleur, plus j'en ferai étonné.

La M A R Q U I S E.

Je ne fais point feindre....

Le C O M T E.

Vous ne savez point feindre?

La M A R Q U I S E.

Non, Monsieur, expliquez-vous, ou me laissez.

Le C O M T E.

Hé bien, Madame, cette marque précieuse de vos bontés; cet ouvrage de vos mains, que je desirois tant d'avoir....

La M A R Q U I S E.

Achevez.

Le C O M T E.

Voilà pourquoi il ne finissoit jamais. Il ne m'étoit pas destiné; vous triomphez, Monsieur le Chevalier; mais vous serez sacrifié à votre tour.

La M A R Q U I S E.

Vous croyez que cette Veste du Chevalier ;
est celle que je vous destinois ?

Le C O M T E.

Oui , Madame , celle que j'attendois avec
patience....

La M A R Q U I S E.

Mademoiselle , allez me chercher mon ou-
vrage. *Emilie sort.*

Le C O M T E.

Quoi , Madame....

La M A R Q U I S E.

Non , Monsieur , il faut que vous le voyez ,
vous le voulez , vous serez content.

Le C O M T E , *surpris.*

Mais.... *Emilie apporte un métier.*

La M A R Q U I S E.

Tenez , Monsieur , voyez ; & jugez-vous
vous-même.

Le C O M T E.

O ciel !

La M A R Q U I S E.

Mais , comme vous êtes un homme juste ,
raisonnable , je ne veux pas que vous m'ayez
soupçonné à tort ; cette Veste étoit pour vous ;

vous avez crû que je l'avois donnée au Chevalier ; je n'ai pû vous persuader qu'en vous la montrant ; je ne veux plus que vous puissiez vous tromper ; elle est à lui ; je la lui donne ; & je ne veux plus vous revoir.

Le COMTE, *désespéré.*

Ah, Madame!...

La MARQUISE.

Non, Monsieur, je n'écoute plus rien. Apprenez à estimer davantage ce que vous aimez. Venez, Chevalier ; je suis vengée, il me suffit. *Ils s'en vont.*

Le COMTE.

Peut-on être plus malheureux que je le suis ! Et par ma propre faute ! *Il sort.*

Fin du vingt-huitième Proverbe.

LE
BOITEUX.

VINGT-NEUVIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

JUSTINE. } *Marchandes de Modes. En*
 } *Marchandes, avec des tabliers*
ROSALIE. } *de tafetas verd.*

Mad. LOUVIER, *Marchande de Drap. En robe rayée, un tablier noir avec un bonnet en papillon, & une coëffe.*

Mlle. JAVOTTE, *fille de Madame Louvier. Robe grise, tablier noir.*

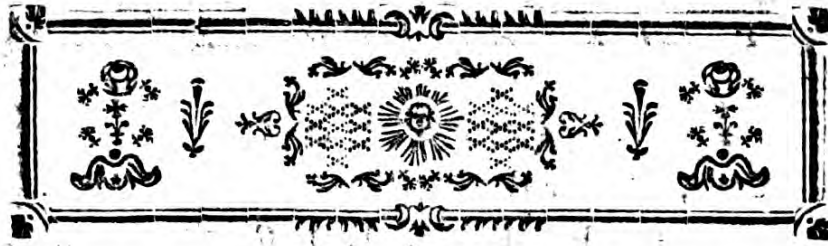
De L'AUNE, *Garçon-de-Boutique de Madame Louvier. Habit noir, longs cheveux sans chapeau.*

* M. RAIMOND, *boiteux & bredouilleur. Habit brun, veste d'or, perruque à nœuds, mise de travers, avec une canne.*

GRAND-PIERRE, *Commissionnaire du quartier. En veste déchirée, col déboutonné, mauvais chapeau & des guêtres.*

* Il est nécessaire que ce Rôle soit rendu en bredouillant, comme un homme qui veut parler vite, qui cherche, qui répète & non pas en bégayant. Sans cette façon de le rendre, il feroit moins d'effet, & ne seroit point comique.

La Scène est à Paris.



LE BOITEUX.

PROVERBE.

La Scène représente une place ; au milieu il y a une rue qui sépare deux maisons. Dans celle qui est à droite , demeure Madame Louvier , Marchande de Drap , à la Couronne d'or ; dans celle qui est à gauche , demeurent des Marchandes de Modes , à l'Alliance. Ces deux enseignes sont aux coins de chaque maison , sur des tapis , &c.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE & ROSALIE , travaillant dans leur boutique ; De L'AUNE , se promenant dans la boutique de Madame Louvier ; GRAND-PIERRE , balayant la rue.

R O S A L I E.

JUSTINE, la lettre pour Monsieur Raimond, est-elle cachetée ?

J U S T I N E.

Oui , la voilà.

R O S A L I E.

Il faut la donner à Grand-Pierre.

J U S T I N E.

Je m'en vais l'appeller. Grand - Pierre ,
Grand-Pierre.

G R A N D - P I E R R E.

Tout-à-l'heure , Mademoiselle. *Il va re-
garder dans la boutique de Madame Louvier.*

R O S A L I E.

Hé bien , Grand-Pierre ?

G R A N D - P I E R R E.

Me voilà , me voilà.

J U S T I N E.

Qu'est-ce que tu regardois donc ?

G R A N D - P I E R R E.

Eh , je regardois si Mademoiselle Javotte ,
n'étoit pas dans sa boutique ; mais il n'y a que
Monsieur De l'Aune.

R O S A L I E.

Bon , tu as toujours peur.

G R A N D - P I E R R E.

C'est que je crains que Monsieur Raimond
ne découvre que nous le trompons ; & cela
pourroit finir mal , voyez-vous.

J U S T I N E.

Tu es bien poltron ! Ne te paye-t-il pas bien ?

G R A N D - P I E R R E.

Oh , pour cela oui ; j'en ai déjà eu plus de vingt écus.

R O S A L I E.

De quoi te plains-tu donc ?

G R A N D - P I E R R E.

Je ne me plains pas de ce qu'il m'a donné ; mais. . . .

J U S T I N E.

C'est pourtant nous qui t'avons valu cela ; car tu n'y pensois seulement pas.

G R A N D - P I E R R E.

C'est bien vrai.

R O S A L I E.

Tu n'as pas refusé le premier écu qu'il t'a donné , pour remettre une lettre à Mademoiselle Javotte ?

G R A N D - P I E R R E.

Non , & c'étoit sans savoir ce que j'en ferois , de cette lettre.

J U S T I N E.

Hé bien , si nous ne faisons pas toutes les réponses au nom de Mademoiselle Javotte , aurois-tu ces vingt écus ? Et si tu lui avois

rendu cette lettre de Monsieur Raimond , & qu'elle l'eût dit à sa mere, Madame Louvier, tu aurois été chassé de chez elle ; & tu ne ferois plus ses commissions.

GRAND-PIERRE.

Sûrement ; mais tromper ce Monsieur Raimond , qui est le meilleur homme du monde, il me semble que c'est mal fait.

ROSALIE.

Mal fait ? Au contraire. N'est-il pas trop heureux , ce vilain boiteux-là , puisqu'il se croit aimé d'une jeune & jolie personne comme Mademoiselle Javotte ?

GRAND-PIERRE.

Vous avez raison ; mais s'il vient à lui parler , il découvrira tout.

JUSTINE.

Je te réponds qu'il ne lui parlera pas ; nous lui défendons toujours dans nos lettres , & nous lui faisons craindre que si Madame Louvier découvroit son amour pour sa fille , elle ne la mît dans un Couvent.

GRAND-PIERRE.

J'entends bien cela ; mais comme il passe à tout moment devant sa porte , j'ai toujours peur qu'il n'entre dans la maison.

ROSALIE.

Dis donc toujours la même chose :

GRAND-PIERRE.

Et puis vous lui demandez sans cesse : ce sont des gants , des jarretières , des mules , des bas de soie . . .

JUSTINE.

Et toi , ne prends-tu pas les écus qu'il te donne ?

GRAND-PIERRE.

Oui ; mais je ne lui demande pas ; ainsi ce n'est pas ma faute. Attendez que je voye si Mademoiselle Javotte est dans la boutique ; parce que pendant que je suis ici , Monsieur Raimond pourroit bien venir. *Il va regarder.*

SCÈNE II.

JUSTINE, ROSALIE, Mlle. JAVOTTE,
De L'AUNE , GRAND-PIERRE.

De L'AUNE , *avec embarras.*

JE vous souhaite bien le bon jour , Mademoiselle Javotte.

Mlle. JAVOTTE.

Je suis bien votre servante , Monsieur De

l'Aune. Elle s'assied & travaille à la tapisserie. De l'Aune a grande envie de lui parler ; mais lorsqu'elle le regarde , il n'ose plus. Il se determine pourtant.

De L' A U N E.

Vous vous portez bien aujourd'hui , Mademoiselle Javotte ?

Mlle. J A V O T T E.

Fort bien , Monsieur ; & vous ?

De L' A U N E.

A votre service , Mademoiselle.

Mlle. J A V O T T E.

Vous avez bien de la bonté. Elle continue de travailler ; & elle ne leve les yeux qu'à la dérobée sur De l'Aune , qui n'ose lui rien dire.

GRAND-PIERRE , à Justine & à Rosalie.

J'ai bien fait d'aller voir ; elle est dans la boutique ; il faut que je me mette en sentinelle , en cas que Monsieur Raimond passe.

R O S A L I E.

Et la lettre ? Justine ?

J U S T I N E.

Je m'en vais lui donner. Tiens , Grand-Pierre , voilà la réponse à la lettre d'hier , de Monsieur Raimond.

GRAND-PIERRE.

C'est bon, je lui donnerai quand il viendra.

ROSALIE.

S'il te donne quelque chose pour nous, tu nous l'apporteras.

GRAND-PIERRE.

Sûrement. Ne croyez-vous pas que je le garderai ?

ROSALIE.

Je ne dis pas cela.

GRAND-PIERRE.

Et puis vous le verrez bien. *Il va s'asseoir sur une borne au coin de la rue. La Scène muette de Javotte & De l'Aune continué. Justine & Rosalie travaillent, & parlent ensemble tout bas en riant de temps en temps.*



S C E N E III.

ROSALIE, JUSTINE, Mlle. JAVOTTE,
DE L'AUNE, GRAND-PIERRE,
M. RAIMOND.

M. RAIMOND, *venant du côté droit.*

NÈ sera-t-elle jamais seule ! *Il fait une grande révérence à Mlle. Javotte, qui l'apperçoit à peine, se leve & s'en va. Il en est consterné.*

S C E N E IV.

ROSALIE, JUSTINE, M. RAIMOND,
De L'AUNE, GRAND-PIERRE.

M. RAIMOND.

QUE peut-elle avoir contre moi ? Elle ne m'a jamais traité comme cela.

GRAND-PIERRE.

Monseigneur, j'allois aller chez vous.

M. RAIMOND.

Dis-moi donc, Grand-Pierre, est-ce que Mademoiselle Javotte est fâchée contre moi ?

GRAND-

GRAND-PIERRE.

Pourquoi donc ?

M. RAIMOND.

C'est qu'à peine m'a-t-elle vue, qu'elle s'est retirée tout de suite.

GRAND-PIERRE.

Elle a peut-être cru voir venir sa mere.

M. RAIMOND.

Non, elle n'y étoit pas ; & voilà ce qui me surprend de plus en plus.

GRAND-PIERRE.

Bon, tout cela ne fait rien. Tenez, voilà sa réponse à la lettre d'hier au soir ; lisez-là, vous verrez de quoi il retourne.

M. RAIMOND.

Hé donne donc. *Il lit la lettre.*

Je vous remercie bien, Monsieur, de ce que vous m'avez envoyé avec votre lettre ; c'est bien galant à vous ; aussi je ne vois personne qui vous ressemble. J'ai bien du regret de ne pas pouvoir vous parler ; mais il faut que je fasse comme cela, à cause de ma mere, qui me dit toujours qu'il faut fuir l'amour, parce que tous les hommes sont des trompeurs ; je ne crois pourtant pas que vous en soyez un ; c'est pourquoi. ...

GRAND-PIERRE.

C'est pour cela qu'elle s'est en-allée quand elle vous a vû.

M. RAIMOND.

Tu le crois, Grand-Pierre?

GRAND-PIERRE.

Ah, sûrement, Monsieur.

M. RAIMOND, lisant.

C'est pourquoi il faut que vous preniez patience, & que vous ne fassiez que ce que je vous manderai quand il en sera temps. J'ai changé d'avis au sujet des bas de soie; j'aimerois mieux un petit cœur d'or, pour pendre à mon col; parce que cela ressembleroit tout-à-fait au vôtre, & que je le verrois toujours. Si cependant vous avez acheté la paire de bas de soie, envoyez-la moi. Adieu, mon cher Monsieur, j'entends ma mere; je ne puis vous en dire davantage. JAVOTTE.

Quelle est charmante! Qu'elle a de l'esprit! Ne trouves-tu pas, Grand-Pierre?

GRAND-PIERRE.

Où, Monsieur, sans doute; mais ce n'est pas-là tout; si vous entendiez, quand elle parle, ce qu'elle dit de vous.

M. RAIMOND.

Hé, dis donc, dis donc?

GRAND-PIERRE.

Elle dit tout plein de choses.

M. RAIMOND.

Mais quoi, encore ?

GRAND-PIERRE.

Dame, premièrement elle disoit... Attendez, attendez..., Je ne saurois me souvenir de tout cela.

M. RAIMOND.

Disoit-elle qu'elle m'aimoit ?

GRAND-PIERRE.

Oh, beaucoup, beaucoup.

M. RAIMOND.

Cela est bien vrai ?

GRAND-PIERRE.

C'est toujours par où elle commence !

M. RAIMOND.

Cette chère enfant ! Qu'elle est aimable ! Allons, je m'en vais lui écrire & lui acheter ce qu'elle me demande. Mais, dis donc, n'ai-je pas bien raison de l'aimer de tout mon cœur ?

GRAND-PIERRE.

Vantez-vous en. N'allez pourtant pas songer à vouloir lui parler avant qu'elle vous le mande.

M. RAIMOND.

Ne crains rien, ne crains rien. Ce n'est pas

la première fois que j'ai eu une intrigue amoureuse ; je fais comme cela se mène.

GRAND-PIERRE.

Vous me paraissez bien malin, vous, Monsieur Raimond.

M. RAIMOND, *riant.*

Pas mal, pas mal. Ah, j'oubliais bien le meilleur. Ma lettre & les bas. Tiens, donnez-lui cela. La joie m'étourdit si fort !...

GRAND-PIERRE.

Je le vois bien.

M. RAIMOND.

Sûrement, puisque j'oubliais aussi de te donner quelque chose. Tiens. *Il lui donne un écu.*

GRAND-PIERRE.

Oh, Monsieur, cela ne fait rien ; & ce n'est pas pour cela que j'en parle.

M. RAIMOND.

Adieu, adieu ; je te retrouverai ici ?

GRAND-PIERRE.

Oui, oui, Monsieur ; je n'en démarerai pas.

JUSTINE, ROSALIE, *voyant en aller Monsieur Raimond, chantent.*

Il est pris.

Il est pris.

Il est pris.

SCENE V.

ROSALIE , JUSTINE , De L'AUNE ,
*lisant ; soupirant , & levant les yeux au Ciel ,
de temps en temps ; GRAND-PIERRE ,
regardant aller Monsieur Raimond.*

GRAND-PIERRE , *à Justine & à Rosalie.*

TENEZ , Mesdemoiselles , voilà une lettre.

J U S T I N E .

Oui ; mais il y a encore autre chose.

GRAND-PIERRE .

Il y a des bas. Les voilà.

J U S T I N E .

Voyons , voyons. Ah , il y en a deux paires.

R O S A L I E .

Cela fera une pour toi , & une pour moi.

J U S T I N E .

Sans doute. Ils font assez beaux.

R O S A L I E .

Et sa lettre ?

J U S T I N E .

Oui , voyons ce qu'elle dit.

GRAND-PIERRE.

Il est bon de savoir s'il n'a pas grande envie de parler à Mademoiselle Javotte.

JUSTINE, *lit.*

Je suis bien charmé, Mademoiselle, de ce que vous me faites l'honneur de me dire, que tout ce qui vient de moi vous fait toujours plaisir; je le redouble aujourd'hui ce plaisir, en vous envoyant deux paires de bas, au lieu d'une que vous m'avez demandée; je vous prie de les accepter; je crains seulement qu'ils ne soient trop larges, pour une jambe aussi jolie que la vôtre. Ah! si je pouvois baiser ce qui est au bout, je veux dire, votre pied; que je serois heureux!

GRAND-PIERRE.

Je croyois que c'étoit le genou, moi, qu'il vouloit dire.

ROSALIE.

Le genou, Justine! *Riant.* Ah, ah, ah; il n'est pas si malin que cela.

JUSTINE.

Oh, pour cela non.

Elle continue de lire.

Que je serois heureux! J'attends le moment fortuné, où je pourrai vous dire de vive voix, que vous régnerez toujours dans mon cœur; je ne vous

crois pas ingrate ; mais il faudroit me le prouver. Je vous l'ai déjà écrit , & vos beaux yeux ont dû lire & penser que je suis incapable de vous rechercher autrement , qu'en légitime mariage , & comme votre très-humble & très-obéissant & respectueux serviteur. RAIMOND.

R O S A L I E.

Il n'est pas trop empressé ; ainsi , tu vois bien , que tu n'as rien à craindre.

G R A N D - P I E R R E.

N'a-t-il pas envie de lui parler de vive voix ? S'il alloit l'entreprendre & rencontrer la mere, Madame Louvier , je serois flambé.

J U S T I N E.

Je m'en vais lui recommander encore de se tenir tranquille ; ne sois pas inquiet. Rosalie, donne-moi l'écritoire.

R O S A L I E.

Tiens, la voilà.

G R A N D - P I E R R E.

Ah bien, je m'en vais vous laisser faire. Il va s'asseoir sur une pierre , & il fume sa pipe

J U S T I N E , la plume à la main.

Ah-ça , que demanderons-nous à présent ? Je voudrois bien avoir une montre.

R O S A L I E.

Ah, une montre; c'est trop cher.

J U S T I N E.

Oui; c'est vrai; mais quelque chose qui nous valût un peu d'argent.

R O S A L I E.

Un peu d'argent? Comment faire? Ah, tiens, il faut lui demander un bonnet à la ruche; il viendra peut-être l'acheter ici; cela nous divertira; & nous aurons l'argent & la marchandise.

J U S T I N E.

Tu as raison; c'est bien imaginé. Allons, je m'en vais écrire. *Elle écrit, & elle montre à Rosalie à mesure; & elles rient toutes les deux en faisant la lettre.*



SCENE VI.

ROSALIE, JUSTINE, Mad. LOUVIER,
Mlle. JAVOTTE, De L'AUNE,
GRAND-PIERRE.

Mad. LOUVIER.

DE L'AUNE, pendant que nous allons garder
la boutique, vous devriez aller replier toutes
les pieces de draps d'hier, dans le magasin.

De L'AUNE.

Je m'en y vais, Madame. *Il regarde Javotte en s'en allant, qui le regarde aussi.*

SCENE VII.

ROSALIE, JUSTINE, Mad. LOUVIER,
Mlle. JAVOTTE, GRAND-PIERRE.

Mad. LOUVIER, *s'asseyant & tricottant.*

TENEZ, Javotte, asseyez-vous-là. *Javotte s'assied & travaille à la tapisserie.* Votre tapisserie est-elle bien avancée ?

Mlle. JAVOTTE.

Oui, Maman; tenez, voyez tout ce que j'ai fait depuis hier.

Mad. LOUVIER.

C'est bon. Et votre arithmétique ?

Mlle. JAVOTTE.

Ah, Maman ! j'ai fait aujourd'hui une multiplication avec sols & deniers, sans faute ; si vous voulez, je m'en vais vous l'aller chercher ; vous verrez. *Elle se leve.*

Mad. LOUVIER.

Non, non ; restez-là.

Mlle. JAVOTTE.

C'est que je dis, vous verriez....

Mad. LOUVIER.

Non. Ecoutez-moi ; quand vous êtes ici toute seule avec De l'Aune, qu'est-ce qu'il vous dit ?

Mlle. JAVOTTE.

Lui ? presque jamais rien, sur-tout depuis quelque temps ; il me paroît même bien triste.

Mad. LOUVIER.

Bien triste ? Je ne vois pas cela ; il me semble qu'il est tout comme à son ordinaire.

Mlle. JAVOTTE.

Oui, quand vous y êtes ; mais avec moi, il est bien différent. Autrefois, il étoit de la meilleure humeur du monde, quand nous étions ensemble ; à présent ce n'est plus la même chose.

Mad. LOUVIER.

Il s'ennuie peut-être d'être Garçon Marchand.

Mlle. JAVOTTE.

Ah, mon Dieu, non ; car je lui ai demandé, & il m'a assuré que, tout au contraire, il voudroit rester toujours comme il est.

Mad. LOUVIER.

Tout cela, ce sont des contes. Ma fille, il ne faut pas croire tout ce que disent les garçons ; c'est pour attraper les filles.

Mlle. JAVOTTE.

Attraper les filles ? Oh, je jurerois bien qu'il ne m'attrapera pas ; vous ne le connoissez pas, Maman ; il n'est pas assez malin pour cela ; je l'attraperois plutôt, moi.

Mad. LOUVIER.

Il ne faut vous attraper ni l'un ni l'autre. Je vais vous parler naturellement, comme une bonne mere & qui a confiance en vous ; répondez-moi de même.

Mlle. JAVOTTE.

Oui, Maman.

Mad. LOUVIER.

Je voudrois savoir si De l'Aune n'a point d'amour pour vous ?

Mlle. JAVOTTE,

Je n'en fais rien, Maman ; mais si vous voulez je lui demanderai.

Mad. LOUVIER,

Gardez-vous-en bien.

Mlle. JAVOTTE.

Pourquoi donc ? si vous voulez le savoir, cela sera bien plutôt fait.

Mad. LOUVIER,

C'est une simple curiosité.

Mlle. JAVOTTE.

Oh bien, laissez, laissez-moi faire.

Mad. LOUVIER,

Je vous le défends, entendez-vous ?

Mlle. JAVOTTE.

Mais, Maman ; c'est que je ne ferois pas fâchée de le savoir aussi, moi.

Mad. LOUVIER,

Comment ; pourquoi donc ?

Mlle. JAVOTTE.

Maman ; c'est qu'il me diroit peut-être la différence qu'il y a de l'amour à l'amitié ; car je commence à croire qu'il y en a.

Mad. LOUVIER,

Vous me paroissez bien savante.

Mlle. JAVOTTE.

Ah, Maman, c'est donc vrai ?

Mad. LOUVIER.

Non, non ; ce sont des contes qu'on lit dans les Histoires des Romans ; & il ne faut pas qu'une fille en lise jamais.

Mlle. JAVOTTE.

Oh, je le fais bien ; parce que tout cela n'est pas vrai ; & j'en suis bien fâchée !

Mad. LOUVIER.

Est-ce que vous en avez lu ?

Mlle. JAVOTTE.

Oui, Maman, au Couvent ; j'en ai lu un qui s'appelloit Hypolite, Comte de Duglas.

Mad. LOUVIER.

C'est fort bien. C'est donc-là que vous avez appris que l'on avoit de l'amour ? Tout cela n'est qu'un nom ; c'est de l'amitié qu'il faut dire ; & une fille ne doit jamais prononcer le mot d'amour, entendez-vous ?

Mlle. JAVOTTE.

Oui, Maman ; mais si ce n'est pas la même chose.

Mad. LOUVIER.

Comment, & pourquoi ne feroit-ce pas la même chose ?

Mlle. JAVOTTE.

Je m'entends bien, Maman; tenez, l'amitié, c'est je crois, ce que je sens pour vous, pour ma tante, pour ma cousine....

Mad. LOUVIER.

Oui, cela est vrai.

Mlle. JAVOTTE.

Et l'amour est une autre amitié qu'on sent pour....

Mad. LOUVIER.

Achievez, pour?...

Mlle. JAVOTTE.

Pour des hommes.

Mad. LOUVIER.

Pour des hommes? Mais est-ce que vous n'avez pas aussi de l'amitié pour votre oncle?

Mlle. JAVOTTE.

Oui; mais ce n'est pas-là ce que je veux dire.

Mad. LOUVIER.

Allons, allons; vous rêvez. Croyez-moi; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Mlle. JAVOTTE.

Je le fais bien, Maman.

Mad. LOUVIER.

Si vous le savez, pourquoi donc avoir des idées comme celles-là?

Mlle. JAVOTTE.

Mais, Maman, ce n'est pas ma faute, elles viennent sans que j'y pense.

Mad. LOUVIER.

Voilà qui est bien; ne parlons plus de cela.

Mlle. JAVOTTE.

Comme vous voudrez, Maman.

SCENE VIII.

JUSTINE, ROSALIE, M. RAIMOND,
Mad. LOUVIER, Mlle. JAVOTTE,
GRAND-PIERRE.

JUSTINE.

GRAND-PIERRE?

GRAND-PIERRE.

Mademoiselle.

JUSTINE.

Tiens, voilà sa réponse.

GRAND-PIERRE.

C'est bon.

ROSALIE.

Ah, voilà Monsieur Raimond!

JUSTINE, *effrayée.*

Il veut entrer chez Madame Louvier, jecrois.

GRAND-PIERRE.

Oh, nous sommes perdus! *Il court écouter ce que dit Monsieur Raimond.*

M. RAIMOND, *croyant Mademoiselle Javotte seule, ne voyant pas sa mere.*

Mademoiselle, je vous apporte moi-même...

Mad. LOUVIER, *se levant.*

Mon sieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

M. RAIMOND.

Madame.... Mais je me trompe.... je cherche.... je croyois que c'étoit ici.... l'enseigne de la Lune d'argent.

Mad. LOUVIER.

Non, Monsieur; c'est dans la rue Thibaut-thodé, la deuxième rue après celle-ci.

M. RAIMOND.

Madame, je vous demande bien pardon.

Mad. LOUVIER.

Mon sieur, il n'y a pas de mal.

M. RAIMOND.

Je suis bien votre très-humble serviteur.

Mad. LOUVIER.

Et moi, Monsieur, votre très-humble servante.

M.

M. RAIMOND, à Grand-Pierre, qui vient au-devant de lui.

Ah, Grand Pierre, je viens de faire une terrible faute !

GRAND-PIERRE.

Et je vous ai bien vû.

M. RAIMOND.

J'ai cru Mademoiselle Javotte seule.... J'ai peur qu'elle ne soit fâchée contre moi.

GRAND-PIERRE.

Et que n'attendiez-vous aussi ce qu'elle vous manderait ?

M. RAIMOND.

Hé, vraiment oui, mais quand je ne la vois pas, je veux la voir ; quand je la vois, je veux lui parler ; & puis.... Mais, dis-moi ; m'a-t-elle fait réponse ?

GRAND-PIERRE.

Oui, Monsieur, la voilà.

M. RAIMOND.

Que tu es heureux ! Tu lui parle comme tu veux, toi.

I L L I T.

Hum, hum, hum.... Ah, toujours charmante ! Hum, hum, hum... Oui, oui ; cela ne m'arrivera plus, bien sûrement. Hum, hum,

Tom. II.

Q

hum... Comment ne l'aimerois-je pas ? Hum, hum, hum... Un bonnet à la ruche ? Où trouverai-je cela ?

GRAND-PIERRE.

Un bonnet à la ruche ?

M. RAIMOND.

Oui ; qu'est-ce que c'est que cela ?

GRAND-PIERRE.

Ma foi , je n'en fais rien. Un bonnet ? Ce ne peut être que pour elle. Les Marchandes de Modes vous diront cela.

M. RAIMOND.

Les Marchandes de Modes ? Je crois que tu as raison. Celles qui demeurent là, sont-elles habiles ?

GRAND-PIERRE.

Oh , Monsieur , ce sont les plus fameuses de Paris.

M. RAIMOND.

Allons , je vais y entrer. *Donnant un petit paquet à Grand-Pierre.* Tiens , tâche , dès que tu le pourras , de donner ceci à Mademoiselle Javotte , & de lui dire que je suis bien fâché de n'avoir pas vû sa mere ; que je n'aurois pas tenté de lui parler malgré elle , que je lui en demande bien pardon. Entends-tu ?

GRAND-PIERRE.

Oui, Monsieur.

M. RAIMOND.

Je dirai qu'on te donne le bonnet à la ruche; & je t'apporterai une lettre d'excuses pour Mademoiselle Javotte, que tu lui donneras avec.... Tu comprends bien?

GRAND-PIERRE.

Oui, oui, Monsieur; ne vous embarrassez pas. Je m'en vais entrer chez elle; & dès qu'elle sera seule, je lui remettrai cela.

M. RAIMOND.

C'est fort bien; je vais acheter ce bonnet qu'elle me demande.

GRAND-PIERRE.

Allez, allez; ces Demoiselles vous serviront bien. *Il entre chez Madame Louvier; & Monsieur Raimond entre chez Justine & Rosalie.*



SCENE IX.

ROSALIE, JUSTINE, Mad. LOUVIER,
Mlle. JAVOTTE, M. RAIMOND.

JUSTINE, *à Monsieur Raimond.*

Y A-T-IL quelque chose pour le service de Monsieur ? Des bourfes à cheveux, des nœuds d'épées, cordons de cannes, cordons de montres ?

R O S A L I E.

Des sacs à ouvrage pour les Dames, des bonnets à la payfanne, des bonnets à la rûche ?

M. R A I M O N D.

Voilà précisément Mesdemoiselles, ce que je demande.

J U S T I N E.

Monsieur, donnez-vous la peine de vous affeoir. Vous allez voir tout ce qu'il y a de plus beau en bonnets à la payfanne.

M. R A I M O N D.

Non, non ; ce n'est pas cela.

R O S A L I E.

C'est des bonnets à la rûche, que Monsieur veut ?

M. R A I M O N D.

Oui, Mesdemoiselles, à la rûche.

J U S T I N E.

Oh , Monsieur , nous en avons : vous allez en voir , & tout ce qu'il y a de mieux fait.

M. R A I M O N D.

Je ne veux pas épargner , ainsi....

J U S T I N E.

Monsieur , vous n'en avez pas l'air ; & nous connoissons un peu notre monde. Tenez , Monsieur , regardez cela ; voilà un des plus beaux bonnets à la rûche , qu'il y ait jamais eu.

M. R A I M O N D.

Vous me l'assurez ; parce que moi....

J U S T I N E.

Oh , pour cela , ce n'est pas Monsieur que nous voudrions tromper.

M. R A I M O N D.

Je le crois ; & combien le vendez-vous ?

R O S A L I E.

Faut-il parler à Monsieur en conscience ?

M. R A I M O N D.

Sans doute , sans doute ; je n'aime pas à marchander.

R O S A L I E.

Hé bien , Monsieur ; c'est douze francs , ni plus , ni moins.

M. RAIMOND.

Douze francs ? Ne pourriez-vous pas l'embellir un peu ; mais d'une façon modeste , cependant ; je voudrois y mettre un louis.

ROSALIE.

Monseigneur , rien n'est plus aisé. Justine , il n'y a qu'à y mettre un ruban de dentelle.

JUSTINE.

Oui ; mais c'est une affaire de quinze francs de plus.

ROSALIE.

Oh , bon , avec Monsieur ; nous ne regarderons pas à un écu. Si Monsieur veut attendre , cela sera fait dans le moment. *Elle travaille au bonnet.*

M. RAIMOND.

C'est que je suis un peu pressé. Vous demeurez-là dans un beau quartier.

JUSTINE.

Oui , Monsieur , & un quartier d'honnêtes gens ; voilà ce qu'il y a de plus agréable.

M. RAIMOND.

Vous connoissez sûrement Madame Louvier ?

JUSTINE.

Fort peu , Monsieur ; c'est une femme froide & sévère.

M. RAIMOND.

c'est ce qui me paroît. Est-ce sa fille qui est avec elle?

R O S A L I E.

Oui, Monsieur : oh, c'est bien le plus joli caractère du monde. Elle est charmante.

M. RAIMOND.

C'est bien vrai cela, qu'elle est charmante, Mademoiselle Javotte.

J U S T I N E.

Ah, vous savez son nom ; vous la connoissez donc ?

M. RAIMOND.

Moi ? non.... Comme cela. Vient-elle quelquefois ici ?

J U S T I N E.

Non, Monsieur, elle ne quitte jamais sa mere, & elle ne nous ont encore rien acheté, depuis que nous sommes dans le quartier.

M. RAIMOND.

Est-ce qu'elle est méchante, Madame Louvier ?

R O S A L I E.

Méchante ? je crois que non, n'est-ce pas, Justine ?

J U S T I N E.

Je ne fais pas , mais . . . Il ne faut pas dire de mal de ses voisins.

M. R A I M O N D.

J'entends ; elle n'est pas trop bonne.

J U S T I N E.

Je ne dis pas cela ; cependant , il ne faudroit pas trop s'y frotter.

R O S A L I E.

Elle a fait mourir son mari de chagrin , par sa jalousie ; c'est une femme qui prend la mouche sur un rien.

M. R A I M O N D.

Cela n'est pas agréable.

R O S A L I E.

Oh , point du tout , & je crois que la petite personne a beaucoup à souffrir avec elle : enfin , elle n'ose seulement pas nous saluer devant sa mere.

M. R A I M O N D.

C'est un peu extraordinaire.

J U S T I N E.

Ajoutez à cela , qu'elle est d'une avarice affreuse.

M. R A I M O N D.

On m'en avoit dit quelque chose.

R O S A L I E.

Elle refuse tout à sa fille.

M. R A I M O N D.

Que je la plains!

J U S T I N E.

Monfieur , ne dites pas que nous vous avons dit cela ; car il faut vivre en paix avec fes voisins , tels qu'ils foient.

M. R A I M O N D.

Ne vous mettez pas en peine ; je ne dis jamais rien de tout ce que je fais.

R O S A L I E.

Voilà votre bonnet qui va être bientôt fini.

M. R A I M O N D.

Oui ; mais j'ai affaire ; & je ne peux pas rester plus long-temps ; je vais vous le payer ; & je vous prierai de le donner à Grand-Pierre , qui fait où je demeure , & qui me l'apportera.

R O S A L I E.

Grand-Pierre ?

M. R A I M O N D.

Oui ; vous le connoissez ?

J U S T I N E.

C'est lui qui fait toutes nos commissions.

M. R A I M O N D , *comptant de l'argent.*

Voilà douze francs , dix-huit , vingt-quatre.

R O S A L I E.

Monfieur , en vous remerciant ; quand il vous faudra autre chofe , nous vous demandons la préférence.

M. RAIMOND , *fe levant.*

Sûrement.

J U S T I N E.

Donnez une enfeigne à Monfieur.

M. RAIMOND.

Je n'en ai pas befoin ; je paffe tous les jours par ici. Adieu , Mefdemoifelles ; je fuis bien votre ferviteur.

R O S A L I E.

Monfieur , nous nous recommandons à vous , pour vous & pour vos amis.

M. RAIMOND , *en s'en allant.*

Oui , oui.



SCENE X.

Mad. LOUVIER, Mlle. JAVOTTE,
JUSTINE, GRAND-PIERRE,
ROSALIE, De L'AUNE,

JUSTINE, *riant.*

HÉ BIEN, le bonnet à la rûche a bien réussi.

ROSALIE.

Je mourrois d'envie de rire.

JUSTINE.

Paix donc ; il pourroit revenir. *Elles parlent bas & rient.*

Mad. LOUVIER.

J'ai envie de sortir un moment. Grand-Pierre, dites à De l'Aune de descendre.

GRAND-PIERRE.

Le voilà, Madame.

Mad. LOUVIER.

Monseigneur De l'Aune ; c'est que je vais aller chez Madame Dupont ; je vous en prie ne sortez pas ; je m'en vais revenir.

De L'AUNE.

Oui, Madame.

Mad. LOUVIER.

On m'a dit que Monsieur votre oncle étoit à Paris, depuis quelques jours; je l'ai prié de me venir voir.

De L'AUNE.

Mon oncle, Madame?

Mad. LOUVIER.

Oui, j'ai affaire à lui.

De L'AUNE.

Mais, Madame, j'ai cru que vous ne le connoissiez pas.

Mad. LOUVIER.

Je ne l'ai jamais vu; mais il m'a écrit. S'il vient, priez-le de m'attendre; je ne ferai qu'aller & venir. *Elle prend sa robe qu'elle retrousse & sort de la maison.*

De L'AUNE.

Madame, je n'y manquerai pas.



SCENE XI.

ROSALIE, JUSTINE, Mlle. JAVOTTE,
GRAND-PIERRE, De L'AUNE, *tou-
jours embarrassé, vis-à vis de Mlle. Javotte.*

GRAND-PIERRE, *à Justine & à Rosalie.*

MADAME Louvier est sortie; ainsi je ne m'éloignerai pas. Tenez, voilà ce que Monsieur Raimond m'a donné.

J U S T I N E.

C'est bon; nous allons voir.

R O S A L I E.

Tu peux être tranquille; je ne crois pas qu'il ait envie de rencontrer une seconde fois Madame Louvier.

GRAND-PIERRE.

Je vas toujours m'asseoir au coin de la rue, pour le voir venir.

J U S T I N E.

Nous t'avertirons. *Elles lisent la lettre de M. Raimond; & elles rient tout bas. Grand-Pierre se couche à terre & s'endort.*

Mlle. JAVOTTE, *à De l'Aune, après avoir hésité.*

Monsieur De l'Aune, vous avez donc un oncle?

De L' A U N E,

Oui, Mademoiselle.

Mlle. J A V O T T E.

Et il est à Paris?

De L' A U N E.

On me l'a dit; mais je ne l'ai jamais vu.

Mlle. J A V O T T E.

Pourquoi cela?

De L' A U N E.

C'est qu'il est fâché contre moi.

Mlle. J A V O T T E.

Mais, tans pis. Et à cause de quoi?

De L' A U N E.

Parce qu'il avoit décidé que je serois Médecin.

Mlle. J A V O T T E.

Et vous n'avez pas voulu l'être?

De L' A U N E.

Je vous demande pardon, Mademoiselle.

Mlle. J A V O T T E.

Et pourquoi donc ne l'avez-vous pas été?

De L'AUNE, *avec embarras.*

Parce que.... Tout d'un coup, il m'a pris envie de me faire Marchand de drap.

Mlle. JAVOTTE, *soupirant.*

Marchand de drap?

De L'AUNE , *soupirant.*

Oui , Marchand de drap.

Mlle. JAVOTTE.

C'est bien penser... &... en avez-vous encore envie ?

De L'AUNE.

Toujours , je ne changerai jamais.

Mlle. JAVOTTE.

Jamais ?

De L'AUNE.

Non , Mademoiselle.

Mlle. JAVOTTE.

Et comment s'appelle Monsieur votre oncle ?

De L'AUNE.

Monsieur le Roux ; il est Receveur des Gabelles à Melun.

Mlle. JAVOTTE.

C'est-il bien loin , Melun ?

De L'AUNE.

Oh , oui , Mademoiselle.

Mlle. JAVOTTE.

Bien loin , bien loin ?

De L'AUNE.

Il y a ; je crois , plus de treize lieues.

Mlle. JAVOTTE.

Treize lieues ! j'en irai jamais dans ce pays-là.

De L'AUNE.

Oh, ni moi non plus, j'en suis bien sûr.

Mlle. JAVOTTE.

Il ne faut jurer de rien.

De L'AUNE.

Ah, mon Dieu, Mademoiselle; vous me faites trembler!

Mlle. JAVOTTE.

On ne fait pas ce qui peut arriver.

De L'AUNE.

Comment, sauriez-vous?...

Mlle. JAVOTTE.

Non; mais c'est qu'un malheur vient tout d'un coup, quelquefois.

De L'AUNE.

Est-ce que vous en auriez jamais vu arriver, des malheurs?

Mlle. JAVOTTE.

Non; mais j'en ai lû; & quoiqu'on dise que les livres ne sont pas vrais, je ne fais pourquoi, mais je crains toujours ce qu'ils prédisent.

De L'AUNE.

Ah, il disent quelquefois des choses bien heureuses.

Mlle.

Mlle. JAVOTTE.

C'est que vous en connoissez de bons appa-
remment ?

De L'AUNE, *s'asseyant.*

Si vous aviez lu Hipolyte, Comte de Du-
glas, par exemple....

Mlle. JAVOTTE.

Mais je l'ai lu.

De L'AUNE.

Il y a là une Julie.... *Il soupire.* Je fais bien
à qui elle ressemble.

Mlle. JAVOTTE.

Et Hipolyte ? Il me semble que je le vois
tous les jours.

De L'AUNE.

Comme Hipolyte aime Julie !

Mlle. JAVOTTE.

Et comme Julie aime Hypolyte !

De L'AUNE.

C'est un grand bonheur de s'aimer comme
cela !

Mlle. JAVOTTE.

Oui ; c'est un grand bonheur !... Quand il
n'arrive pas de malheur.

De L'AUNE.

Mais, dans le malheur on pense toujours à
ce qu'on aime.

Mlle. JAVOTTE.

Ah, toujours, toujours. C'est bien dommage, qu'on ne puisse pas être comme les personnages des livres!

De L'AUNE.

Jevous assure qu'il y a des gens comme cela.

Mlle. JAVOTTE.

Oh, gueres, je crois.

De L'AUNE.

J'en connois qui sont à moitié tout de même.

Mlle. JAVOTTE.

A moitié?... Qu'est-ce que cela veut dire?

De L'AUNE.

Cela veut dire.... Je n'oserai jamais vous l'expliquer.

Mlle. JAVOTTE.

Pourquoi? Ah, je vous en prie, Monsieur De l'Aune, dites, dites donc?

De L'AUNE.

Hé bien, ne me regardez pas.

Mlle. JAVOTTE, *le regardant.*

Je ne vous regarderai pas.

De L'AUNE.

C'est-à-dire, qui aiment... Et qui voudroient...

Mlle. JAVOTTE.

Et qui voudroient?...

LE BOITEUX. 2^e 9

De L' A U N E.

Et qui voudroient bien être aimés.

Mlle. J A V O T T E.

Ah, oui, je comprends cela. Vous feriez donc bien aise d'être Hipolyte?

De L' A U N E.

Et vous, voudriez vous être Julie?

Mlle. J A V O T T E.

Mais cela ne se peut pas.

De L' A U N E.

Non; mais nous pourrions être comme eux.

Mlle. J A V O T T E.

Avoir de l'amour?

De L' A U N E.

Mais....

Mlle. J A V O T T E.

Si c'étoit de l'amitié, encore passe.

De L' A U N E.

De l'amitié? ce n'étoit pas de l'amitié que Julie avoit pour Hipolyte.

Mlle. J A V O T T E.

C'est vrai.

De L' A U N E.

J'imite bien plus en cela Hipolyte, que vous n'imitez Julie; & voilà mon malheur, à moi.

R ij

Mlle. J A V O T T E.

Sans cet amour, je vous aimerois bien ;
ayez de l'amitié.

De L'AUNE, *soupirant.*

Julie ne disoit pas cela à Hipolyte.

Mlle. J A V O T T E.

Comment voulez-vous donc que je fasse ?

De L'AUNE.

Comme moi.

Mlle. J A V O T T E.

Comme vous ? *Révant.* Si personne que nous
ne le favoit encore.

De L'AUNE.

Oh, je vous réponds de vous bien garder le
secret.

Mlle. J A V O T T E.

C'est que mamere... votre oncle peut-être...

De L'AUNE.

Ils n'en sauront rien.

Mlle. J A V O T T E.

Il faudra que nous lisions ensemble le livre
d'Hipolyte.

De L'AUNE.

C'est bien penser.

Mlle. J A V O T T E.

Et nous nous dirons tout ce qu'ils se disoient.

De L' A U N E.

Je vous dirois bien encore autre chose , si vous vouliez m'aimer toujours.

Mlle. J A V O T T E.

Hé bien , Monsieur De l'Aune , dites , je vous le promets ; qu'est-ce que c'est ?

De L' A U N E.

Je voudrais bien que vous voulussiez lire ce que je vous ai écrit , il y a déjà long-temps.

Mlle. J A V O T T E.

Donnez.

De L' A U N E.

Je vais le chercher.

Mlle. J A V O T T E.

Attendez , il me vient une idée.

De L' A U N E.

Qu'est-ce que c'est ?

Mlle. J A V O T T E.

Si nous disions notre secret à votre oncle , peut-être qu'il en parleroit à ma mère ; & puis...

De L' A U N E.

On pourroit nous marier ensemble. Ah , quel bonheur !

Mlle. J A V O T T E.

Vous en seriez donc bien aise ?

De L'AUNE.

Bien aise? Ah!... Vous allez le voir dans ce que je vous ai écrit. Laissez, laissez-moi faire. Je vais vous le chercher, & puis j'apporterai aussi le livre d'Hipolyte.

Mlle. JAVOTTE.

Si Monsieur le Roux venoit avant ma mere.

De L'AUNE.

Cela seroit bien heureux. Nous verrons, je vas revenir.

SCENE XII.

JUSTINE, ROSALIE, *travaillant*,
Mlle. JAVOTTE, M. RAIMOND,
GRAND-PIERRE, *dormant*.

Mlle JAVOTTE, *voyant venir M. Raimond*.

Monsieur De l'Aune? Monsieur De l'Aune; venez, venez; je crois que voilà Monsieur le Roux.

M. RAIMOND.

Mademoiselle, je viens de voir Madame Louvier dans une maison; souffrez que je puisse avoir l'honneur de vous parler un moment.

Mlle. JAVOTTE.

Monsieur, je serai très-aise de vous parler aussi avant qu'elle revienne ; donnez-vous la peine de vous asseoir. Monsieur De l'Aune va venir ; & j'ai une grace à vous demander.

M. RAIMOND.

A moi, Mademoiselle ? Je suis charmé, enchanté, réjoui de ce que... c'est un bonheur...

Mlle. JAVOTTE.

Un bonheur, oui, si vous ne retournez pas à Melun, tout de suite.

M. RAIMOND.

A Melun ? non, Mademoiselle, je veux rester ici à vous aimer toujours.

Mlle. JAVOTTE.

Je le voudrais bien, Monsieur, & votre neveu aussi.

M. RAIMOND.

Mon neveu, mon neveu ? Je n'ai point d'autre desir, Mademoiselle, écoutez-moi, je vous en supplie. Je suis riche, & si vous voulez consentir....

Mlle. JAVOTTE.

Monsieur, ce n'est pas le bien qui me fait souhaiter....

M. RAIMOND.

Ah, je le fais; je connois votre façon de penser; elle est adorable.

De l'Aune paroît; & Javotte lui fait signe rester derriere.

SCENE XIII.

ROSALIE, JUSTINE, *travaillant*;
M. RAIMOND, Mlle. JAVOTTE,
GRAND-PIERRE, *dormant*, De
L'AUNE, *paroissant*.

Mlle. JAVOTTE.

MONSIEUR, je suis trop heureuse, si vous m'estimez assez pour me demander à ma mere, pour....

M. RAIMOND.

Je n'ai jamais eu d'autre dessein, Mademoiselle; vous le savez bien, &....

De L'AUNE, *à part*.

Ah, que je suis heureux!

Mlle. JAVOTTE.

Monsieur, je n'en favois rien; mais je ne puis vous dissimuler que je suis charmée de

vous voir dans des dispositions aussi favorables pour nous.

M. RAIMOND.

En ce cas-là, je ne perdrai point de temps ; je vais en parler dans l'instant à Madame Louvier.

Mlle. JAVOTTE, à De l'Aune.

Tenez, Monsieur De l'Aune ; venez remercier Monsieur le Roux, de ses bonnes intentions.

M. RAIMOND.

Vous vous trompez de nom, Mademoiselle ; quant à mes intentions, je suis bien aisé que Monsieur les approuve ; puisque vous le désirez.

De L'AUNE.

Sûrement ; c'est le plus grand bonheur!...

M. RAIMOND.

Ah, sans doute.

Mlle. JAVOTTE.

Pour nous !

M. RAIMOND.

Que vous êtes charmante ! Je le croyois bien par tout ce que j'ai lu ; mais vous êtes encore au-dessus de tout ce que je pensois : cependant, vos lettres m'enchantoient !

Mlle. JAVOTTE.

Mes lettres ?

M. RAIMOND.

Oui, puisque Monsieur est dans le secret, je peux le dire devant lui; je n'ai jamais rien lu qui m'ait fait autant de plaisir.

De L'AUNE.

Quoi, mon oncle! Mademoiselle Javotte vous a écrit? Vous ne m'avez pas dit cela, Mademoiselle.

Mlle. JAVOTTE,

Je ne fais ce qu'il veut dire.

M. RAIMOND.

Mademoiselle, est-ce que Monsieur est votre neveu, qu'il m'appelle déjà son oncle?

Mlle. JAVOTTE.

Non, Monsieur; quelle plaisanterie! Dites-lui donc, je vous en prie, si je vous ai jamais écrit.

M. RAIMOND.

Pourquoi ne pas en convenir? Il n'y a plus de mystère.

Mlle. JAVOTTE.

Comment, je vous ai écrit! moi?

M. RAIMOND.

Oui, charmante Javotte; & sans cela, aurois-je pu vivre, sans le bonheur de me savoir aimé de vous.

Mlle. JAVOTTE.

En vérité, Monsieur le Roux, je ne vous comprends point.

M. RAIMOND.

Mais, je ne vois pas pourquoi vous voulez toujours m'appeler Monsieur le Roux.

De L'AUNE.

Quoi, Monsieur, vous n'êtes pas mon oncle?

M. RAIMOND.

Non, je ne suis pas votre oncle; en voici bien d'une autre; quelle fantaisie!

De L'AUNE.

Et Mademoiselle Javotte, vous a écrit qu'elle vous aimoit?

M. RAIMOND.

Oui, Monsieur, pourquoi pas?

Mlle. JAVOTTE.

C'est une fausseté.

De L'AUNE.

Ah, Mademoiselle Javotte!

M. RAIMOND.

Tenez, Monsieur, cela est si vrai, que je peux vous montrer ses lettres.

De L'AUNE.

Voyons, Monsieur.

M. RAIMOND.

Non, je ne le ferai pas; mais voilà Grand-Pierre, qui vous dira que cela est vrai; il n'y a qu'à le réveiller?

De L'AUNE.

Grand-Pierre, Grand-Pierre?

GRAND-PIERRE, *se réveillant.*

Qu'est-ce qu'il y a? *Voyant M. Raimond.*
Eh, Monsieur, qu'est-ce que vous faites ici?

M. RAIMOND.

Grand-Pierre? N'est-ce pas toi, qui donnois mes lettres à Mademoiselle Javotte?

GRAND-PIERRE.

Moi, Monsieur?

M. RAIMOND.

Allons, parle.

GRAND-PIERRE.

Oui, oui, Monsieur. *A De l'Aune.* C'est un fou.

M. RAIMOND.

Non, non; je ne suis pas fou! & je vais le prouver. *Il cherche dans ses poches.*

GRAND-PIERRE, *à part.*

Allons-nous-en. *Il veut s'en aller.*

De L'AUNE, *le retenant.*

Reste-là.

M. RAIMOND.

Je vois que vous m'avez trompé, & que vous aimez Monsieur De l'Aune, ingrate.

GRAND-PIERRE.

Ah, voilà Madame Louvier, je suis perdu!
Il veut encore s'en aller.

De L'AUNE.

C'est inutile, tu ne t'en iras pas.

SCENE XIV.

ROSALIE, JUSTINE, Mad. LOUVIER,
Mlle. JAVOTTÉ, M. RAIMOND,
De L'AUNE, GRAND-PIERRE.

Mad. LOUVIER, à M. Raimond.

MONSIEUR, je vous demande bien pardon,
de vous avoir fait attendre.

M. RAIMOND.

Ah, Madame! prenez pitié de l'homme du monde le plus malheureux.

Mad. LOUVIER.

Il n'y a point de malheur à cela, Monsieur;
je m'en étois toujours douté.

M. RAIMOND.

Où i, Madame, réellement ?

Mad. LOUVIER.

Oui, vraiment ; & quand on se convient...

M. RAIMOND, *avec joie.*

Ah, Madame, vous me rendez la vie !

Mad. LOUVIER.

Il y a long-temps que j'ai pensé que Monsieur De l'Aune & ma fille, s'aimoient ; quoiqu'elle n'en ait pas voulu convenir avec moi ; & voilà pourquoi je vous ai fait prier de me venir voir.

M. RAIMOND.

Vous m'avez fait prier de venir vous voir ?

Mad. LOUVIER.

Oui, Monsieur.

M. RAIMOND.

Et pour me dire cela ?

Mad. LOUVIER.

Sans doute, & je ne vois pas que nous ayons rien de mieux à faire, que de les marier ensemble.

M. RAIMOND.

Quoi, Mademoiselle, vous y consentiriez ?

Mlle. JAVOTTE.

Oui, Monsieur ; puisque c'est la volonté de Maman.

Mad. LOUVIER.

Pourquoi n'y consentiriez-vous pas aussi ?

M. RAIMOND.

Peut-on être trompé aussi cruellement !

Mad. LOUVIER.

Répondez-moi donc ?

GRAND-PIERRE , à *M. Raimond.*

Allons, Monsieur, croyez-moi, allez-vous-en.

M. RAIMOND.

Non, Madame; ce mariage-là ne se fera pas, si vous voulez m'entendre.

Mad. LOUVIER.

Je ne vous comprends pas.

M. RAIMOND.

Je m'en vais m'expliquer. Je vois que vous me croyez l'oncle de Monsieur De l'Aune; & je ne le suis pas; mais j'aime aussi Mademoiselle Javotte.

Mad. LOUVIER.

Monsieur, je suis fâchée qu'elle en aime un autre; mais je ne puis pas la rendre malheureuse pour vous faire plaisir.

M. RAIMOND.

Apprenez du moins, comme elle s'est jouée de ma foiblesse.

Mad. LOUVIER.

Ma fille ?

M. RAIMOND.

Oui, Madame.

JUSTINE, à Rosalie, en venant écouter.

Je m'en vais écouter ; cela me paroît long.

M. RAIMOND.

J'ai aimé Mademoiselle Javotte, dès que je l'ai vûe. J'ai du bien ; mais j'ai voulu avoir son consentement, avant de vous la demander. J'ai chargé Grand-Pierre de lui remettre une lettre de ma part. Il m'a repporté une réponse favorable ; je lui en ai écrit encore beaucoup d'autres ; elle m'a toujours mandé qu'elle me diroit quand il feroit temps de vous parler.

Mlle. JAVOTTE.

Ah, Maman ! il n'y a pas un mot de vrai.

Mad. LOUVIER.

Ce que vous me dites là, Monsieur, m'étonne ; qu'elle réponde elle-même.

Mlle. JAVOTTE.

Non, non, Maman, ne le croyez pas. C'est un procédé dont je suis incapable, Monsieur De l'Aune.

Mad. LOUVIER.

Hé bien, Monsieur ?

M.

M. RAIMOND.

Madame, je n'ai rien avancé qui ne soit très-vrai ; en voilà la preuve. Lisez ces lettres. *Il donne des lettres à Madame Louvier.*

Mlle. JAVOTTE.

De moi, Monsieur ?

M. RAIMOND.

Oui, Mademoiselle ; il n'est plus temps de dissimuler ; vous savez comme je vous aime ; je vous donne tout mon bien, si...

Mad. LOUVIER.

Mais, Monsieur ; ce n'est pas-là l'écriture de ma fille.

M. RAIMOND.

Comment, Madame ?

Mad. LOUVIER.

Non, Monsieur ; & je vous crois trop honnête homme, pour vouloir employer des moyens aussi grossiers, pour avoir une fille malgré elle & ses parens.

Mlle. JAVOTTE.

Ah, je respire !

M. RAIMOND.

Je n'y comprends rien ; mais Grand-Pierre peut vous certifier ce que j'avance.

De L'AUNE.

Grand-Pierre, dis ce que tu fais, tout-à-l'heure.

GRAND-PIERRE.

Mais, Monsieur....

Mad. LOUVIER.

Il n'y a qu'à le mener chez le Commissaire?

GRAND-PIERRE, à genoux.

Hé bien, Monsieur, je vais tout avouer.

JUSTINE, effrayée.

Rosalie, viens vite ici.

Mad. LOUVIER.

Parle donc ?

GRAND-PIERRE.

Hé bien, Madame, tout ce qu'a dit Monsieur, est très-vrai.

Mad. LOUVIER.

Quoi, ma fille?...

GRAND-PIERRE.

Non, Madame, les lettres ne sont pas d'elle; mais comme cela me valoit de l'argent, je les ai fait faire.

M. RAIMOND.

Et par qui, coquin?

GRAND-PIERRE.

Ah, Monsieur, par d'aimables Demoiselles,

que cela divertissoit beaucoup ; nos voisines d'ici à côté, & qui ne vous demandent rien pour cela ; car vous les avez bien payées.

M. RAIMOND.

Tais-toi. J'ai donc été la dupe de ma bonne foi !

JUSTINE , *d Rosalie , en s'en allant.*

Allons nous cacher, jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCENE XV.

Mad. LOUVIER , Mlle. JAVOTTE ,
M. RAIMOND , De L'AUNE ,
GRAND - PIERRE.

M. RAIMOND.

Vous voyez , Madame , que je suis excusable ; j'espere que vous me pardonnerez ceci ; je suis trop puni de ma sotte crédulité. Que Mademoiselle soit heureuse avec Monsieur De l'Aune ; elle le mérite ; & j'en serai charmé. *A Grand-Pierre , pour toi , coquin , que je ne te revoie jamais , non plus que celles qui se font aussi impudemment moquées de moi. Il s'en va.*

SCENE XVI.

Mad. LOUVIER, Mlle. JAVOTTE,
De L'AUNE.

Mad. LOUVIER.

MA fille, si vous m'aviez dit que vous aimiez Monsieur De l'Aune, votre bonheur seroit plus avancé; mais il n'y a rien de perdu; & j'espère qu'avec les avantages que je vous ferai, son oncle ne s'y opposera pas.

Fin du vingt-neuvieme Proverbe.

LE BAVARD.

TRENTIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

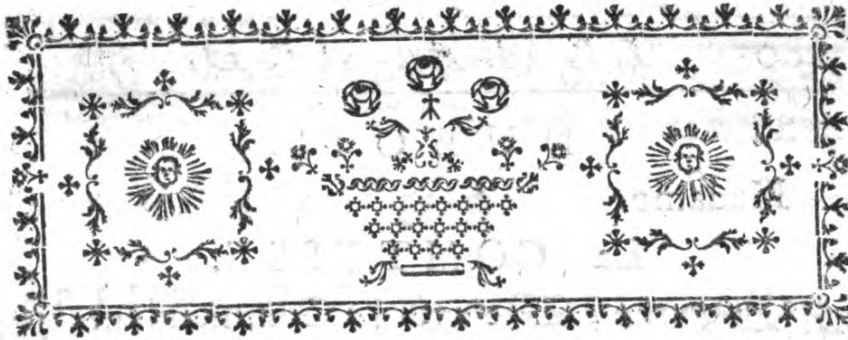
La COMTESSE DE SOURVILLE,
en bonnet & petite robe, coëffe blanche.

Le COMMANDEUR DE GRISAG.
Habit brodé, croix de Malthe.

M. DE LA POTERNIÈRE, *Major de*
Bouchain. En uniforme de place de guerre,
avec une grande perruque brune, jambe de
bois, croix de Saint-Louis, & une canne.

DUBOIS, *Valet-de-Chambre de la Comtesse.*
Habit gris, vieille veste galonnée.

La Scène est chez la Comtesse, dans la chambre
à coucher.



LE BAVARD.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

La COMTESSE, DUBOIS.

La COMTESSE, *tenant une brochure, son mouchoir, un petit sac, & s'asseyant auprès d'une petite table, sur une chaise longue, avec une boîte à parfler.*

DUBOIS, vous êtes sûr que le Docteur viendra dans l'après-dînée?

DUBOIS.

Oui, Madame, je lui ai parlé à lui-même.

La COMTESSE.

C'est bon. Voilà tout. *Dubois s'en va.* Dubois, Dubois.

DUBOIS.

Madame.

La COMTESSE.

Qu'on me laisse entrer le Commandeur ; je lui ai promis de le voir.

DUBOIS.

Oui, Madame.

La COMTESSE.

Dites un peu à ces Demoiselles, de ne pas s'éloigner ; j'aurai sûrement besoin d'elles.

DUBOIS.

Oui, Madame. *Il s'en va.*

La COMTESSE, *soupirant & respirant d'un flacon.*

Ah ! cet éther-là ne vaut plus rien.

DUBOIS.

Monsieur le Commandeur de Grifac.

La COMTESSE.

Faites entrer.



SCENE II.

La COMTESSE, Le COMMANDEUR.

La COMTESSE.

COMMANDEUR, voulez-vous que je me lève ?

Le COMMANDEUR.

Vous vous moquez de moi, Madame la Comtesse.

La COMTESSE.

Mettez-vous donc-là. *Le Commandeur s'assied.* C'est que je suis d'un abattement....

Le COMMANDEUR.

Quoi, vous êtes toujours de même ?

La COMTESSE.

Bon ! cent fois pis.

Le COMMANDEUR.

Vous ne voulez pas monter à cheval, aussi.

La COMTESSE.

Qu'est-ce que vous dites donc ? J'y ai monté six mois.

Le COMMANDEUR.

Hé bien ?

La COMTESSE.

Hé bien ? j'y ai gagné un bon rhume qui m'a duré tout l'hiver.

Le COMMANDEUR.

Cela est singulier. Je n'ai pas été enrhumé, moi. Et si vous saviez que je ne reste pas en place.

La COMTESSE.

Oh, mais ; vous avez un corps de fer, vous !

Le COMMANDEUR.

Ah, pas tant, pas tant ; c'étoit bon autrefois. Madame la Comtesse, si j'étois de vous, je prendrois des eaux ; car tout cela, vous entendez-bien....

La COMTESSE.

J'en prends.

Le COMMANDEUR.

D'où cela vient-il?... Je ne suis pas Médecin, moi, pour vous le dire ; mais je prendrois des eaux, n'importe desquelles ; parce que cela demande un régime.

La COMTESSE.

Je vous dis que j'en prends.

Le COMMANDEUR.

Oh, cela est différent ; c'est que vous autres femmes, vous avez quelquefois des répugnances....

La COMTESSE.

Je n'ai point de répugnances ; mais cela m'affoiblit !...

Le COMMANDEUR,

Je vous disois bien.

La COMTESSE.

Ne parlez pas si haut.

Le COMMANDEUR.

Ah, je vous demande pardon.

La COMTESSE.

C'est que ma tête est devenue si foible, depuis quelque temps !...

Le COMMANDEUR.

Je ne savois pas cela.

La COMTESSE.

Cela est bien honnête à vous, de vous être souvenu de moi.

Le COMMANDEUR.

Je m'en souviens toujours ; dans ce moment-ci, je viens vous demander de me rendre un grand service ; mais un service essentiel.

La COMTESSE.

Je ne demande pas mieux.

Le COMMANDEUR.

C'est pour Monsieur de la Poternière.

La COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que Monsieur de la Poternière ?

Le COMMANDEUR.

C'est un Officier qui a été dans mon Régiment , & qui est Major de Bouchain ; c'est un brave homme , qui a une femme & quatre enfans.

La COMTESSE.

Qu'est-ce qu'il veut , puisqu'il est placé ?

Le COMMANDEUR.

Oui , placé ; vous ne savez pas que Bouchain est grand comme la main. Il desireroit avoir la survivance du Lieutenant-de-Roi de Cambrai , qui est fort vieux ; cela le mettroit à portée d'élever sa famille ; & c'est réellement une fouche d'honnêtes gens.

La COMTESSE.

Je demanderai pour lui.

Le COMMANDEUR.

Vous me ferez le plus grand plaisir. Ce malheureux-là est couvert de blessures ; mais malgré cela , c'est un homme ardent , vif & bien en état de faire le service dans une place.

La COMTESSE.

Je n'entends rien à tout cela ; vous me donnerez un mémoire.

Le COMMANDEUR.

Il vous en donnera un lui-même ; je vous demande la permission de vous le présenter.

La COMTESSE.

Non , je ne veux pas le voir ; cela n'est pas nécessaire.

Le COMMANDEUR.

Pourquoi ?

La COMTESSE.

C'est qu'il viendra me tourmenter.

Le COMMANDEUR.

Je vous répons que non.

La COMTESSE.

Dans l'état où je suis , cela ne se peut pas ; d'ailleurs , pourvû que je fasse son affaire ; c'est tout ce qu'il faut.

Le COMMANDEUR.

C'est vrai , mais....

La COMTESSE.

Je ne saurois que lui dire ; cela me seroit insupportable ; tout ce qui me contrarie , me fait un mal affreux.

Le **COMMANDEUR.**

Vous ne serez pas embarrassée de lui parler ; il vous parlera tant que vous voudrez.

La **COMTESSE.**

Si c'est un Bavard , ce sera un supplice pour moi.

Le **COMMANDEUR.**

Ne craignez rien.

La **COMTESSE.**

Mais quelle fantaisie de vouloir qu'il me voye ?

Le **COMMANDEUR.**

C'est que cela lui fera plaisir ; les gens de Province croient qu'il faut qu'ils expliquent eux-mêmes leurs affaires.

La **COMTESSE.**

Voilà justement ce que je crains ; le mémoire suffit.

Le **COMMANDEUR.**

Je vous le demande en grace.

La **COMTESSE.**

Hé bien , vous me l'amerez un de ces jours !

Le **COMMANDEUR.**

Il est ici.

La **COMTESSE.**

Commandeur , vous êtes bien pressant.

Le COMMANDEUR.

Voyez-le ; vous en ferez débarrassée.

La COMTESSE.

Et puis il viendra tous les jours.

Le COMMANDEUR.

Je vous réponds que non.

La COMTESSE.

S'il me parle de son affaire , il ne finira pas ;
& rien de si fatigant.

Le COMMANDEUR.

Il ne vous dira qu'un mot.

La COMTESSE.

Vous le voulez ; si je lui trouve la moindre
disposition à me tourmenter , je ne me mêle
plus de lui.

Le COMMANDEUR.

J'y consens.

La COMTESSE.

A cette condition , faites-le entrer. Je vais
passer un moment là-dedans ; & je reviens tout
de suite. *Elle entre dans une garde-robe ; & le
Commandeur fait entrer M. de la Poternière.*



SCENE III.

M. DE LA POTERNIÈRE , Le
COMMANDEUR.

Le COMMANDEUR.

MONSIEUR de la Poternière ?

M. DE LA POTERNIÈRE , *avec une
jambe de bois. Entrant.*

Me voilà , me voilà. Où est-elle donc ,
Madame la Comtesse ?

Le COMMANDEUR.

Elle va revenir.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Je serai bien aise de voir si elle me recon-
noîtra ; il y a bien trente ans que je l'ai vue
pour la première fois.

Le COMMANDEUR.

Elle n'a pas trente ans.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Elle doit les avoir , au moins ; parce que
c'est dans le temps où je suis entré au Régi-
ment , & qu'on me fit gratte-paille.

Le COMMANDEUR.

N'allez pas lui parler de ces trente ans là.

M.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Comme vous voudrez ; j'ai assez d'autres choses à lui dire ; si vous saviez comme j'ai été amoureux de sa mere.....

Le COMMANDEUR.

Lui direz - vous cela ?

M. DE LA POTERNIÈRE.

Si vous ne voulez pas... & tenez, c'est son oncle l'Abbé....

Le COMMANDEUR.

Mais écoutez - moi.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Ah, cela est trop juste ; vous voulez bien vous mêler de ce qui me regarde ; il seroit ingrat à moi de me taire, & de ne pas vous en marquer ma reconnoissance ; mais....

Le COMMANDEUR.

Mais laissez - moi vous instruire à quelle femme vous avez affaire.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Mais, Monsieur le Commandeur, j'ai l'honneur de vous dire que je la connois ; je l'ai vû naître.

Le COMMANDEUR.

Mais, savez-vous quel est son caractère ?

M. DE LA POTERNIÈRE.

Je m'en doute ; sa mère étoit une femme vigoureuse.

Le COMMANDEUR.

Hé bien , celle-ci est de la plus mauvaise santé du monde.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Justement , elle tient de son père ; ce n'étoit qu'un souffle ; je me souviens qu'un jour ; c'étoit à l'armée ; non en garnison....

Le COMMANDEUR.

Allez vous être comme cela , vis-à-vis de la Comtesse ?

M. DE LA POTERNIÈRE.

Non , non , non.

Le COMMANDEUR.

Je vous dis que la moindre chose lui fait mal à la tête.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Il y a des femmes comme cela ; qui....

Le COMMANDEUR.

Et qu'elle ne peut pas souffrir d'entendre parler.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Je l'écouterai , je l'écouterai.

Le COMMANDEUR.

Vous lui donnerez votre mémoire , & voilà tout.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Je ne lui parlerai pas d'autre chose.

Le COMMANDEUR.

Pas même de cela.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Mais il faut bien que je lui explique....

Le COMMANDEUR.

J'ai tout dit. Ainsi promettez-moi de vous taire ; c'est le seul moyen de réussir.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Cependant....

Le COMMANDEUR.

C'est une femme d'esprit, qui entend à demi mot.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Oui ; mais il faut bien....

Le COMMANDEUR.

Si vous ne voulez pas vous laisser conduire, je ne me mêle pas de votre affaire.

M. DE LA POTERNIÈRE.

J'en passerai par où vous voudrez.

Le COMMANDEUR.

La voici, ne parlez pas.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Laissez-moi faire.

SCÈNE IV.

La COMTESSE, Le COMMANDEUR,
M. DE LA POTERNIÈRE.

Le COMMANDEUR.

MADAME la Comtesse, voilà Monsieur de la Poternière, dont je vous ai parlé, que j'ai l'honneur de vous présenter.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Oui, Madame; c'est moi qui....

Le COMMANDEUR, *à M. de la Poternière.*

Paix donc.

La COMTESSE.

Monsieur le Commandeur, Monsieur, m'a dit de quoi il s'agissoit; si vous voulez me donner votre mémoire, je l'enverrai à quelqu'un qui obtiendra sûrement ce que vous demandez.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Le voilà, Madame.

La COMTESSE, *prenant le mémoire.*

C'est bon.

Pendant cette Scène, le Commandeur n'est occupé que d'empêcher Monsieur de la Poternière de parler.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Pour vous éviter la peine de le lire, je vais, si vous me le permettez, avoir l'honneur de vous dire en deux mots....

La COMTESSE.

Je fais tout, Monsieur....

M. DE LA POTERNIÈRE.

Madame, j'aurai fait dans l'instant. Il y a trente ans que je sers; j'ai fait toute la guerre de Flandre; & tenez, pendant le siège de Namur, je me souviens que nous avons berné Monsieur votre père; je tenois un coin de la couverture; c'est moi-même qui l'ai été chercher; il ne me l'a jamais pardonné; ayant eu l'épaule démise en tombant, parce que je lâchai mon coin, sans le faire exprès pourtant....

Le COMMANDEUR,

Taisez-vous donc.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Oui, j'ai eu tort, j'en conviens; pour en revenir au siège de Namur, j'y fus blessé à cette main-ci d'un éclat de bombe; mais je ne parle pas de cela dans mon mémoire; mais une autre chose bien plus essentielle, que je n'y ai pas oublié, c'est que j'ai épousé une femme qui est fille d'un Major qui a été tué à Lipstat; c'est

une occasion de grace ; car il n'y a point de veuve à récompenser ; sa mere étoit morte plus d'un an avant. Je suis fâché qu'elle ne soit pas venue avec moi , Madame la Comtesse auroit été bien aise de la voir....

La COMTESSE.

Monfieur, je ne vois perfonne ordinairement.

M. DE LA POTERNIÈRE.

C'est une femme vraiment militaire ; fes enfans font élevés. . . . il faut que je vous conte cela ; cela ne fera pas long.

La COMTESSE.

Monfieur, je n'ai pas le tems ; & je vous prie..

M. DE LA POTERNIÈRE.

L'aîné , qui a déjà cinq ans ; non , fix ans ; oui , je difois bien , c'est cinq ans ; fait déjà mieux l'Exercice , que les Miliciens que nous avons à Bouchain. Si vous le voyiez ; c'est....

Le COMMANDEUR.

Morbleu , taifez-vous donc.

M. DE LA POTERNIÈRE.

C'est pour faire voir comme l'éducation militaire eft préférable à tout ; moi , par exemple , qui dormois fouvent à l'air chez mon pere , non pas comme Monfieur de Turenne fur un canon ; mais dans la baffe-cour fur une

botte de paille , ou sur un sac de grain ; hé bien , je n'ai jamais été malade. Il y a de l'habitude à tout ; parce que....

La COMTESSE , *au Commandeur.*

Monsieur , est-ce là ce que vous m'aviez dit ?

M. DE LA POTERNIÈRE.

Non , Madame , Monsieur le Commandeur ne peut pas vous avoir dit cela , parce que je ne lui en ai jamais parlé ; il n'aime pas que l'on cause....

Le COMMANDEUR.

Puisque vous le savez....

M. DE LA POTERNIÈRE.

Oh , je le fais très-bien ; mais comme il faut que Madame connoisse celui pour qui elle veut biens'intéresser ; je crois que je ne fais pas mal... & tenez , autrefois est-ce que je disois rien ? aussi par timidité , parce que l'on n'aime pas à se vanter , j'ai eu la croix de Saint-Louis , deux ans plus tard que je ne devois l'avoir ; Monsieur le Commandeur le fait bien.

Le COMMANDEUR.

C'est pour avoir trop parlé , au contraire.
Bas. Comme vous faites à présent.

M. DE LA POTERNIÈRE.

C'est que les mémoires , on ne les lit pas ; &

quand quelqu'un veut bien parler pour vous , il faut du moins qu'il sache ce qu'il a à dire. J'avois manqué ma Compagnie comme cela ; je croyois qu'elle m'alloit de droit ; j'attendois tranquillement ; c'est-à-dire , j'allois tous les jours ; parce qu'il faut bien.... j'ai dit ma Compagnie , je crois ; c'est ma Majorité , celle que j'ai à présent ; enfin....

Le COMMANDEUR.

En voilà assez.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Je ne dis plus rien. On l'avoit accordé à celui qui avoit enlevé un magasin en ayant de Göttingen ; & c'étoit moi ; hé bien , je me taisois ; si je n'avois pas parlé pourtant , je ne l'aurois pas eue ; voilà pourquoi j'ai l'honneur de vous le dire.

La COMTESSE.

C'est très-bien fait d'être modeste, Monsieur.

M. DE LA POTERNIÈRE.

C'est que dans les bureaux , tout le monde fait cela ; parce que j'ai eu une gratification de cent écus dans le temps.

Le COMMANDEUR.

Hé mais , taisez-vous donc.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Je ne veux dire qu'un mot.

La COMTESSE.

Monfieur , je ne me porte pas bien , &....

M. DE LA POTERNIÈRE.

Oui , Madame , je fais que vous avez des maux de tête ; j'ai paſſé par là ; c'eſt un mal cruel ; mais il y a un remède sûr , que j'ai éprouvé moi-même , après une contuſion que j'eus au ſiege de Maſtrick ; j'étois aſſis , comme qui diroit là ; il y avoit des pierriers qui nous fouailloient....

Le COMMANDEUR.

Madame n'a que faire de cela.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Madame ne fait peut-être pas ce que c'eſt que des pierriers ; je m'en vais lui expliquer..

La COMTESSE.

Je vous ſuis bien obligée ; mais mon mal redouble....

Le COMMANDEUR.

Allons nous-en.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Tout-à-l'heure. Madame verra dans mon mémoire , que c'eſt à Caſſel que j'eus la jambe emportée ; les pierriers me font ſouvenir de cela ; c'étoit pourtant un bon boulet de canon ; & parbleu je ſuis un grand nigaud ; je l'ai ee

boulet ; j'ai oublié de l'apporter ; je l'aurois fait voir à Madame ; mais je reviendrai pour avoir l'honneur de lui faire ma cour , & la première fois....

La COMTESSE.

Vous ne me trouverez pas , Monsieur ; parce que je vais....

M. DE LA POTERNIÈRE.

Si c'est à Versailles , je demande à Madame la Comtesse , la permission de l'y suivre.

La COMTESSE.

Non , Monsieur , ce n'est pas-là.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Oh ; mais par-tout où vous voudrez , Madame ; je serai charmé de vous faire ma cour ; parce que moi , il n'y a qu'à me commander , je vas & je viens avec ma jambe tout comme si....

Le COMMANDEUR.

Vous êtes insupportable.

La COMTESSE.

Je suis excédée , je n'en puis plus.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Si Madame faisoit bien , elle se coucheroit ; le lit repose & délasse ; & puis nous lui tien-

drions compagnie ; nous causerions avec elle ; cela distrairait la douleur ; pendant toutes mes blessures , je faisois venir le Conteur du Régiment , quand je ne pouvois pas dormir ; c'est une chose qui réussit très-bien ; parce que quand on est occupé d'un côté , il arrive que de l'autre on oublie....

Le COMMANDEUR.

Monsieur , finissez donc. *La Comtesse se leve.*

M. DE LA POTERNIERE.

Madame la Comtesse a-t-elle besoin de quelque chose ? je m'en vais sonner.

La COMTESSE.

Commandeur , vous savez ce que je vous ai dit ; c'est une affaire finie. *Elle s'en va.*

M. DE LA POTERNIERE.

Madame , je viendrai vous remercier.



SCÈNE V.

M. DE LA POTERNIÈRE , Le
COMMANDEUR.

M. DE LA POTERNIÈRE.

HÉ BIEN , vous voyez que j'ai bien fait de
parler moi-même.

Le COMMANDEUR.

Vous avez bien réussi.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Sûrement ; puisqu'elle vous a dit que c'étoit
une affaire finie.

Le COMMANDEUR.

Oui ; elle est si bien finie , qu'elle ne se mê-
lera de rien du tout de ce qui vous regarde.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Comment ! pourquoi cela ? Qu'est-ce que
j'ai donc fait ?

Le COMMANDEUR.

Vous avez parlé sans cesse , malgré ce que
vous m'aviez promis , & malgré tout ce que
j'ai pu dire & faire pour vous arrêter.

M. DE LA POTERNIÈRE.

A peine ai-je pû trouver le moment de dire un mot.

Le COMMANDEUR.

Enfin, vous lui avez paru un homme insupportable, un bavard éternel, un importun; tout ce qu'elle craignoit.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Mais voilà ce qu'on ne m'a jamais reproché, par exemple; car Monsieur l'Intendant, quand j'arrive à Valenciennes....

Le COMMANDEUR.

Laissez-moi donc achever. Elle ne vouloit pas vous voir, à cause de tout cela; j'ai cru vous faire plaisir de l'engager à vous recevoir; & elle ne l'a fait qu'à condition qu'elle ne s'emploiroit pas pour vous, si vous étiez un homme tourmentant.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Mais c'est inconcevable!

Le COMMANDEUR.

Voilà pourquoi, en s'en allant, elle m'a rappelé ce qu'elle m'avoit dit; & que c'étoit une affaire finie; voilà comme elle est faite votre affaire.

M DE LA POTERNIERE.

Mais ce n'est pas ma faute , si vous m'aviez dit....

Le COMMANDEUR.

Non , il vous est impossible de vous taire. Je vous souhaite bien le bon jour ; mais ne comptez plus sur moi. Adieu.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Un moment donc. *Il s'en va.* Je ne connois personne à Paris ; voilà un beau voyage que j'ai fait là ! Je ne comprends pas comment on fait ses affaires sans en parler. Ces gens - là n'ont pas l'air de vous entendre , si on ne leur répète pas cent fois.... Ils seront bien étonnés à Bouchain , quand ils sauront tout cela , eux à qui j'ai dit.... *Il s'en va en parlant.*

Fin du trentieme Proverbe.

LE CHIEN

DE

LA FOIRE.

TRENTE-UNIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

Mad. DE GRAN-COUR.

Mad. DE FERMANT.

Le CHEVALIER.

L'ABBÉ.

Le PRÉSIDENT.

Le MAITRE *du Chien. Redingotte bleue ;
mauvaise perruque.*

CADET , *Garçon de Spectacle. En espee de
gillet galonné avec des rubans rouges.*

Le CHIEN , *qu'il faut prendre grand & bête.*

*Tous bien mis
& suivant leur
état.*

*La Scène est à la Foire , dans la loge où l'on
fait voir le Chien sans-pareil.*



LE CHIEN DE LA FOIRE. PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE GRAND-COUR , Mad. DE
FERMANT , Le PRÉSIDENT ,
Le CHEVALIER , L'ABBÉ , Le
MAITRE , CADET.

Mad. DE GRAND-COUR , *paroiſſant à
la porte.*

PAR où faut-il aller ?

C A D E T.

C'est par ici , mes Princesses.

Mad. DE FERMANT.

Quoi ! il faut entrer là ?

Tom. II.

V

Le M A I T R E.

Oui , oui , pour voir le Chien sans-pareil ,
qui va vous donner toutes sortes de divertisse-
mens.

Mad. DE GRAND-COUR.

L'Abbé , ceci sent bien mauvais.

L' A B B É.

A faire mal au cœur. Avez-vous un flacon?

Mad. DE GRAND-COUR.

Vous savez bien que vous avez pris le mien ,
tantôt.

L' A B B É.

Ah , c'est vrai.

C A D E T.

Si vous voulez vous asseoir là , ma Princesse..

Le P R É S I D E N T.

On ne voit pas clair ici.

C A D E T.

On va allumer dans le moment , Monsei-
gneur.

Mad. DE GRAND-COUR.

L'Abbé , mettez-vous donc auprès de moi.

Mad. DE F E R M A N T.

Madame êtes-vous bien?

Mad. DE GRAND-COUR.

Comme cela.

Mad. DE FERMANT.

Chevalier ; où allez-vous ?

Le CHEVALIER.

C'est que je veux demander... Est-ce un Chien de chasse que votre Chien qui fait des tours ?

Le MAITRE.

Non, mon Général ; c'est un Chien, comme qui diroit un Chien que j'ai élevé à faire ces tours-là en m'amusant comme cela, quand je n'avois rien à faire.

Mad. DE FERMANT.

Je crois que cela sera pitoyable, Président ; qu'en pensez-vous ?

Le PRÉSIDENT.

Nous verrons ; Monsieur, commencerez-vous bientôt ?

Le MAITRE.

Oui, Monseigneur. Allons, Cadet, allume le lustre.

CADET.

Je le tiens.

Le MAITRE.

Fais donc venir Violon.

C A D E T.

Il est allé boire un coup ; il va revenir.

L' A B B É.

Ah , faites-nous grace de la musique.

Le M A I T R E.

Comme il plaira à Votre Grandeur.

Mad. DE GRAND-COUR.

L'Abbé , on ne vous traite pas mal.

C A D E T.

Si son Eminence vouloit bien ranger ses pieds.

Mad. DE FER M A N T.

Son Eminence ! L'Abbé, vous voilà Cardinal.

L' A B B É.

Ces gens-là vont grand train. Qu'est-ce que tu veux faire ?

C A D E T.

C'est pour étendre le tapis , pour ranger tout ce qu'il faut.

Mad. DE GRAND-COUR.

Président , dites-moi un peu ; qui est-ce qui donnoit la main à Madame Durteil , à la porte des Danseurs de corse ?

Le P R É S I D E N T.

C'est le Baron de Morberg.

Mad. DE GRAND-COUR.

Quoi, est-ce qu'elle l'a toujours?

Le PRÉSIDENT.

Oui; on dit qu'ils font raccommodés; c'est un homme vigoureux!

Mad. DE GRAND-COUR.

Fi donc; ne dites donc pas de ces choses-là.

Le CHEVALIER.

A la Foire, vous verrez qu'il faut être bien scrupuleux.

Mad. DE GRAND-COUR.

A la Foire, comme ailleurs. Monsieur, quand commencerez-vous?

Le MAITRE.

Dans le moment, Madame; vous n'attendrez pas long-temps à présent.

Le CHEVALIER.

Il ne faut pas tant de cérémonie,

Le MAITRE.

Non, mon Général; mais c'est que le Chien mange, parce qu'il a travaillé beaucoup aujourd'hui.

Le PRÉSIDENT.

Je crois que pour ce qu'il a à manger, cela doit être bientôt fait.

Le M A I T R E.

Monseigneur, il faut qu'il soit bien nourri,
sans quoi il ne travailleroit pas. Cadet?

CADET, *derriere une tapisserie.*

J'y suis.

Le M A I T R E.

Le Chien a-t-il mangé?

C A D E T.

Oui, voilà qu'il a fini.

Le M A I T R E.

Hé bien, amene-le donc.

C A D E T.

Il boit.

Le M A I T R E.

Allons, dépêche-toi.

CADET, *amenant le Chien.*

Briscombille, allons, allons, mon ami.

L' A B B É.

Ah, le voilà.

Mad. DE GRAND-COUR.

Il n'est pas trop beau.

Mad. DE FERMANT.

Il a l'air bien triste, la pauvre bête.

Le M A I T R E.

Messieurs, Mesdames; vous allez voir tout

ce que fait faire cet animal-là. Je vais avoir l'honneur de ranger à terre un jeu de cartes qui ne sont aucunement préparées de quelque manière que ce soit. Mets donc Briscombille dans le milieu du tapis.

C A D E T.

Briscombille, allons reste-là. *Il va se coucher.* Hé, allons donc.

Le M A I T R E.

Laisse-le tranquille. Vous allez voir, Messieurs, Mesdames, qu'il n'y a pas un animal pareil à celui-là. *Il range les cartes en rond à terre autour du Chien.* A présent s'il y a quelqu'une de ces Dames ou de ces Messieurs, qui veulent bien avoir la bonté de penser une carte, cet animal l'apportera sur le moment. Madame veut-elle bien penser une carte ?

Mad. DE GRAND-COUR.

J'en ai pensé une.

Le M A I T R E.

Et Madame ?

Mad. DE FERMANT,

Et moi aussi.

Le M A I T R E.

Ces Messieurs veulent-ils ?

Le CHEVALIER.

Non, non, une ; c'est comme cent.

Le MAITRE.

Allons, à présent, Briscambille, songe bien à ce que tu vas faire. Apporte-moi la carte que Madame a pensé. *Le Chien apporte une carte.* Madame, n'est-ce pas cette carte-là ?

Mad. DE GRAND-COUR.

Non ; c'est la Dame de Treffé.

Le MAITRE.

Il n'a pourtant jamais manqué. Allons, Briscambille, prends garde à toi. Apporte-moi la carte que l'autre Dame a pensé. *Le Chien tourne ou ne tourne pas, & apporte une carte.* Madame, voilà votre carte.

Mad. DE FERMANT.

Non, Monsieur ; c'est l'As de Pique.

Le MAITRE.

Je suis fort étonné pourtant ; car jamais il n'a manqué. Je vais le faire recommencer.

Le PRÉSIDENT.

Faites-lui plutôt faire autre chose.

Le MAITRE.

Comme Monseigneur il voudra. Tiens, Cadet, ôte toutes les cartes.

Mad. DE GRAND-COUR.

Qu'est-ce qu'il va faire à présent.

Le M A I T R E.

Présentement, vous allez voir les nombres; il n'a jamais manqué celui-là.

Le C H E V A L I E R.

Qu'est-ce que c'est que les nombres?

Le M A I T R E.

Les nombres, mon Général, c'est de deviner combien il y a de personnes dans la chambre; par exemple; c'est un tour de raisonnement qui est fort joli pour un animal. Je vais ranger les nombres autour de lui. *Il les range.* Les voilà. Voyez à présent, Messieurs & Dames, ce que vous voulez lui demander?

Mad. DE GRAND-COUR.

Hé bien, ce que nous sommes de personnes ici?

Le M A I T R E.

Oui, ma Princesse. Allons, Briscambille, prends bien garde à toi. Si tu veux avoir à souper, il faut que tu me dise combien, il y a de personnes ici. Allons, marche, apporte. *Le Chien apporte un trois.*

Mad. DE GRAND-COUR.

Un trois! & nous sommes sept.

C A D E T.

Non, non, Madame ; il va faire dans l'infant.

Le M A I T R E.

Je te demande , Briscambille , combien nous sommes de monde dans cette chambre ?
Le Chien apporte un Cinq.

Le P R É S I D E N T.

Vous voyez bien qu'il ne fait ce qu'il fait.

Le M A I T R E.

Il est vrai ; je ne comprends pas moi-même...

Le C H E V A L I E R.

C'est une bête fort habile !

L' A B B É.

Plus que vous ne pensez : voyez les deux cartes , cinq & trois font huit ; il se compte aussi.

Le M A I T R E.

Oui , oui , justement ; Son Eminence il a raison ; c'est qu'il fait quelquefois en deux fois.

Le P R É S I D E N T.

Je crois que l'Abbé est de moitié avec le Chien.

Le C H E V A L I E R.

Oui , oui , je le crois aussi.

Mad. DE GRAND-COUR , *qui causoit avec Madame de Fermant.*

Hé bien , a-t-deviné ?

Le PRÉSIDENT.

Non , vraiment ; & je vous réponds qu'il ne devinera rien.

Le MAITRE.

Je demande pardon à Monseigneur.

Mad. DE FERMAN T.

Hé bien , allons - nous - en , voulez-vous , Madame ?

Mad. DE GRAND-COUR.

Je ne demande pas mieux. *Se levant.*

Le MAITRE.

Ah , mes Princesses , cetour-ci encore , qu'il fait fort bien.

Mad. DE FERMAN T.

Oui , comme les autres.

L' A B B É.

Il faut le voir , Mesdames ; asseyez-vous donc.

Mad. DE GRAND-COUR.

L'Abbé y prend goût.

Mad. DE FERMAN T.

C'est ennuyeux à mourir !

L' A B B É.

Cela serabientôt fait, n'est-ce pas, Monsieur?

Le M A I T R E.

Oui, mon Révérend Pere.

Mad. DE GRAND-COUR.

Ah, l'Abbé, mon Révérend Pere! je l'aime tout-à-fait! *Elle rit.*

L' A B B É.

Allons, Mesdames, ne faites donc pas de bruit.

Mad. DE GRAND-COUR.

Oui, oui, mon Révérend Pere. *Elle rit.*

Le C H E V A L I E R.

Qu'est-ce qu'il va faire, votre Chien, Monsieur le Maître?

Le M A I T R E.

C'est pour les couleurs à présent. *Illes range.* Vous allez voir présentement, qu'il va deviner la couleur qu'on voudra; par où voulez-vous qu'il commence?

Le P R É S I D E N T.

Ah, par où vous voudrez vous-même.

Le M A I T R E,

Allons, je vais dire la robe de la Princesse. Briscombille, regarde bien. *Le chien ne regarde pas.* Il faut deviner cette couleur. Bris-

cambille ; allons , apporte donc. *Le Chien apporte du noir.*

Mad. DE FERMANT.

Fort bien , fort bien ; il prend du couleur de rose pour du noir.

Le MAITRE , *menaçant le Chien.*

Ah , le vilain. Allons , recommence.

Mad. DE GRAND-COUR , *s'en allant.*

Non , en voilà assez.

Le PRÉSIDENT , *ironiquement.*

Il est fort habile , votre chien.

Le M A I T R E .

Monseigneur , une autre fois , il fera encore mieux.

Mad. DE GRAND-COUR.

Ah , l'Abbé , mon manteau , je vous prie.

L' A B B É .

Où l'avez-vous laissé ?

Mad. DE GRAND-COUR.

Quelque part là sur la chaise où j'étois assise.

L' A B B É .

Oui , le voilà.

Mad. DE GRAND-COUR.

En vous remerciant , l'Abbé.

Le M A I T R E.

Mes Princesses , vous nous ferez l'honneur de revenir nous voir.

Le P R É S I D E N T.

Sûrement , ces Dames n'y manqueront pas.

Le M A I T R E.

Nous vous prions de nous envoyer vos amis , vos connoissances.

Le P R É S I D E N T.

Oui , c'est un bon tour à leur faire.

Le M A I T R E.

Je suis bien aise que Monseigneur il soit content. *Ils sortent tous.*

Fin du trente-unieme Proverbe.

LE VEUF.

TRENTE-DEUXIEME PROVERBE.



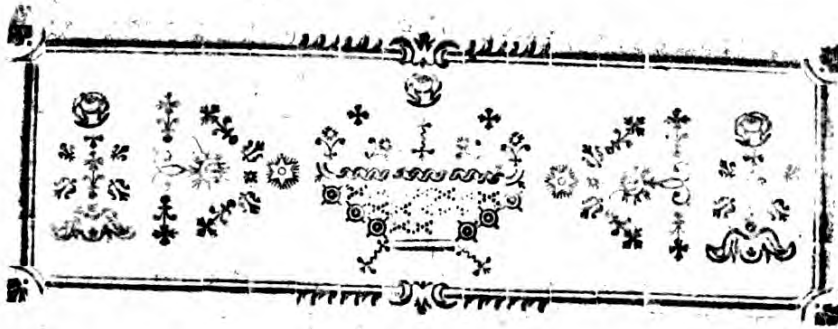
PERSONNAGES.

M. D'ORBEL. *Habit de velours bleu , brodé.*

M. D'ERVIERE. *Habit rouge , galonné d'or.*

M. DE GRAND-PRÉ , *veuf. En grand deuil , avec des pleureuses.*

La Scène est chez Monsieur d'Erviere.



LE VEUF.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. D'ERVIERE, M. D'ORBEL.

M. D'ERVIERE *entre tristement, un billet à la main. Il s'assied & soupire.*

AH!

M. D'ORBEL.

Pourquoi donc ne m'as-tu pas attendu ? Je t'aurois ramené.

M. D'ERVIERE.

Je croyois que tu restois encore, ou que tu irois au Bal de l'Opéra, avec ces Dames.

M. D'ORBEL.

Qu'est-ce que c'est donc que cette tristesse-là ? T'est-il arrivé quelque malheur ?

M. D'ERVIERE.

Non, pas à moi; mais c'est à ce pauvre Grand-Pré.

M. D'ORBEL.

Comment ?

M. D'ERVIERE.

Tu fais bien qu'il a perdu sa femme ?

M. D'ORBEL.

Oui.

M. D'ERVIERE.

Il est inconsolable.

M. D'ORBEL.

Inconsolable, qui, Grand-Pré ?

M. D'ERVIERE.

Oui, Grand-Pré.

M. D'ORBEL.

Tu te moques de moi; nous avons dîné ensemble; & nous avons ri comme des foux.

M. D'ERVIERE.

Oui, ri ! Il est comme cela devant le monde; mais dans le particulier....

M. D'ORBEL.

Dans le particulier, il fera de même.

M. D'ERVIERE.

Vous autres agréables, vous ne croyez pas qu'on puisse regretter une femme sincèrement ?

M. D'ORBEL.

Si ; quand on en étoit aimé , il est douloureux de la perdre ; mais on ne pleure pas toujours ; & il y a plus de quinze jours que Madame de Grand-Pré est morte.

M. D'ERVIERE.

C'est donc bien long , quinze jours ?

M. D'ORBEL.

Oui , pour de la douleur.

M. D'ERVIERE.

Hé bien , ce pauvre Grand-Pré pleurera long-temps , lui.

M. D'ORBEL.

Tu la pleureras peut-être plus long-temps , toi.

M. D'ERVIERE.

Moi , je l'aimois beaucoup.

M. D'ORBEL, *en souriant.*

Je le fais bien ; voilà pourquoi tu as la complaisance de la pleurer avec lui ; mais il faut que tout cela finisse.

M. D'ERVIERE.

Tu ne crois donc pas qu'il la regrette sincèrement ?

M. D'ORBEL.

Je ne fais pas ce que je crois là-dessus.

M. D'ERVIERE.

Tiens, lis le billet qu'il m'écrit.

M. D'ORBEL, *lisant*.

Ah, il va venir ici?

M. D'ERVIERE.

Oui, je l'attends.

M. D'ORBEL.

Hé bien, veux-tu parier que je le fais rire?

M. D'ERVIERE.

Je ne crois pas celui-là.

M. D'ORBEL.

Tu le verras, je veux t'en donner le plaisir.

M. D'ERVIERE.

Paix donc, j'entends quelqu'un.

N. D'ORBEL.

C'est peut-être lui. Justement; tu vas voir.



S C E N E I I.

M. D'ERVIERE, M. D'ORBEL,
M. DE GRAND-PRÉ, *en habit noir &
en pleureuses, avec un mouchoir.*

M. DE GRAND-PRÉ, *s'arrête en entrant
& tient son mouchoir sur ses yeux.*

AH, mon ami!

M. D'ORBEL.

Mon cher Grand-Pré, votre douleur est
juste; & je viens aussi pleurer avec vous.

M. DE GRAND-PRÉ, *se jettant dans un
fauteuil.*

Mes amis, j'ai tout perdu!

M. D'ORBEL.

Il est vrai qu'il n'y a pas une autre femme
comme celle-là.

M. DE GRAND-PRÉ.

D'Erviere le fait bien; il la connoissoit com-
me moi; il passoit sa vie avec elle; mon ami,
nous ne la verrons plus! *Il pleure.*

M. D'ERVIERE.

Que de graces, que d'esprit, que de gaieté!

M. D'ORBEL.

Et elle étoit vraie sa gaieté ; elle rioit de l'ame ; ce n'étoit pas une grimace ; ce n'étoit pas que le rire lui sieyoit bien.

M. DE GRAND-PRÉ.

Oh , elle n'y pensoit seulement pas.

M. D'ORBEL.

Je me souviendrai toute ma vie de l'histoire de cet Abbé.

M. DE GRAND-PRÉ.

A Vincennes ?

M. D'ORBEL , *riant.*

Oui.

M. DE GRAND-PRÉ.

D'Erviere y étoit ; il doit s'en souvenir.

M. D'ERVIERE.

Si je m'en souviens ! je ne l'oublierai jamais.

M. D'ORBEL , *riant.*

Quand je pense encore , comme l'Abbé donna dans le panneau. Ah , ah , ah , comme il croyoit.... Ah , ah , ah , je n'ai rien vû de si plaifant , ah , ah , ah !

M. DE GRAND-PRÉ.

Comme elle l'avoit amené par degrés à croire que...

M. D'ORBEL.

A croire, ah, ah, ah, ah, ah.

M. D'ERVIERE.

Oui, à croire; c'est vrai cela, ah, ah, ah.

ENSEMBLE, riant tous trois à l'excès.

Ah, ah, ah, ah, &c.

M. D'ORBEL.

Ah, je n'en puis plus!

M. DE GRAND-PRÉ, *finissant de rire.*

Ah, ah, ah.

M. D'ORBEL.

Mon ami, tu as fait là une perte irréparable.

M. DE GRAND-PRÉ, *pleurant.*

Ah, je le fais bien! *retombant dans son fauteuil.*

M. D'ORBEL.

Tu ne dois jamais t'en consoler.

M. DE GRAND-PRÉ.

Moi, moi, m'en consoler! Je me regarderois comme un lâche, si j'en avois la pensée; d'Erviere le fait bien; oui, mon cher d'Erviere, je veux que nous la pleurions toujours ensemble; il n'y a plus d'autre douceur pour moi. Me le promets-tu? *Il pleure.*

M. D'ERVIERE.

Ah, si je te le promets! assurément.

M. DE GRAND-PRÉ.

Je ne te quitterai plus.

M. D'ERVIERE.

Ah ! tant que tu voudras !

M. D'ORBEL.

Tout ce que je me rappelle d'elle , augmente mes regrets. Que de talens !

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah , qu'en pourroit avoir davantage ! *Pleurant.*

M. D'ERVIERE.

Comme elle peignoit !

M. DE GRAND-PRÉ.

Comme elle jouoit la Comédie !

M. D'ORBEL.

Comme elle chantoit dans les Opéra-Comiques !

M. DE GRAND-PRÉ.

Le François , l'Italien !

M. D'ERVIERE.

Les Duo , les Duo !

M. DE GRAND-PRÉ.

Tout , tout ce qu'elle vouloit.

M. D'ORBEL.

Dans Ninette à la Cour , cet air que j'aime tant !

M. DE GRAND-PRÉ.

Lequel ?

M. D'ORBEL.

Hé, mon dieu ! tu fais bien ce que je veux dire, toi, d'Erviere ?

M. D'ERVIERE.

Lequel donc ?

M. D'ORBEL.

Et celui qu'il chantoit aussi, Grand-Pré ; où il la contrefaisoit si bien, que nous croyions que c'étoit elle.

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah ! viens, espoir enchanteur ?

M. D'ORBEL.

Oui, c'est cela.

M. D'ERVIERE.

Je m'en souviens.

M. D'ORBEL.

Comment donc est cet air-là. Ah, je crois que le voici. *Il chante faux.*

Viens, espoir enchanteur,
Viens consoler mon cœur.

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah, mon Dieu ! qu'elle ne chantoit pas

comme cela ; je m'en vais vous dire ; cet air-là m'a toujours tourné la tête , chanté par elle ; voilà pourquoi je l'ai appris. *Il chante en femme.*

Viens , espoir enchanteur ,
Viens consoler mon cœur ,
D'un fort plein de douceur ,
Peins moi l'image.

M. D' O R B E L.

Il y avoit une tenue , il y avoit une tenue.

M. D E G R A N D - P R É.

La voici.

Viens....

M. D' O R B E L.

C'est cela même.

M. D E G R A N D - P R É.

Viens consoler mon cœur ,
Viens consoler mon cœur ;
Promets-moi le bonheur
D'enchaîner mon vainqueur ,
De fixer son ardeur
Trop volage.

M. D' O R B E L.

Le volage est plus long que cela.

M. DE GRAND-PRÉ.

Attends donc.

Trop vola ge ,

Trop volage ,

Viens

Viens me tracer l'image

Du plus fidèle hommage....

M. D' E R V I E R E.

C'est comme si on l'entendoit.

M. DE GRAND-PRÉ.

Promets-moi l'avantage ,

Promets-moi l'avantage ,

De fixer un vola ge.

M. D' O R B E L.

Plus long encore.

M. DE GRAND-PRÉ , *faisant signe de la
main de se taire.*

De fixer un vola ge.

M. D' O R B E L.

Fort bien , fort bien !

M. DE GRAND-PRÉ.

Et puis :

Esprit flateur ,

Viens consoler mon cœur.

Esprit flateur ,

Viens consoler mon cœur.

M. D'ORBEL.

Bravo, bravo !

M. DE GRAND-PRÉ.

Paix donc.

Viens consoler.... mon cœur.

M. D'ORBEL.

Il n'y a rien, rien au monde, qui puisse tenir lieu d'une femme comme celle-là

M. DE GRAND-PRÉ, *retombant dans le fauteuil.*

Non, non, mes amis, il n'y a rien, rien, ah !

M. D'ORBEL.

Allons, allons, mon cher Grand-Pré, il faut se faire une raison.

M. DE GRAND-PRÉ.

Hé, je serois trop heureux de l'avoir perdu la raison ?

M. D'ORBEL.

Mais si elle en avoit aimé un autre que toi ; ne serois-tu pas encore plus à plaindre ?

M. DE GRAND-PRÉ.

Un autre que moi ! Un autre ! Ah, d'Erviere le fait bien, si elle en a aimé un autre ; il est là pour le dire. Hélas, la pauvre femme !

M. D'ERVIERE.

Allons, allons, ne parlons pas de cela.

M. D'ORBEL.

Mais pourquoi? Tout ce qui occupe la douleur, la console.

M. DE GRAND-PRÉ.

La console! Est-ce moi que l'on croit qui peut se consoler?

M. D'ERVIERE.

Non, mon ami, non, non; nous ne le croyons pas.

M. DE GRAND-PRÉ.

Et pourquoi donc le dire?

M. D'ORBEL.

Je disois qu'en la rappelant, ainsi que ses talens, c'est occuper la douleur....

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah, avec ses talens, il y en aura pour longtemps.

M. D'ORBEL.

Un de ses talens supérieurs, c'étoit celui de contrefaire tout le monde.

M. DE GRAND-PRÉ.

Comme si on le voyoit, tout le monde.

M. D'ORBEL.

Il n'y avoit personne dont elle n'imitât la danse, par exemple.

M. DE GRAND-PRÉ.

Personne , non personne.

M. D'ORBEL.

Dans les Allemandes , sur-tout , Madame de Mirecourt. D'Erviere , donne - moi la main. *Ils dansent.*

M. DE GRAND-PRÉ.

Non , non , ce n'est pas comme cela.

M. D'ORBEL.

Je te dis que si , la tête panchée , la ceinture en avant.

M. DE GRAND-PRÉ.

Non , te dis - je , ôtes - toi. Viens , d'Erviere ; d'Orbel , je vas te montrer. *Ils dansent & chantent.*

M. D'ORBEL.

Cui , c'est vrai ; c'est comme cela ; mais quana que dansoit avec toi , Grand-Pré ?

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah , tu vas voir. *Il chante & il danse très-vivement avec M. d'Erviere.*

M. D'ORBEL.

Ah , mon ami , tu as raison ; tu dois pleurer cette femme-là toute la vie.

M. DE GRAND-PRÉ, *se rejettant dans le fauteuil & pleurant.*

Je n'ai pas d'autre projet mes amis ; je puis bien vous en assurer ; ce que j'ai perdu ne se retrouve pas une seconde fois ; ah !

M. D'ORBEL.

C'étoit par amour que tu l'avois épousée ; je crois.

M. DE GRAND-PRÉ.

Oui, par amour ; mais c'est la première fois qu'on avoit vu l'amour & la raison d'accord à ce point là.

M. D'ORBEL.

C'est au spectacle que tu en devins amoureux, je crois ?

M. DE GRAND-PRÉ.

A l'Opéra.

M. D'ORBEL.

A l'Opéra ?

M. DE GRAND-PRÉ.

Hélas, oui.

M. D'ORBEL.

C'est une chose cruelle, que le grand deuil empêche d'aller au spectacle.

M. DE GRAND-PRÉ.

Pourquoicela ? Il ne peut plus m'intéresser.

M. D'ORBEL.

Sans doute; mais revoir des lieux chéris,
par ce qu'on a autant aimé.

M. DE GRAND-PRÉ.

Il est vrai que c'est une douceur de moins;
mais le spectacle ne me fera plus rien.

M. D'ORBEL.

Je le crois bien. Cependant, pensant com-
me toi, j'aimerois à revoir sa petite loge, à
m'asseoir à la place qu'elle occupoit.

M. DE GRAND-PRÉ.

Sûrement, ce seroit une sorte de consola-
tion; mais cela n'est pas possible!

M. D'ORBEL.

Je ne fais pas.

M. DE GRAND-PRÉ.

Que diroit-on de moi?

M. D'ERVIERE.

Quelle idée! En vérité, d'Orbel, pourquoi
lui donner de nouveaux regrets?

M. D'ORBEL.

Au contraire, & il me vient une idée....

M. D'ERVIERE.

Comment?

M.

M. D'ORBEL.

Oui, il faut absolument l'exécuter tout-à-l'heure.

M. D'ERVIERE.

Qu'est-ce que c'est ?

M. D'ORBEL.

Allons, Grand-Pré, viens avec nous.

M. DE GRAND-PRÉ.

Où cela ?

M. D'ORBEL.

Au Bal de l'Opéra ; personne n'en saura rien ; je vais te donner un Domino ; nous nous masquerons tous les trois ; & nous n'em-menerons pas nos gens.

M. DE GRAND-PRÉ.

Mais....

M. D'ORBEL.

Point de résistance. *Le faisant lever.* Le motif est louable.

M. DE GRAND-PRÉ.

En vérité....

M. D'ORBEL.

Il n'y a pas à délibérer.

M. DE GRAND-PRÉ.

Vous êtes mes amis....

M. D'ORBEL.

Sans doute , partons.

M. DE GRAND-PRÉ.

Allons , puisque vous le voulez ; mais vous me répondez du plus grand secret ?

M. D'ORBEL.

Oui , oui.

Monseigneur d'Orbel & Monseigneur d'Erviere l'emmenent en le faisant marcher devant eux , & en riant derriere lui.

Fin du trente-deuxieme Proverbe.

LE DISTRAIT.

TRENTE-TROISIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

La COMTESSE DE BELLEROUCHE.

Bien mise.

Le MARQUIS DE MARIÈRE. *Habit brodé, perruque à la Brigadiere, canne & épée.*

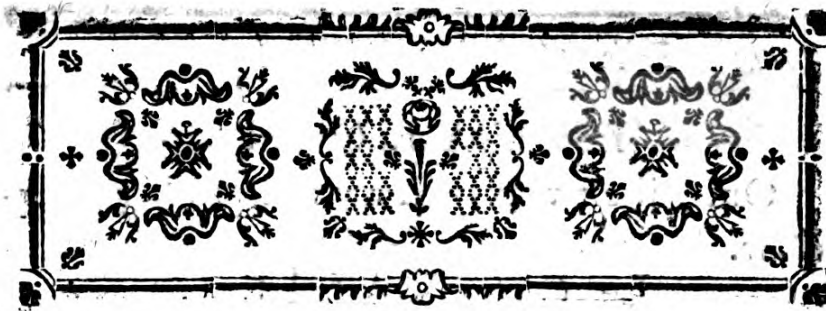
Le CHEVALIER DE SAINT-LÉGER.

Bien mis.

VICTOIRE, *Femme-de-Chambre de la Comtesse.*

Le BLOND, *Valet-de-Chambre de la Comtesse.*

La Scène est chez la Comtesse.



LE

DISTRAIT.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le MARQUIS , Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER , *entre en suivant le
Marquis , qui se promene.*

MAIS , Marquis , dites-moi donc pourquoi
vous dites que vous voulez vous promener aux
Tuileries , & que vous me faites entrer ici ?

Le MARQUIS.

Est-ce que la promenade ne vous semble
pas belle ?

Le CHEVALIER.

Comment , la promenade ?

Y iij

Le MARQUIS.

Oui, il est vrai qu'il n'y fait pas beaucoup d'air.

Le CHEVALIER.

Pourquoi de l'air, ici? Toutes les fenêtres sont fermées.

Le MARQUIS.

Qu'est-ce que vous parlez de fenêtres, dans un Jardin?

Le CHEVALIER.

Nous sommes dans un Jardin?

Le MARQUIS.

Mais... c'est que je croyois... bon! *Il regarde autour de lui.* Vous me distrayez aussi.

Le CHEVALIER.

Vous n'en avez pas besoin, je vous assure; mais pourvû que vous m'écoutez, soit ici, soit ailleurs; c'est égal.

Le MARQUIS.

Si vous avez à me parler, il faut le dire.

Le CHEVALIER.

Je vous l'ai déjà dit; vous m'avez répondu; hé bien, allons aux Tuileries, nous causerons plus tranquillement.

Le MARQUIS.

C'est vrai; c'est que j'ai changé d'idée en

chemin. Mais voyons à présent, je ne perds pas de vue mon projet.

Le CHEVALIER.

Si vous avez un projet différent du mien, & qu'il soit meilleur, j'en profiterai avec grand plaisir; ce sera même une marque d'amitié de votre part, à laquelle je serai on ne peut pas plus sensible: voyons, je vous écoute.

Le MARQUIS.

Si vous le savez, il est inutile de vous le redire; mais je ne vois pas de meilleur parti à prendre dans ce cas-là, que le mariage.

Le CHEVALIER.

Comment, le mariage! au lieu d'une Compagnie de Cavalerie?

Le MARQUIS.

Je ne veux pas de Compagnie de Cavalerie.

Le CHEVALIER.

Pourquoi donc?

Le MARQUIS.

Mais songez que je suis Officier-Général.

Le CHEVALIER.

Ce n'est pas pour vous; comment voulez-vous que j'imagine....

Le MARQUIS.

Je le croyois.

Le CHEVALIER.

C'est pour moi.

Le MARQUIS.

Ah, vous voulez avoir une Compagnie de Cavalerie?

Le CHEVALIER.

Oui ; j'ai déjà eu l'honneur de vous en parler plusieurs fois.

Le MARQUIS.

Oui, oui, je me le rappelle.

Le CHEVALIER.

Si vous voulez me faire avoir la promesse de la première qui viendra à vaquer, mon argent est tout prêt ; mais il faut en parler sans perdre de temps.

Le MARQUIS.

Je ne suis venu ici que pour cela.

Le CHEVALIER.

Réellement ?

Le MARQUIS.

Oui, & si la Comtesse y consent, ce sera une affaire bientôt finie.

Le CHEVALIER.

Est-ce qu'elle connoît quelque Capitaine qui veuille quitter.

Le MARQUIS.

Quoi quitter ?

Le CHEVALIER.

Le service.

Le MARQUIS.

Ah ! c'est que vous me parlez toujours de votre Compagnie.

Le CHEVALIER.

Hé, oui, vraiment.

Le MARQUIS.

C'est que je confondois.

Le CHEVALIER.

Vous me promettez donc de suivre cette affaire ?

Le MARQUIS.

Je vous en réponds.

Le CHEVALIER.

Il faut solliciter vivement.

Le MARQUIS.

Ne vous mettez pas en peine. Je fais comme il faut s'y prendre vis-à-vis de ces Messieurs. Je me ferai écrire par-tout ; il faut seulement que je sache le nom de votre Rapporteur, & j'irai moi-même. . . .

Le CHEVALIER.

Mais je n'ai point de Rapporteur ; que voulez-vous donc dire ?

Le MARQUIS.

Si vous n'avez pas encore de Rapporteur , il n'est pas temps de solliciter vos Juges.

Le CHEVALIER.

Mes Juges ! à propos de quoi ?

Le MARQUIS.

Pour votre Procès.

Le CHEVALIER.

Mais je n'ai point de Procès.

Le MARQUIS.

Comment , ne m'avez-vous pas dit que vous voudriez que votre Procès fût jugé avant votre départ pour la campagne ?

Le CHEVALIER.

Hénon , je vous ai toujours parlé d'une Compagnie de Cavalerie que je veux avoir.

Le MARQUIS.

Ah , oui , c'est vrai ; campagne , Compagnie ; c'est apparemment parce que ces deux mots se ressemblent , que j'ai brouillé tout cela.

Le CHEVALIER.

Oui ; car je ne vous ai point parlé de Procès.

Le MARQUIS.

Vous avez raison ; c'est la Comtesse qui en a un, & que je me suis chargé de suivre. C'est une femme charmante !

Le CHEVALIER.

Je la connois.

Le MARQUIS.

Hé bien, que dites-vous de cette affaire-là ? Ne fais-je pas bien ?

Le CHEVALIER.

Quelle affaire ?

Le MARQUIS.

Est-ce que je ne vous ai pas dit que je l'épousois ?

Le CHEVALIER.

Non, vraiment.

Le MARQUIS.

Cela me donne beaucoup d'affaires, comme vous voyez.

Le CHEVALIER.

Et quand sera-ce ?

Le MARQUIS.

Mais je ne fais pas encore ; car voilà plusieurs fois que je viens ici pour lui en parler,

& je ne fais comment cela se fait , je l'oublie toujours ; mais cette fois-ci , j'ai mis un papier dans ma boëte pour m'en souvenir,

Le CHEVALIER.

Cela fait un mariage bien avancé.

Le MARQUIS.

Je ne fais pas si elle y consentira ; car il est difficile de la fixer long-temps sur le même objet. Quand vous lui parlez , elle semble vous écouter ; & elle est à cent lieues de-là.

Le CHEVALIER.

Elle est peut-être distraite ?

Le MARQUIS.

Oui , elle est distraite ; c'est insupportable cela.

Le CHEVALIER.

Oh , je vous en répons !

Le MARQUIS.

Elle est comme le Vicomte de Montfort , qui a marié sa fille le mois passé ; hé bien , je n'aime pas ce mariage-là ; je les ai vu à l'Opéra ; c'est le plus pauvre Opéra , il finit de bonne heure , on ne peut pas se promener ; mais pour cela , il n'y a que la campagne. Vous voyez bien que je ne me trompe pas de mot cette fois-ci , & que je n'ai pas dit Compagnie pour campagne.

Le CHEVALIER.

Non, non; mais j'attendrai que votre mariage soit fait, pour penser à mon affaire.

Le MARQUIS.

Oui, vous ferez bien; parce que ce mariage, le Procès de la Comtesse, tout cela m'occupe beaucoup; on a mille lettres à répondre; elle veut que je lise un Roman nouveau; tout cela ne peut pas s'accorder ensemble; vous en conviendrez bien.

Le CHEVALIER.

Sûrement. Je vous laisse.

Le MARQUIS.

Pourquoi? nous irions à l'Opéra ensemble.

Le CHEVALIER.

Mais, vous oubliez votre mariage.

Le MARQUIS.

Oui, c'est vrai; cette diable d'affaire-là me tourne la tête; je n'y pense jamais. Je ne vous reconduis pas.

Le CHEVALIER, *s'en allant.*

Hé, non, non. Vous vous moquez de moi.



SCENE II.

Le MARQUIS, Le BLOND.

Le MARQUIS.

HOLA, ho, quelqu'un.

Le BLOND.

Qu'est-ce que veut Monsieur le Marquis ?

Le MARQUIS.

Allons, donne-moi ma robe de chambre & mes pantoufles ; je veux me lever.

Le BLOND.

Vous badinez, Monsieur le Marquis.

Le MARQUIS.

Ah!... oui, oui.

Le BLOND.

On a dit à Madame la Comtesse, que vous étiez ici ; & elle va venir.

Le MARQUIS.

Pourquoi cela ? Je m'en vais faire mettre mes chevaux, & j'irai chez elle.

Le BLOND.

Mais, Monsieur, vous y êtes chez elle.

Le MARQUIS.

Tu as raison ; c'est que je pensois....

Le BLOND.

Monsieur, voilà Madame.

SCENE III.

**La COMTESSE, Le MARQUIS,
VICTOIRE, Le BLOND.**

La COMTESSE.

LE Blond, dites à Victoire de venir.

Le BLOND.

La voilà, Madame.

La COMTESSE.

C'est bon. Monsieur le Marquis, je suis enchantée de vous voir ; vous avez été hier de la distraction la plus divertissante du monde ; je vous aime à la folie comme cela.

Le MARQUIS.

Ce n'est pas là le moyen de m'en corriger, Madame. Au contraire ; cependant, comme on dit souvent, les contraires se rapprochent quelquefois.

La COMTESSE.

Mademoiselle, je veux absolument avoir ma robe.

VICTOIRE.

Oui, Madame.

La COMTESSE.

Donnez-moi du rouge. *Elle s'assied à sa toilette.* Asseyez-vous donc, Marquis.

Le MARQUIS.

Mais vous ne m'écoutez pas, Madame.

La COMTESSE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Ne parlez-vous pas des contraires ?

Le MARQUIS.

Des contraires ?

La COMTESSE.

Oui, vous avez dit quelque choses des contraires.

Le MARQUIS.

Des contraires ? N'est-ce pas des contrats, plutôt ?

La COMTESSE.

Cela peut bien être.

Le MARQUIS.

Vraiment, c'est que cela est vrai ; je ne l'oublierai pas cette fois-ci.

La COMTESSE.

Le Blond ?

Le BLOND.

Madame ?

La

La COMTESSE.

Je ne fais plus ce que je voulois dire , avec vos Contrats.

Le MARQUIS.

Ah , je vous le dirai , moi , quand vous voudrez m'entendre.

La COMTESSE.

Je vous entends toujours avec plaisir.

Le MARQUIS.

Aurez-vous du monde , aujourd'hui ?

La COMTESSE.

Non , si vous voulez. C'est même ce que je voulois dire. Le Blond , qu'on ne me laisse entrer personne.

VICTOIRE.

Je m'en vais le dire , Madame.

Le MARQUIS.

Je vous suis obligé ; parce que j'ai à vous parler très-sérieusement.

La COMTESSE , à le Blond.

Ma belle-sœur , pourtant.

VICTOIRE.

Oui , Madame.

La COMTESSE.

Elle rafolle de vous , Marquis.

Le MARQUIS.

Moi, je la trouve charmante ! il y a des femmes comme cela, qui vous séduisent dès le premier moment qu'on les voit.

La COMTESSE.

Victoire, dites à le Blond, qu'on laisse entrer aussi le Baron.

VICTOIRE.

Est-ce là tout ?

Le MARQUIS.

Ah, Madame, le Vicomte aussi, je vous en prie.

La COMTESSE.

Le Vicomte ? Hé bien, oui, le Vicomte ; je le veux bien.

VICTOIRE.

Je m'en vais le dire.

La COMTESSE.

Attendez. La liste d'hier.

VICTOIRE.

Mais, Madame a laissé entrer tout le monde.

La COMTESSE.

Vous le croyez ?

VICTOIRE.

J'en suis sûre.

La COMTESSE.

Hé bien, en ce cas-là tout le monde.

VICTOIRE.

Madame, aura-t-elle besoin de moi ?

La COMTESSE.

Non, non. Cependant ne vous éloignez pas.

SCENE IV.

La COMTESSE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

Vous aimez beaucoup le monde, Madame.

La COMTESSE.

Sans doute; je ne connois que cela. Vous savez comme mon mari m'a rendu malheureuse, pendant trois ans, qu'il m'a tenue renfermée avec lui, dans une de ses terres ?

Le MARQUIS.

Dans une de ses terres ?

La COMTESSE.

Oui vraiment; être trois ans, même pendant l'hiver à la campagne !

Le M A R Q U I S.

A la campagne ?

La C O M T E S S E.

Oui.

Le M A R Q U I S.

Cela me fait souvenir d'une Compagnie de Cavalerie que le Chevalier de Saint-Léger veut avoir.

La C O M T E S S E.

Est-ce qu'il est à Paris , le Chevalier ?

Le M A R Q U I S.

Oui , Madame , il est arrivé avant hier , le jour de ce grand orage ; c'est-là ce qui a dérangé le temps , sûrement.

La C O M T E S S E.

J'en suis très-fâchée ; car il ne peut pas y avoir de Tuileries aujourd'hui ; & je les aime beaucoup.

Le M A R Q U I S.

Aimez-vous aussi les truites , Madame ?

La C O M T E S S E.

Comment , les truites ?

Le M A R Q U I S.

Oui , j'en ai mangé à Genève ; c'est excellent.

La COMTESSE, *riant.*

Ah, ah, ah, Marquis, vous êtes délicieux!

Le MARQUIS.

Oui, c'est délicieux; c'est ce que je disois; il vous a fait bien rire hier, n'est-ce pas?

La COMTESSE.

Comment, qui?

Le MARQUIS.

Le Vicomte; n'est-ce pas de lui que vous me parliez?

La COMTESSE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah. A merveilles!

Le MARQUIS.

Je le croyois. Je me trompe quelquefois; & c'est insupportable.

La COMTESSE, *riant.*

Non, non; je vous trouve charmant comme cela. Ah, je n'en puis plus. *Elle cherche quelque chose.*

Le MARQUIS.

Qu'est-ce que vous voulez? Du tabac? J'en ai de bon.

La COMTESSE.

Oui, donnez?

Le MARQUIS , *donnant du i ac.*
! Ah , j'oubliois bien !

La COMTESSE.

Quoi ?

Le MARQUIS.
Vous voyez bien ce papier-là , devinez ?

La COMTESSE.

Je ne fais pas deviner ; dites-moi tout de suite.

Le MARQUIS.

C'est que si vous voulez vous remarier....

La COMTESSE , *cherchant sur sa toilette.*

Hé bien , avec qui ?

Le MARQUIS.

Qu'est-ce que vous cherchez encore ?

La COMTESSE , *cherchant.*

Parlez , parlez toujours.

Le MARQUIS.

Vous seriez la plus heureuse femme du monde , avec moi.

La COMTESSE , *cherchant toujours.*

Avec vous ?

Le MARQUIS.

Oh , sûrement.

La COMTESSE, *cherchant.*

Je ne le trouve pas ; c'est inconcevable !

Le MARQUIS.

Qu'est ce que vous cherchez donc là ?

La COMTESSE.

Un papier que j'avois tout-à-l'heure.

Le MARQUIS.

Est-ce une chose de conséquence ?

La COMTESSE.

Oui , & non. C'est une chanson.

Le MARQUIS.

J'en ai un recueil ; si vous voulez , je vous le prêterai ; il est très-complet depuis 1650.

La COMTESSE.

C'est une chanson nouvelle.

Le MARQUIS.

Il y en a beaucoup dedans.

La COMTESSE.

Des chansons nouvelles ?

Le MARQUIS.

Oui , pour ce temps-là.

La COMTESSE, *riant.*

De 1650. Ah , ah , ah , ah : vous êtes toujours le même !

Le MARQUIS,

Oui , je suis constant ; cela ne réussit pas toujours , comme vous savez , avec les femmes.

La COMTESSE.

Est-ce que vous avez à vous plaindre des femmes , vous , Marquis ?

Le MARQUIS,

Pourquoi pas ? A propos de constance , vous souvenez-vous de cet air là , que chante un Berger , dans cet Opéra qu'on nous a donné?...

La COMTESSE.

Silvie ?

Le MARQUIS,

Oui , Silvie. *Il chante.*

» J'aimerois mieux cent fois , perdre tous mes plaisirs ,
» Que de les payer de vos larmes.

La COMTESSE.

Vous chantez à ravir !



SCENE V.

La COMTESSE, Le MARQUIS,
Le BLOND.

Le BLOND.

MADAME, vos chevaux sont mis.

La COMTESSE.

C'est bon.

Le MARQUIS.

Est-ce que vous allez sortir?

La COMTESSE.

Oui, je m'en vais à la Comédie Italienne.

Le MARQUIS.

Je ne veux pas vous retenir plus long-temps.

La COMTESSE.

Ne venez-vous pas avec moi?

Le MARQUIS.

Non, je ne sortirai pas aujourd'hui; j'attends quelqu'un à qui j'ai à parler d'affaires.

La COMTESSE.

Ici?

Le MARQUIS.

Oui. Et à propos; c'est à vous.

La COMTESSE.

A moi ?

Le MARQUIS.

Oui ; mais ne vous l'ai-je pas dit donc ?

La COMTESSE.

Quoi ?

Le MARQUIS.

Que j'avois la plus grande envie de vous épouser.

La COMTESSE.

Je ne fais pas. Quand ?

Le MARQUIS.

Aujourd'hui. Je ne suis venu ici, que pour cela.

La COMTESSE.

Je ne m'en souviens pas.

Le MARQUIS.

Mais, à quoi donc pensez-vous ? Il me semble pourtant....

La COMTESSE.

Dites.

Le MARQUIS.

Que je vous ai chanté un air de *Silvie*.

La COMTESSE.

Venez, venez à la Comédie ; vous en apprendrez d'autres.

Le M A R Q U I S.

C'est vrai, cela; car j'aime la Musique, & je retiens tous les airs.

La C O M T E S S E.

Le Blond, cherchez une chanson qui étoit sur ma toilette.

Le B L O N D.

Oui, Madame.

La C O M T E S S E, *au Marquis, qui s'en va par une autre porte que celle par où on sort.*

Où allez-vous donc, Marquis?

Le M A R Q U I S.

Ah, c'est que je croyois être chez moi; & j'allois.... Je vous demande bien pardon.

La C O M T E S S E.

Allons, allons-nous-en.

Fin du Tome second.

EXPLICATION

DES PROVERBES

Contenus dans ce second Volume.

19. **L**E feu ne va point sans fumée. 3
20. Il ne faut point condamner les gens sans les entendre. 25
21. Qui mange Chapon, Chapon lui vient. 53
22. Qui s'attend à l'écuelle d'autrui, dîne souvent par-cœur. 67
23. La balle va au Joueur. 97
24. Il fait bon battre glorieux. 107
25. Promettre & tenir sont deux I. 133
26. Il donne des verges pour se fouetter. 149
27. Nécessité n'a point de loi. 173
28. Il ne faut pas toujours croire ce que l'on voit. 193
29. L'occasion fait le Larron. 217
30. Trop parler nuit. 279
31. Promettre & tenir sont deux II. 305
32. Il n'y a point d'éternelles douleurs. 321
33. L'on ne sauroit penser à tout. 341

F I N.



